II Suppl. Polit. B. 166 a

VOYAGE

DANS LES ÉTATS-UNIS DE L'AMÉRIQUE.

T. I.

SBN
650175

VOYAGE

DANS LES ÉTATS-UNIS

DE L'AMÉRIQUE,

FAIT EN 1784;

Contenant une description de sa Situation présente, de sa Population, Agriculture, Commerce, Coutumes et Mœurs de ses Habitans, des Nations indiennes; et des principales Villes et Rivières, avec quelques Anecdotes sur plusieurs Membres du Congrès et Officiers généraux de l'armée Américaine.

PAR J. F. D. SMITH.

BIBLIOTECA

Traduit de l'Anglois par M. DE B.....

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez BUISSON, Imprimeur et Libraire
rue Haute-Feuille, No. 20.

1791.

A MADAME

DE MARSON,

NÉE DE LA FONTAINE.

MADAME,

Il n'appartient pas à la flatterie ni à la fade adulation de célébrer les vertus et les talens de la petite-fille du grand la Fontaine. Pour soutenir un nom aussi illustre il falloit réunir, comme vous faites, MADAME, les qualités du cœur à celles de l'esprit. La noblesse de vos sentimens, la franchise de votre caractère, dans un siècle où l'on ne croit pas à celle des femmes, prouvent que, s'il existe des vertus de famille, vous avez hérité de celles de votre bisaïeul : les hommes ont peine à se persuader que l'esprit puisse s'allier avec la bonté et la droiture.

Il suffit de vous connoître, MADAME, pour se convaincre que la vertu n'est pas

incompatible avec l'esprit ; il est même honteux pour l'humanité que ce devoir de l'homme devienne un éloge.

Quelle reconnoissance ne devons-nous pas aux illustres princesses qui ont daigné veiller à votre éducation, et qui n'ont rien épargné pour faire germer dans votre cœur de si heureuses dispositions !

Si je ne vous croyois pas digne de ces éloges, MADAME, je me serois contenté d'invoquer le nom de l'amitié dont vous m'honorez pour demander votre protection en faveur d'un ouvrage traduit d'une langue qui vous est familière ; et je l'aurois fait avec d'autant plus de confiance, que vous avez eu la bonté de lui donner votre approbation.

J'ai l'honneur d'être avec respect,

MADAME,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

C. de B.....

AVIS DE L'AUTEUR ANGLOIS.

La grande révolution de l'Amérique septentrionale, révolution accompagnée de faits et de circonstances dont on ne trouve nul exemple dans les annales du monde entier, est trop intéressante pour ne pas exciter la curiosité de toutes les nations de l'Europe. Les relations inexactes et partiales qui ont paru jusqu'ici m'ont engagé à donner au public une description vraie et impartiale des événemens de cette célèbre Contrée.

Ma tâche est d'autant plus pénible à remplir, que j'ai à combattre un cœur encore ulcéré des mauvais traitemens et de l'oppression que j'ai éprouvés pendant cette guerre. Mais je saurai triompher de moi-même; quoique j'aie sujet de me plaindre des vexations de ce Peuple, je déclare que tout ressentiment est éteint dans mon ame, et j'oublie toutes ces rigueurs en faveur de quelques traits de générosité qui ont servi à adoucir bien des années d'amertume.

Je suis bien éloigné de desirer une inimitié durable entre les Etats-Unis et l'Angleterre; mais je puis dire avec vérité que l'esprit de vengeance qui paroît animer les insurgens, ainsi que les loyalistes de l'Amérique, ne

s'accorde pas avec une réconciliation qui intéresse encore plus les Etats-Unis que la Grande-Bretagne.

Depuis que la paix est venue ramener le calme et couronner leurs efforts, il n'existe pas un bon Citoyen qui ne voie avec plaisir entre ces Républicains et l'Angleterre des combats de générosité et une conduite franche et amicale : ce qui prouve d'une manière non équivoque que les anciennes animosités et les méfiances sont ensevelies dans un oubli éternel.

La durée de ces sentimens dépendra absolument des principes et des loix sages qui doivent être la base de ce nouveau Gouvernement, et la règle de sa conduite envers les alliés de l'Angleterre.

Pourquoi cette noble émulation n'existeroit-elle pas ? Le démon de la discorde n'entretiendra pas toujours l'inimitié, et l'esprit de parti ne dominera point sans cesse dans le cœur des plus zélés Républicains. Cette Nation, douée d'un jugement droit, veillera un jour sur ses propres intérêts ; la confiance naîtra de cette harmonie, et servira de base à sa prospérité.

AVANT-PROPOS.

Le Traducteur de ces Voyages, loin d'avoir prétendu se mesurer avec les *le Tourneur*, l'abbé *Prévost*, et autres Auteurs qui se sont immortalisés dans la même carrière, sent combien il est éloigné de ces grands modèles. Il n'avoit d'abord eu d'autre dessein que de se perfectionner dans l'étude de la langue angloise, et de se faire une occupation aussi utile qu'agréable. Il ne doit la publicité de cet essai qu'aux instances de quelques Amis particuliers, recommandables par leur esprit et leurs connoissances, qui ont bien voulu lire son manuscrit. Il a eu beau leur faire des observations sur la négligence du style, ils ont forcé son amour-propre de céder à leurs sollicitations, sous prétexte que ce Voyage est intéressant et instructif en même-temps. Il s'estimera très-heureux si le Lecteur y trouve ce double avantage.

Il s'est attaché à copier servilement les faits et les tableaux pittoresques, et à suivre littéralement le fil d'une narration décousue, dont l'auteur avoue ingénuement qu'il n'a rien changé à l'ordre de son journal, où il se rendoit compte chaque jour à lui-même

des objets qui piquoient sa curiosité à mesure qu'il voyageoit. *Atour*, qui est le titre de l'ouvrage, et qui ne se peut rendre que par le mot *tournée*, est une preuve de ce qu'on vient d'avancer.

L'Auteur, non content de donner au Public une idée générale des États-Unis de l'Amérique, entre encore dans des détails particuliers et tout-à-fait neufs sur cette immense Contrée, relativement sur-tout à l'époque intéressante où elle a secoué le joug de la Grande-Bretagne. Au moment où il publia cet Ouvrage, il arrivoit de l'Amérique, dans laquelle il avoit fait plusieurs voyages pénibles, et s'étoit exposé à des entreprises hardies et périlleuses, tant par une curiosité innée en lui, que par un desir insatiable d'acquérir des connoissances et d'étudier les mœurs, les coutumes, et sur-tout le génie des habitans.

Pour perfectionner son travail, son premier soin, en abordant sa patrie, fut de se procurer les traités et les manuscrits originaux relatifs à l'Amérique depuis la découverte qui en a été faite par l'immortel Chrystophe Colomb, jusqu'aux derniers voyages de Carver, et même les lettres d'un fermier de la province de Pensylvanie, publiées par M. Hector St. John, si toutefois l'ouvrage n'est pas apocryphe. Mais il a été

trompé dans ses espérances : la plupart n'ont cherché qu'à séduire par le merveilleux, et qu'à ajouter encore aux prodiges et aux découvertes les plus surprenantes pour des Européens. On n'en voit aucun d'eux qui ait voulu descendre dans certains détails qui paroissent minutieux, mais qui sont d'une grande importance pour régler le jugement qu'on doit porter sur les loix, les mœurs, le commerce et les habitudes des Nations. Le desir d'enrichir sa Patrie des connoissances qui lui manquent sur ce vaste continent l'ont décidé à hasarder cette entreprise.

Comme il a traité de plusieurs matières nouvelles et étrangères aux Européens, qui pourroient faire douter de la véracité et même de la probabilité de certains faits qui paroissent autant de phénomènes singuliers et presque incroyables, il prie le Lecteur de suspendre son jugement et sa censure jusqu'à ce qu'il ait rencontré des Personnes intelligentes et instruites qui méritent sa confiance, et qui aient résidé assez longtemps dans cetteContrée extraordinaire pour pouvoir dissiper ses doutes.

L'Auteur déclare que pendant tout le cours de sa vie, esclave de la nature et de la vérité, il ne s'en est jamais écarté, et que l'une et l'autre lui ont été d'un grand secours pour applanir les difficultés qui se sont of-

fertes à lui dans ses voyages et dans la description qu'il en a faite. Il a toujours eu pour principe d'enchaîner les événemens dans leur ordre particulier, tels qu'ils procèdent des causes naturelles, plutôt que d'orner sa narration de fictions ingénieuses.

Le grand succès que cet Ouvrage a eu en Angleterre est d'un bon augure pour l'accueil favorable que le public fera sans doute à la traduction. Si ces espérances sont vaines, on doit en imputer toute la faute au Traducteur et non à l'Auteur.

Enfin, outre les découvertes intéressantes et les faits agréables, cet Ouvrage, nouveau dans son genre, renferme des particularités inconnues aux autres Voyageurs dans cette même contrée; il a donc le mérite d'intéresser et d'instruire : *Miscuit utile dulci.*

VOYAGE

VOYAGE
DANS LES ÉTATS-UNIS
DE L'AMÉRIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Premiere vue de la terre. Le cap de Virginie. La baie de Chésapenk. La rade d'Hampton. Maringouin. Norfolk. La riviere de James. Plantations. Williamsbourg.

LE quatrieme août, avant midi, le temps étant clair et serein, nous commençâmes à découvrir la terre : elle nous parut alors semblable à des nuages qui vont se perdre

dans l'horison. La côte est si basse que le vaisseau en s'approchant sembloit s'élever au-dessus des pins qui bordent le rivage. Nous jettâmes la sonde, et nous observâmes que la profondeur diminuoit à mesure que nous avancions. Ce décroissement sensible, et le changement de couleur de l'eau sont les seuls indices pendant la nuit et dans les brumes pour les vaisseaux qui courent risque d'échouer sur ces bas-fonds.

Il n'existe aucun fanal sur toute la côte de Virginie : le projet d'en élever un au cap *Charles* fut suspendu dans la derniere guerre, à l'occasion des dissensions entre les parlemens ou assemblées de la Virginie et du Maryland.

Nous doublâmes bientôt les caps de Virginie, le cap *Henri* et le cap *Charles* qui est dans l'île de *Smith*. Nous vîmes à gauche la baie de *Lynhaven* ; à droite, l'entrée de celle de la Chesapeak, et sur le soir, nous mouillâmes dans la rade de *Hampton*, qui offre dans toutes les saisons un asyle assuré pour tous les bâtimens.

La distance entre chaque cap est environ de douze mille ; mais la baie de Chesapeak a près de trente mille en largeur, et s'avance

à plus de trente-cinq lieues dans les terres. L'Elk et la belle rivière de Susque Hannah viennent se jetter dans cette baie. Nous fûmes assaillis, pendant la nuit, par les maringouins, espèce de moucherons semblables à nos cousins, mais plus gros et plus venimeux. Leur piquure laisse une tumeur qui cause des douleurs très-cuisantes, et leur bourdonnement désagréable interrompt les douceurs du sommeil.

Le lendemain de notre arrivée, je remontai la rivière d'Élisabeth pour aller à Norfolk, qui est à vingt mille de Hampton, et le soir je revins gagner notre bâtiment. Je n'eus pas le temps de parcourir la ville ; mais elle me parut agréablement située entre la rivière d'Élisabeth au nord-est, et le petit bourg de Gosport au sud. Au sud-est, on voit la ville de Portsmouth, et vis-à-vis, Norfolk, où l'on pourroit établir un port, la rivière étant assez profonde pour recevoir des vaisseaux de ligne.

Norfolk a une municipalité composée d'un maire, de plusieurs aldermans ou échevins, etc. le commerce y devient de jour en jour plus florissant ; elle contient seize mille habitans de toutes les couleurs et de toutes les

nations, dont seulement dix mille blancs ou Européens.

Mais peu après les premieres hostilités, cette ville charmante devint comme le centre de la guerre, et en fut la victime. Le gouverneur de la Virginie pour sa Majesté Britannique en causa la ruine par sa fidélité à son roi. Les rébelles, excités par des ressentimens injustes et cruels, commencerent par détruire les établissemens maritimes qui pouvoient se mettre sous la protection des vaisseaux de sa Majesté. En sûreté dans leurs maisons et dans leur port, ils inquiétoient les troupes Britanniques et les Loyalistes, qui furent forcés de se refugier dans la rivière, parce qu'ils étoient sans cesse les objets de leur fureur. Le comte de Dunmore, gouverneur pour Sa Majesté, qui étoit à bord de l'escadre, prit le parti de leur envoyer un aide-de-camp pour engager les rébelles à agir avec plus d'humanité, les menaçant de mettre la ville à feu et à sang. En même-temps il fit avancer les vaisseaux de guerre à dessein de bombarder la ville. L'ennemi ne cessant d'inquiéter les troupes, celles-ci furent obligées de mettre le feu aux maisons pour l'éloigner. On a observé

que la flamme parut au même instant dans tous les quartiers de la ville, parce que les insurgens avoient aussi mis le feu de leur côté par ordre du comité provincial de Virginie. L'incendie devint bientôt général ; et en peu de temps cette ville, célebre par son étendue et par ses richesses, ne fut plus qu'un amas de cendres. Les américains brûlerent aussi Gosport et une grande partie de l'agréable ville de Portsmouth. Mais dans la suite, en conséquence de leurs nouvelles loix, ils dédommagerent les habitans qui avoient su sacrifier à l'amour de la patrie leurs richesses et leur fortune.

Six jours après notre arrivée, le vaisseau leva l'ancre pour entrer dans la rivière de James. Après avoir joui dans notre route des points de vue délicieux que le paysage offre des deux côtés de la rivière, nous vînmes mouiller devant *James-Town*, qui mérite à peine le nom de village, quoiqu'elle ait été autrefois capitale de la Virginie. Elle a conservé le privilege d'envoyer un député au parlement. Le député étoit alors M. Champion-Traverse, écuyer, propriétaire de la ville et de presque tout le pays. Le goût des colons, qui aiment mieux demeurer au milieu

de leurs plantations que de se rassembler dans des villes, donne lieu de croire que cette place sera long-temps dans le même état. Le lendemain, j'accompagnai M. R., capitaine de notre bâtiment, à Williamsbourg, qui n'en est éloigné que de neuf à dix milles. La route est très-belle, le terrein plat et uni, le sol sablonneux et couvert de bois, mais cultivé de distance en distance. Les habitans y ont formé des établissemens considérables. Les maisons sont séparées les unes des autres par des jardins bien entretenus et des vergers remplis de pêchers, de pommiers et d'arbres fruitiers du pays. Ils ont aussi de grands bâtimens en bois qui servent de magasin pour leur tabac.

CHAPITRE II.

Williamsbourg. Course. Race de chevaux de course.

WILLIAMSBOURG est situé dans les terres, ayant la rivière d'York au nord et celle de James au sud. L'air y est pur. La ville consiste dans une principale rue d'un

mille de longueur. A l'une des extrêmités on voit le superbe bâtiment public où s'assemblent les cours de judicature et où se tient l'assemblée générale. A l'autre, le college de *William* et de *Mary*, qui est un ancien couvent. Le palais où réside le gouverneur est situé au nord de cette rue : c'est un grand bâtiment commode et d'une belle architecture.

Depuis la défaite du lord Cornwallis à York, les Américains ont converti le palais du gouverneur en casernes. Elles ont été incendiées peu de temps après par la négligence des soldats. On fit courir le bruit que les Loyalistes, furieux de voir le palais du souverain ainsi prostitué, y avoient mis le feu pendant la nuit.

Tous les édifices publics sont construits en brique, et la plupart des maisons en bois, peintes en blanc, et détachées les unes des autres. Les rues sont sablées, ce qui rend la marche fatigante et désagréable, en été surtout, où l'excessive chaleur est encore augmentée par la réflection des rayons du soleil sur ce sable. Dans le temps qu'on traça le plan de cette ville, on disposa les rues de façon qu'à mesure que l'on y bâtiroit

des maisons, elles représentassent le chiffre de Guillaume III, sous le regne de qui Williamsbourg fut commencé. Ce chiffre consistoit dans la lettre initiale du nom de ce prince, W (*). Il n'y a eu, pendant longtemps, que les deux branches de cette lettre; mais les bâtimens qui ont été ajoutés depuis, lui donnent la figure d'un W.

Williamsbourg est la capitale du comté de James. On y tient tous les mois la cour des plaidoyers communs de la province; chaque province ayant la sienne, ainsi qu'une cour de justice qui se tient quatre fois l'année par les juges de paix. Outre ces cours, il y en a deux autres, présidées par des juges délégués en vertu d'une commission particuliere du roi pour juger certaines causes, et principalement les criminels. Ce tribunal siege annuellement à Williamsbourg, dans les mois d'avril et d'octobre; on y tient les assises, et l'on juge en dernier ressort tous les appels de chaque province et les procès jusqu'à la somme de vingt livres sterlings.

Les cours de la chancellerie, de l'amirauté, de justice, et les colleges, attirent un grand

(*) Guillaume, en anglois, se dit William.

concours de monde à Williamsbourg, qui n'a ni manufacture, ni aucune branche de commerce.

Toute la province se rend dans cette ville pour assister aux courses de chevaux qui ont lieu deux fois par an, au printems et dans l'automne ; elles durent ordinairement huit jours. L'argent se préleve par souscription ; le cheval qui, sur trois courses de quatre mille chaque, en remplit deux le premier, remporte le prix. Il s'y fait des paris très-considérables. Outre ces courses générales établies à Williamsbourg, il y en a dans presque toutes les villes importantes de la Virginie : c'est le seul divertissement des habitans de cette contrée.

Les chevaux n'y sont point inférieurs à ceux de Newmarket, tant pour la beauté que pour la vîtesse. Les colons n'épargnent ni peine, ni soin, ni dépense pour entretenir leurs meilleures races et pour les améliorer en les croisant ; mais les chevaux qui sont destinés aux voitures ne sont ni si forts, ni si brillans que ceux d'Angleterre.

Ils possedent une race qui parcourt les quatre mille avec une vîtese si étonnante, que je puis assurer qu'il n'en existe pas en

Angleterre, et peut-être dans le monde entier, qui puisse la surpasser à la course. Elle fournit d'excellens chevaux de selle pour voyager. Les Virginiens de tout rang sont passionnés pour les chevaux, principalement pour ceux qui proviennent de cette race. Les gens riches emploient une partie de leur revenu en haras, les uns pour avoir de superbes attelages, les autres des chevaux de course. Le plus pauvre a son cheval pour voyager ou pour se promener, car personne ne va à pied. Mais ce qui vous paroîtra ridicule et même absurde, c'est qu'il arrive fréquemment qu'un habitant fait quatre à cinq mille pour chercher son cheval, afin d'aller se promener à un mille de son habitation. En un mot, ils font consister leur bonheur et leur vanité à entretenir de beaux haras.

CHAPITRE III.

Agréables situations. Divers établissemens sur la rivière de James.

JE fus forcé de regagner le bâtiment sans M. R.... à cause d'un accident qui arriva

presque au moment du départ. Comme nous étions à cheval, ce malheureux capitaine eut à peine fait ses derniers adieux, qu'il piqua de deux son cheval; l'animal hérissant ses crins, se cabra, et désarçonna le cavalier, qui tomba sur la tête avec tant de violence, qu'il en eut le crâne tout fracturé, et fut en conséquence hors d'état de continuer sa route. Après lui avoir donné les premiers soins, je le laissai entre les mains de nos amis.

Le 9 août, nous mîmes à la voile pour avancer dans la rivière, et nous en côtoyâmes le rivage qui offrit à notre vue les positions agréables de Sandy-Point, Cabin-Point, Brandon, Flower-de-Hundred, May-Cox, etc. Nous jettâmes l'ancre au confluent des rivières de James et d'Appamatox, à environ cent trente milles de la mer. On mit à terre le premier lieutenant du vaisseau, qui languissoit depuis long-temps d'un abcès dans la poitrine, causé par la chûte de la grande vergue, et dont il mourut peu de temps après.

Comme le vaisseau étoit expédié pour cette place, je louai un canot et quatre nègres pour un dollar et demi (*), et le dixieme

(*) Environ huit francs.

jour, je pris congé des officiers. Je me proposai de prendre terre dans les endroits où la beauté du site paroîtroit mériter mon attention et piquer ma curiosité.

Le premier objet qui excita mon admiration fut Shirley-Hundred, habitation de Charles Carter, écuyer, appartenant alors à M. Bowlercock. C'est un lieu délicieux dont tous les bâtimens en briques sont vastes et commodes, mais ils tomboient alors en ruine. Ils avoient été construits à grands frais par le pere de M. Carter, secrétaire de la colonie, qui y faisoit sa principale résidence. Le propriétaire actuel est excessivement riche, et possede plusieurs autres établissemens situés si agréablement, qu'il dédaigne celui de Shirley.

Varina appartient à M. Ryland Randolph: la situation en est belle et la maison très-élégante, mais elle n'est pas achevée, par l'inconstance du propriétaire, qui ne peut fixer son goût, ni s'arrêter à aucun plan. Chatsworth, habitation de William Randolph, écuyer, dont le pere étoit intendant général de la partie du sud de l'Amérique septentrionale, est une belle maison agréablement située, d'où l'on découvre au sud

les jolies petites villes de Bermud-Hundred, d'Osborne et de Warwick. J'ai appris depuis que les forges et les moulins avoient été incendiés et détruits entiérement en 1781 dans une expédition faite sous les ordres du brigadier général Arnold.

Je pris terre à Shokoes, et je me rendis chez M. M...., négociant, sur lequel j'avois des lettres de crédit. Il m'accueillit le plus honnêtement, m'offrit un logement que j'acceptai, et ne parut occupé pendant mon séjour qu'à me faire passer le temps agréablement.

CHAPITRE IV.

Richmond. Chûte de la rivière d'Appamatox.

LA campagne commence ici à changer de face, car de la mer à la chûte, dont la distance est d'environ 155 milles, le terrein est plat et si uni, qu'on n'y rencontre ni pierre ni monticule. La partie qui avoisine la mer est sablonneuse et remplie de coquillages; l'autre partie est une terre grasse mêlée de

sable et couverte de forêts. A la chûte de la rivière est une chaîne de rochers à fleur d'eau, qui interrompt le cours du fleuve dans la longueur de sept milles. Dans cet intervalle, le grand courant se précipite avec fureur de rochers en rochers, forme le rugissement d'une mer courroucée, et se fait entendre à la distance de plusieurs lieues. C'est là où commencent les hautes montagnes hérissées d'énormes rochers.

On a bâti sur leur sommet de belles maisons, remarquables par les différentes perspectives qui tantôt récréent agréablement l'œil par des tableaux que la nature s'est plû à embellir, et tantôt n'offrent qu'un pays sauvage et inhabité.

Près de la chûte de cette rivière, qui a en cet endroit un demi-mille de large, il s'est formé plusieurs îles couvertes de rochers et d'arbres. La marée monte sur la partie basse, ce qui est très-nécessaire pour modérer la violence du torrent dans sa chûte, et pour favoriser le passage des canots. Au-dessous de la chûte on voit la ville de Richmond, qui n'en est séparée que par un quai nommé Shokoes, et vers le côté sud-est, la ville de Chesterfield, plus connue sous le nom de

Rocky-Ridge à cause de sa situation. Les petits bâtimens vont jusqu'au pied du rescif; les plus grands ne peuvent remonter que jusqu'à la distance de deux milles.

Pendant mon séjour, je visitai plusieurs colons. Parmi ceux qui ont bien voulu m'honorer de leur amitié, je dois citer Thomas Mann Randolph, de Tuckahoe, écuyer; R. Good, de Chesterfield, écuyer; M. Carry, etc. Je me rendis delà à Westham, qui est à sept milles de Richmond. Le tabac, qui fait le principal commerce de la virginie, est transporté par la rivière jusqu'à Westham, dans des tonneaux de mille livres pesans sur des canots amarrés deux à deux. De ce port on les charge dans des voitures jusqu'à Shokoes ou Richmond, parce que la chûte interrompt la navigation l'espace de seize milles. Dans les inondations, la rivière de James s'enfle à une hauteur si considérable, que l'eau couvre plusieurs milles de pays. Il n'est pas possible d'imaginer l'impétuosité et le bruit effrayant des eaux à la chûte de la rivière, où les montagnes qui s'élèvent des deux côtés forment des especes d'écluses naturelles, et retiennent les eaux, pour ainsi dire, suspendues. La chronique du pays

assure qu'un homme qui conduisoit son tabac au marché, s'étant enivré avec des liqueurs, au lieu de prendre terre à Westham, se laissa entraîner par le torrent, et eut le bonheur d'arriver sain et sauf à Shokoes avec son tabac. Lorsqu'il aborda, on le trouva dans un état d'insensibilité et de stupeur où l'avoient jetté l'ivresse et la frayeur. C'est peut-être l'accident le plus heureux qui soit venu à la connoissance des hommes. Je ne puis douter d'un fait qui m'a été raconté et affirmé par des personnes dont la véracité ne peut être suspectée, et qui ont été les témoins oculaires de l'événement.

CHAPITRE V.

Habitans. Climat. Tonnerre. Description du pays. Insectes extraordinaires. Charmes. Nègres.

JE fus fort surpris des habitudes et du genre de vie des blancs, qui sont naturellement paresseux, indolens et insoucians. La nature et la singularité du pays présentent des charmes et des nouveautés dont le coup-d'œil ravit les étrangers.

L'air,

L'air, le ciel, l'eau, la terre et les habitans, dont les deux tiers sont noirs, forment autant d'objets variés qui frappent d'étonnement les Européens. Le ciel, toujours pur et serein, n'est presque jamais obscurci par les vapeurs. La pluie tombe en torrent, et les nuages se dissipent aussi-tôt. Dans l'été, le tonnerre gronde souvent, il est même rare d'être deux ou trois jours sans l'entendre ; les éclairs se succedent avec rapidité. L'air est sec et excessivement chaud l'été, froid et très-raréfié dans l'hiver. Pendant la nuit, l'atmosphère est remplie de mille insectes aîlés, appellés mouches luisantes, qui voltigent continuellement dans des directions différentes, en jettant une clarté semblable aux feux follets.

Les rivières sont si larges que les plus grands fleuves d'Europe passeroient ici pour des ruisseaux. La terre présente sur une surface plane, une immense forêt qui n'a point de bornes. En remontant, on ne voit plus que des montagnes coupées par des rochers, des précipices affreux, et couvertes d'arbres antiques qui ont eu la force de résister aux tempêtes, et dont la majesté inspire le respect. Ces montagnes ouvrent un

passage à d'immenses rivières, dont les unes se précipitent en torrent au fond de ces abîmes ; les autres, au contraire, coulent en silence, avec noblesse et dignité au pied de ces montagnes.

L'agriculture differe aussi de celle d'Europe. Le tabac, planté à trente pouces de distance, produit une tige de trois pieds de haut ; le maïs, que l'on plante à six pieds, vient ordinairement à la hauteur de douze à quinze pieds. Mais tandis que votre esprit est saisi du plus grand étonnement à la vue de ces merveilles, une volupté douce et pure s'empare aussi-tôt de vos sens : les arbrisseaux à fleurs, dont la terre est couverte, embaument l'air d'un parfum suave qui flatte agréablement l'odorat, et les fruits ont une saveur et une fraîcheur capables de satisfaire en même-temps les yeux et le goût le plus délicat.

Pendant les trois plus belles saisons de l'année, les grenouilles vertes, les reptiles, les insectes qui se tiennent sur les arbres, et les *bull frogs* (*) qui habitent les lacs et les marais, ne cessent de remplir l'air de leurs

(*) Espece de crapaud.

cris désagréables. Le *bull-frog* sur-tout pousse des mugissemens effroyables, plus forts que le beuglement du taureau; c'est à cette ressemblance qu'il doit son nom; on croiroit entendre des sons articulés, mais tout à la fois aigres, sonores et précipités. Le voyageur est étourdi continuellement par leurs cris sans pouvoir deviner d'où ni de qui ils partent. Ces animaux se tiennent dans l'eau, et lèvent seulement dehors l'extrêmité de la tête lorsqu'ils mugissent. Il est aussi très-difficile de découvrir les insectes qui sont cachés dans les feuilles et les branches des arbres. Toutes ces variétés de la nature donnent réellement à cette contrée l'air d'un pays de fées, qui étonne et enchante ceux qui y voyagent pour la première fois.

J'ai déjà dit que les nègres formoient les deux tiers de la population. Les nuances de leur couleur, la difformité de leurs traits, l'odeur forte et huileuse qui s'exhale de leur corps répugnent d'abord aux Européens. L'humilité et la soumission sont le caractere naturel de ces pauvres créatures, qui n'ont d'autres desirs que de mériter l'amitié et les bontés des blancs. Natifs d'Afrique, ils ne connoissent que la langue de leur pays;

quelques-uns ont un dialecte mêlé de celui de la Guinée et d'un anglois corrompu. Ce qui est consolant pour l'humanité, c'est que la nature n'a pas été tout-à-fait marâtre à leur égard, en ce qu'elle leur a accordé un fond de douceur et de docilité qui leur fait supporter avec contentement l'horreur de leur condition. Au milieu des rigueurs de l'esclavage, des travaux et des peines de toute espèce, et malgré la barbarie des traitemens qu'ils essuyent, ils paroissent être les habitans les plus heureux de l'Amérique.

CHAPITRE VI.

Mœurs des habitans. Esclaves.

LE voyageur qui ne vise qu'au merveilleux, néglige d'entrer dans les petits détails qui, seuls, peuvent faire connoître les mœurs et le caractere des peuples. C'est cependant en étudiant les habitudes, les goûts, la conduite et la maniere de vivre des habitans, que l'on peut connoître les mœurs, et juger de l'esprit d'une nation.

Les gens riches et aisés se levent en géné-

ral sur les neuf heures. Ils commencent par visiter leurs écuries ; sur les dix heures, on déjeûne avec du café, du thé, du beurre, et quelquefois avec des viandes froides. Ils se jettent ensuite sur un lit tendu sur le plancher dans l'appartement le plus frais, où deux nègres sont occupés à rafraîchir l'air en l'agitant et à écarter les moucherons avec de petits balais de jonc. Vers midi ou une heure, on apporte le *bombo* ou *toddy*, liqueur composée d'eau, de sucre et de rum. On dîne à deux ou trois heures ; c'est un repas frugal composé d'un plat de viande ou de légume. La boisson consiste en cidre, Toddy, vins d'Opporto et de Madère, les plus délicats ; ils passent ensuite les après-dînées nonchalamment couchés comme le matin, et continuent de boire jnsqu'au soir ; Entre neuf et dix, ils font un léger repas avec du lait et des fruits, et ne sortent de table que pour se coucher. Comme on ne connoît point l'usage des moustiquaires, les habitans sont excessivement tourmentés par les piquures et le bourdonnement des maringouins, autant que par la chaleur.

Telle est leur maniere de vivre lorsqu'ils sont en famille. Je ne doute nullement que

certains usages ne varient à quelques égards ; mais ces foibles nuances ne changent point les mœurs générales.

Les autres habitans moins aisés vivent fort différemment. Levés à six heures, ils boivent le *julap*, liqueur composée de rum, d'eau et de sucre, se promenent à cheval autour de leurs plantations et visitent leurs atteliers, déjeûnent sur les dix heures avec des mêts froids et de l'*homminy*, du thé, du café et du chocolat, dont les femmes seules font usage. Ils passent le reste de la journée comme les gens riches, à l'exception du soupé qu'ils ne connoissent pas. La médiocrité de leur fortune leur interdit l'usage du vin : le cidre est leur seule boisson.

Le lecteur me pardonnera ces détails minutieux en apparence, quand il pensera que les usages journaliers d'un peuple sont communément analogues à leur caractere.

Le pauvre nègre, condamné à l'esclavage, mène une vie dure et pénible. Dès la pointe du jour il travaille au jardin (*) jusqu'à midi ; à peine dans cet intervalle a-t-il le temps de manger un morceau d'*homminy* ou de *hoe-*

(*) Le champ où les nègres travaillent.

cake. Il est impossible d'imaginer le degré de fatigue que supportent ces malheureux. Ce qui m'a fort surpris, sans que j'aie pu en connoître l'origine, c'est que dans les chaleurs même les plus excessives, ils ne vont jamais au travail sans allumer un grand feu que l'on a soin d'entretenir. Leur nourriture consiste dans de l'*homminy* et du *hoe-cake*. S'ils appartiennent à un maître bon et généreux, il leur accorde deux fois la semaine une portion de lait, de beurre, de lard rance ou de harang salé pour mêler avec l'*homminy* ou *hoe-cake*. Mais ces exemples sont très-rares. Après une heure de repos ils retournent au jardin jusqu'au soleil couché. Revenus dans leur case, on distribue à chacun une tâche. Si le lendemain le commandeur ne trouve pas l'ouvrage achevé, on attache les paresseux pour recevoir des coups de fouet à la discrétion de l'intendant, qui exerce sur eux un pouvoir illimité.

Souvent, au lieu de profiter du repos de la nuit, ces malheureux font quelquefois sept milles pour courir à une danse Lestes et vigoureux, ils observent parfaitement la

mesure et la cadence au son d'un *bajour* (1) ou d'un *quaqua* (2). Ils ne quittent que lorsqu'ils tombent d'épuisemens et de fatigues ; à peine leur reste-t-il la force et le temps d'arriver à leur case avant l'heure de partir pour le jardin.

Un banc ou la terre leur sert de lit avec une mauvaise couverture étroite. Leur vêtement n'est pas moins misérable. En été, une chemise et une culotte de matelot de toile grossiere. En hiver on y ajoute un juste-au-corps, des hauts-de-chausses de laine et des souliers. La vie des négresses ne differe en rien de celle des hommes. Lorsqu'elles accouchent, ce qui arrive ordinairement tous les deux ou trois ans, elles retournent au travail au bout de dix jours.

Dans cet état d'esclavage, ils sont forcés de supporter les insultes et les injures ; ils n'osent résister à un blanc quand ils sont attaqués, même injustement, car la loi condamne un nègre qui leve la main sur un blanc, même pour sa propre défense, à avoir le poing coupé.

---

(1) Large instrument creux à trois cordes.

(2) Espece de tambour.

Au milieu de cette dégradation de l'humanité et de cette sévérité, ils sont exempts de soucis ; la gaîté est leur caractere ; contens et heureux, ils jouissent de cette paix de l'ame qui fait le vrai bonheur. Sans cette compensation, ils ne naîtroient que pour être victimes de la douleur et du désespoir.

Comme j'ai eu souvent occasion de parler de l'*homminy* et de l'*hoe-cake*, il est à propos d'en faire la description. L'*homminy* est un mêts américain, fait de blé d'inde mêlé avec une petite quantité d'une espèce de féve de France, qu'on fait bouillir jusqu'à ce que cela forme une pâte solide. Je l'ai trouvé d'un goût très-agréable. L'*hoe-cake* est aussi composé de la farine de blé d'inde, pêtrit et cuite sur une pelle. Il est très en usage, mais le goût en est âpre et désagréable.

CHAPITRE VII.

Maisons. Auberges. Étrange animal. Serpens noirs qui détruisent les rats et les grenouilles. Oiseau. Écureuils volans, etc.

Les maisons sont toutes construites et couvertes en bois, le toît en lattes, et les murs

planchéiés. On voit plusieurs cheminées en brique ; mais la plus grande partie est en bois, enduit de terre en dedans. Les principales maisons ont des vîtres aux croisées, les autres ne sont fermées que par des volets. Les auberges manquent de toutes les commodités propres aux voyageurs ; elles ne peuvent servir que d'abri contre les injures du temps.

Un étranger qui arrive à Richmond est continuellement étourdi par le bruit que fait la chûte de la rivière qui trouble son sommeil pendant plusieurs nuits, jusqu'à ce qu'il y soit habitué.

La promenade étoit mon seul divertissement. Je prenois le plus grand plaisir à escalader les rochers et à parcourir les lieux solitaires et romanesques qui bordent la chûte. Avec un livre dans ma poche, j'arrivois à un site qui méritoit mon attention, soit par l'air agreste et sauvage, soit par la beauté et l'étendue de la perspective. Quelquefois j'observois le saut de la cascade qui se précipite en torrent ; et après avoir admiré cette beauté effrayante, je me couchois sur l'herbe pour lire jusqu'à ce que le sommeil vînt s'emparer de mes sens. Un

jour, à mon reveil, je fus épouvanté à la vue d'un serpent prodigieux qui se chauffoit au soleil à quelques pas de moi. Il avoit environ sept pieds de longueur, le dos noir, le ventre couleur de cuivre, et les yeux étincelans. Au premier mouvement que me fit faire la frayeur, il s'échappa.

Un autre jour, lisant dans un endroit solitaire, au milieu des rochers et des arbres, un bruit léger vint interrompre ma lecture : fixant aussi-tôt mes regards autour de moi, j'apperçus un animal fort extraordinaire qui m'étoit inconnu ; il me parut avoir la forme d'un violon qui auroit des pieds. Il courut se cacher dans les rochers, ce qui m'empêcha de l'observer exactement. Je le cherchai par-tout sans pouvoir le découvrir (*). A mon retour, je m'informai de son nom, et sur la description que j'en fis, personne ne le reconnut.

Il n'y a pas d'animal plus commun que le serpent noir, qui n'est point dangereux pour les hommes ; sa morsure se guérit aussi promptement qu'une piquure de ronce. On dit qu'il ne connoît pas le danger, et qu'il

(*) Sa description, chapitre XLIII.

est la terreur des autres serpens, principalement du serpent à sonnettes. Sa supériorité dérive de la force et de l'élasticité de ses muscles. Il se forme en spirale autour de son antagoniste ; par la contraction de ses muscles, il le serre, le subjugue, et le force à se tuer. Cette proie lui sert de nourriture ; il dévore les écureuils, qu'on a souvent trouvé entiers dans son corps : j'en ai vu avaler de très-grosses grenouilles. Si vous le frappez, aussi-tôt il rejette l'animal, qui s'échappe en sautant.

Destructeur des rats et des souris, dont il est en même-temps très-friand, cet animal est encore plus utile que les chats, car sa structure élastique et déliée lui permet de s'introduire dans leurs trous où il détruit toute la portée.

Les américains ont une si grande antipathie pour toute l'espèce, que, malgré son utilité, ils lui font une guerre continuelle comme au plus dangereux animal.

J'ai entendu faire plusieurs fois le récit du pouvoir de ce serpent pour charmer les oiseaux, les faire tomber du plus haut des airs et les dévorer. J'eus d'abord de la peine à croire le fait, mais j'en fus convaincu par

l'expérience. Observant un jour un petit oiseau qui voltigeoit dans les airs, je le vis descendre graduellement jusqu'à ce qu'il s'arrêtât sur un buisson, sauter ensuite de branche en branche, en gazouillant d'un ton triste et plaintif qui annonçoit la douleur et la crainte, et se précipiter enfin dans la gueule d'un serpent monstrueux qui attendoit sa proie pour la dévorer. Je courus frapper l'animal, qui à l'instant fit un mouvement ; l'oiseau sortit de sa prison et s'envola avec la plus grande vîtesse, se mit à gazouiller et à voltiger au-dessus de ma tête comme s'il eût voulu me témoigner sa reconnoissance de l'avoir délivré d'un si formidable ennemi. J'ai été depuis témoin plusieurs fois de ce fait extraordinaire.

Les écureuils sont de plusieurs espèces ; les uns appellés renards gris, se rencontrent à chaque pas dans les bois, et sautent d'arbre en arbre à quinze, vingt et souvent trente pieds de distance. Les écureuils volans, quoique plus petits, sautent deux fois plus loin : ils sont si lestes, qu'ils paroissent avoir des aîles. Ils ont seulement de chaque côté une peau flasque qui les soutient un peu dans l'air lorsqu'ils manquent leur élan, ce qui arrive rarement.

Les écureuils de terre sont les plus beaux ; leur peau est rayée uniformément de couleurs qui contrastent agréablement avec leurs nuances d'un brun clair et foncé.

CHAPITRE VIII.

Qualité de la terre ; blé, maïs, tabac. Pétersburg. Chûte d'Appamatox. Blandford. Pokahuntas. Fille d'un roi indien. Famille de Randolph et de Bolling. Rivière d'Appamatox.

Les plus agréables situations des environs de Richmond sont l'habitation de M. Adams, bâtie sur le sommet d'une montagne qui domine la ville ; et Belvidera, maison de campagne qui a appartenu au feu colonel William-Bird, seul propriétaire de tout le pays entre la chûte et Westham.

En bas de la chûte, des deux côtés de la rivière, on a établi plusieurs riches pêcheries. Au Sud on voit plusieurs moulins et des forges considérables, où l'eau est conduite par un canal creusé à la chûte du James.

Les terres basses sont extrêmement fertiles, on y récolte une grande quantité de maïs, de blé et de tabac. On les distingue à leur couleur rougeâtre : elles rapportent, année commune, vingt à trente boisseaux pour un de semence. Les terres hautes ne donnent que de huit à quinze. L'acre de tabac, qui contient environ cinq mille plantes, produit seize cens soixante livres pesant, et les médiocres, au plus cinq cens.

Les villes de Richmond et de Shokoes sont comprises dans le comté de Henrico ; Chesterfield ou Rocky-Bridge dans celui de Chesterfield.

Le vingt-huit d'août, je me mis en route pour la partie du Sud. Comme dans toute cette contrée de l'Amérique on ne trouve pas de voiture de louage, et que je ne pris pas de chevaux à Richmond, dans l'assurance que je pourrois en acheter à meilleur marché à Pétersburg, qui étoit sur ma route à la distance de vingt-cinq milles, M. S... me pressa de me servir des siens jusqu'à cette ville.

Je partis avec M. Buchanan : nous passâmes la rivière de James dans un bac pour gagner Rocky-Bridge et Warwich. Nous nous arrê-

tâmes à Osborn qui en est à huit milles, afin de faire rafraîchir nos chevaux. Nous arrivâmes sur le soir à Blandford, après avoir passé la rivière d'Appamatox à Pokahuntas, sur un beau pont de bois.

Je n'oublierai jamais le bruit insupportable et effrayant qui frappa continuellement nos oreilles pendant cette premiere journée. Je demandai à M. Buchanan, si ce n'étoit pas des oiseaux, lui marquant en même temps ma surprise de n'en appercevoir aucun. Il m'apprit que c'étoit le croassement des grénouilles vertes et le cri d'une multitude d'insectes, qui se tenoient sur les arbres, joints aux rugissemens des *Bull-frogs* qui vivent dans les marais qui bordent les deux côtés de la route.

A la chûte de la rivière d'Appamatox, on a bâti trois villes, Blandford, Pétersburg, et Pokahuntas. Cette derniere tire son nom de la fille de ce fameux roi indien *Powhattan*, qui est aussi la dénomination indienne de la rivière de James. La ville est située sur le côté nord de la rivière où on a construit un grand pont de bois. Ce roi, en donnant sa fille en mariage à un des ancêtres de la famille Randolph et Bolling, la dota avec toutes

toutes les terres qui dépendent de cette place. Une branche des Randolphs et tous les Bollings, deux des plus respectables maisons de la Virginie, sont issus de ce sang royal.

Pétersburg est bâti sur le côté sud de la rivière, au pied d'une montagne hérissée de rochers : cette situation rend l'air très-malsain. La charmante ville de Blandford, qui en est à deux milles, est sise dans une plaine très-agréable.

Pétersburg ou Bolling-point est l'entrepôt principal du commerce de tabac de l'Amérique. On remarque dans cette place que les enfans n'y parvienneut point en âge de maturité, on ne cite contre que l'exemple de M. Bolling, le propriétaire actuel, dont la maison qui est fort élevée domine sur la ville et sur la rivière. Ce malheur provient de l'insalubrité de l'air qui se trouve intercepté par la montagne.

M. Bannister a fait construire dans le voisinage de cette ville plusieurs moulins considérables, qui reçoivent l'eau d'un canal creusé auprès de la chûte d'Appamatox. Cette rivière, plus grande que la Tamise, et qui se jette dans le James à City-point, au-dessous de Blandford, reçoit les sloops, goë-

lettes et autres bâtimens plats et légers qui remontent jusqu'au pont de bois. Les autres navires mouillent à huit milles plus bas.

CHAPITRE IX.

Caractere des Virginiens. Dénombrement.

Les Virginiens, en général, sont généreux et hospitaliers. Il n'existe peut-être aucune nation où les rangs des citoyens soient plus distingués. On n'y connoît point cet esprit d'égalité qui règne dans la plus grande partie des autres colonies. On y compte trois classes d'habitans, sans celle des noirs. Les habitans des meilleures familles et les plus opulentes composent la première. Ils sont très-nombreux, plus respectés et plus considérés que dans les autres provinces. Ils reçoivent l'éducation la plus brillante, et se distinguent par leur esprit, par cette aisance et cette politesse naturelles dans les manières qui annoncent l'homme de qualité; ils sont fastueux dans leurs meubles; l'or et l'argent brillent par-tout; leur table est servie en vaisselle plate; leurs équi-

pages sont magnifiques, et ils entretiennent des haras où ils élèvent des chevaux du plus haut prix.

La seconde classe est très-nombreuse et peut renfermer la moitié des habitans. Elle est remarquable par le mélange et la singularité de son caractere. Ces bons et généreux citoyens reçoivent très-bien tous les étrangers; mais on remarque en eux une politesse grossiere, qui vient du défaut d'éducation et du peu d'usage du monde, aussi-bien que de leur société journaliere avec leurs esclaves, sur lesquels ils exercent un pouvoir dur et absolu. Plusieurs possédent une fortune plus considérable que ceux de la première classe; mais leur naissance n'est pas si illustre, ni leurs familles si anciennes. Ils sont adonnés au jeu et passionnés pour les courses de chevaux et les combats de coqs. Enfin, ils réunissent un mélange singulier de bonnes et de mauvaises qualités, de politesse et de brutalité, de vices et de vertus. Avec cette inconséquence de principes, de caractère et de conduite, ils sont bons citoyens, ils ont un esprit naturel, et ne manquent même pas d'un certain génie.

La troisieme classe comprend le plus bas

peuple, mais c'est la moins nombreuse : elle est douce, honnête, et accueille favorablement les étrangers : du reste, avare, querelleuse, grossière, adonnée à l'ivrognerie, à la débauche la plus honteuse, et ennemie du travail. Le bas peuple est d'un naturel curieux qui va jusqu'à l'impertinence, et le rend fatiguant et désagréable aux étrangers.

Pour donner une idée juste de l'hospitalité et de la libéralité des Virginiens, principalement des provinces méridionales, je citerai quelques particularités qui feront connoître le caractère de ce peuple.

Si un voyageur, même un nègre, rencontre sur sa route un verger, il peut descendre pour cueillir du fruit sans demander permission. Si par hasard le propriétaire l'apperçoit, bien loin de s'en offenser, il choisit lui-même les plus beaux fruits pour les lui offrir. Cependant ce trait de générosité perd un peu de son mérite, quand on considère que les fruits n'ont nulle valeur, et que les plus belles pêches sont en si grande quantité, que les habitans en nourrissent leurs cochons pendant la belle saison.

Lorsqu'une personne au-dessus du commun arrive dans une auberge, si un habitant

riche en est instruit, il vient lui-même ou envoie une invitation pressante pour le prier de descendre chez lui, où il trouve toutes les commodités et les agrémens dont on ne jouit pas dans une auberge. Ses gens, ses chevaux, toute sa suite sont nourris aussi long-temps qu'il lui plaît de rester. Il a même la délicatesse de mettre dans ses procédés toutes les grâces possibles et la plus noble courtoisie, sans se permettre la moindre curiosité, pas même celle de s'informer du nom de l'étranger.

L'ignorance est l'appanage des deux dernières classes : leurs sentimens sont bas et vils, et leurs idées étroites et rétrécies. Ces défauts viennent de leur vie inactive et indolente, circonscrite dans une petite sphère de connoissances. Frappé perpétuellement par les mêmes objets, ce peuple ne connoît ni variété ni nouveauté : comme il est exclu du grand commerce du monde, dont il n'a aucune idée, son esprit ne peut s'étendre au-delà de ce cercle.

Au commencement des hostilités, le congrès prétendit avoir fait un dénombrement exact des habitans de chaque province. J'ai toujours présumé qu'il l'avoit exagéré

pour exalter ses ressources et sa puissance. Dans ce calcul ostensible, la population de la Virginie fut portée à six cens-cinquante mille ames, dont presque les deux tiers sont noirs. J'ai calculé que, compris les nègres, elle ne pouvoit être alors que de cinq cens mille ou environ; mais depuis cette époque, la population a beaucoup diminué.

CHAPITRE X.

Site agréable. Rivière de Notto-way. Compagnon importun. Rivière de Mahirrin.

Arrivé à Pétersburg, j'achetai un jeune nègre et deux chevaux. Je visitai MM. Buchanan, Bolling, Bannister, Eppes, Bland, etc. Je pris ensuite ma route par la partie du sud. La chaleur étoit si excessive que, me trouvant incommodé, je fus obligé de m'arrêter dans une misérable maison, dont le maître et six nègres composoient tout le ménage.

L'habitation étoit l'image de la misère et de l'indigence. Heureusement je me trouvai mieux le matin, autrement j'aurois couru le

risque de mourir faute de soin. Il est impossible de se former une idée de la détresse de ce malheureux.

Il étoit possesseur d'environ cinquante acres de terre où il cultivoit du maïs. Une petite chambre où couchoit le maître avec ses six esclaves, sans cave ni grenier, formoit tout son logement. On avoit seulement creusé sous terre une étable pour les bestiaux. Il falloit aller chercher l'eau à un demi-mille. Il étoit éloigné de six milles de toute espèce d'habitation : point de livres ni de meubles, et un mauvais grabat lui servoit de chaise, de table et de couche. Ce pauvre jeune homme m'ayant fait les honneurs de son lit, se coucha sur le plancher à côté de ses nègres, qui ne cesserent de chanter une partie de la nuit en égrenant le maïs. Ensuite le ronflement de ces noirs, qui s'accordoit avec le bourdonnement des maringouins, m'empêcha de goûter les douceurs du sommeil qui m'étoit si nécessaire pour ranimer mes sens épuisés par la fatigue. A la pointe du jour, je quittai ce mauvais gîte. Je passai sur un pont de bois la rivière de Notto-way qui, dans cet endroit, est aussi large que la Tamise à Kew ; mais les arbres

et les bois que les courans entraînent continuellement interceptent la navigation.

A Stewart il m'arriva une aventure assez plaisante, qui fut occasionnée par la simplicité de mon petit nègre. Mon premier soin fut de donner des ordres pour mes chevaux. En conséquence, j'ordonnai qu'on leur apportât du *meat* (1). L'hôte, me regardant avec un air étonné, me demanda s'ils en mangeroient. Cette question absurde excita ma mauvaise humeur. Je lui répondis d'un ton impatient d'en faire l'expérience. Peu après je fus fort surpris de voir la populace s'amasser à la porte de l'écurie. Je descendis pour en savoir le sujet. J'apperçus l'hôte avec mon valet qui tenoit une grosse pièce de lard. Il m'apprit que le peuple étoit accouru pour voir mes chevaux manger du *meat* (2). Ce *quiproquo* dissipa un instant mon humeur. Il me fut impossible de ne pas me livrer à un rire immodéré que provoquèrent encore les propos du bonhomme d'hôte, qui ne cessoit de me dire avec un air de surprise : *mais, Monsieur, vos chevaux n'en*

(1) En anglois, nourriture.

(2) Qui dans leur patois signifie du lard.

mangeront pas, ils n'en mangeront pas. Je lui répondis : *eh bien ! s'ils n'en veulent pas, donnez-leur tout ce qu'ils voudront,* et je me retirai. Je vis bien que mon petit esclave, Africain de naissance, ne me rendroit pas grand service, ne sachant pas deux mots de ma langue.

Cette scène ridicule et plaisante me fit passer dans cette place pour un bon homme de la simplicité duquel on pouvoit se divertir. Cette réputation fit naître l'idée à un mauvais plaisant nommé Andrews T..... de me proposer de voyager avec lui. Son projet étoit de se rendre à Halifax dans le Nord de la Caroline. Je refusai son offre. Il n'étoit pas homme à se rebuter pour un refus, surtout ayant résolu de se divertir à mes dépens; mon air simple et facile, l'ignorance où j'étois des usages du pays, en un mot, toute ma personne lui paroissoit prêter à la plaisanterie et au persifflage. De mon côté, sa phisionomie me déplut. Il voulut insister, je fus obligé de lui dire que, le temps n'étant pas assuré, je ne voulois pas m'exposer à être mouillé, et que je ne me mettrois en route qu'après l'orage. Il me répondit qu'il en agiroit de même. Ennuyé de

cette persécution, je donnai ordre que l'on apprêtât mes chevaux pour partir à son insû, aimant mieux affronter la pluie que d'avoir un pareil compagnon de voyage. Je montai à cheval ; à peine j'eus fait un quart de lieue qu'il me rejoignit. Au premier sentier, je me détournai de ma route pour m'en débarrasser, au risque de m'égarer. Mais il étoit décidé que tous mes efforts seroient inutiles. Mon stupide valet, ne s'appercevant pas de mon dessein, continua d'accompagner M. T..... Je fus donc contraint de revenir sur mes pas pour regagner mon véritable chemin. Je fis prendre le galop à mon cheval, qui s'abbattit dans une descente rapide et glissante, et j'en fus blessé très-grièvement. M. T..... ne put retenir ses éclats de rire en me voyant couvert de boue de la tête aux pieds ; malgré la conduite ridicule et malhonnête de cet impertinent, j'étois plus irrité contre mon imbécille valet, qui ne devinoit point la cause de ma fureur. Ma colère augmentoit encore la belle humeur de M. T..... J'étois dans cette cruelle perplexité, lorsque nous passâmes la grande rivière de Mahirrin au pont de Hick bâti en bois, comme tous ceux de l'Amérique.

Nous traversâmes les beaux établissemens de M. Willis, propriétaire de la race originale de ces chevaux si renommés qui remportent toujours le prix des courses.

A trente milles plus haut, près de l'habitation d'Ingram, on a découvert des eaux minérales qui ont opéré des cures merveilleuses sur des personnes estropiées et percluses. Leur réputation est si répandue que l'on s'y rend de plus de cent cinquante milles.

Avant la fin du jour, j'eus à mon tour la petite satisfaction de m'égayer aux dépens de mon plaisant. Son cheval étant tombé, mon cavalier fut roulé dans la fange ; lorsqu'il se releva, à peine distinguoit-on s'il avoit figure humaine. Quand je n'aurois pas eu de raison de me venger de ses insultes, il m'eût été impossible de ne pas rire de son encolure et de sa contenance, qui prêtoit un si beau champ aux sarcasmes, aussi n'épargnai-je rien pour rendre ma vengeance complette.

CHAPITRE XI.

Caroline septentrionale. Halifax. Roannak. Chûte. Inondation.

HALIFAX est une jolie ville, bâtie sur le bord méridional de la rivière de Roannak, à huit milles plus bas que la premiere chûte, et à près de cinq milles au-dessus de la marée montante. Les sloops, goëlettes et bâtimens plats remontent avec leurs chargemens jusqu'au port de cette ville.

Son principal commerce consiste en tabac, cochons, beurre, farine, goudron, térébenthine, coton, peaux et fourrures.

Toutes les maisons sont en bois peint en blanc. Cette capitale de la province du même nom est à vingt-cinq milles de Pétersburg et à cent milles de Richmond. Elle n'a dans sa dépendance que des terres fort sabloneuses. Le côté méridional de la rivière est très-élevé, le côté du Nord est bas et sujet à des inondations. On est obligé de lier les maisons qui sont sur les bords, avec des cordages, aux arbres, pour empê-

cher qu'elles ne soient enlevées par les débordemens, qui font quelquefois des ravages terribles jusqu'à entraîner arbres, palissades, récoltes, chevaux et troupeaux.

Un phénomène digne de l'attention des savans, c'est que, pendant la saison des pluies, la rivière grossit très-peu; mais deux ou trois jours après, lorsque l'air devient pur et serein, le Roannak commence à enfler et à rouler ses eaux avec une rapidité et une violence si étonnante, que les habitans ont à peine le temps de sauver leurs troupeaux en les faisant passer dans les hautes terres. Sans cette précaution ils seroient sans cesse victimes des inondations.

Une autre singularité particulière à cette contrée, c'est que les terres sont plus élevées près des bords de la rivière que celles qui sont aux environs des montagnes; ensorte que la rivière en se débordant trouve une résistance qui augmente sa rapidité et sa violence dans les issues qui conduisent aux terres basses, et forme des marais où l'on a creusé des tranchées. Les habitans, surpris par ces torrens, n'ont souvent pas le temps de regagner les hauteurs, qui sont elles-mêmes couvertes d'eau, tous les deux ou trois ans.

Cette rivière, appellée aussi *Morattuck*, est large et profonde à Halifax. Elle se jette dans l'Albe Marle-Sound à Edinton, et reçoit celle de Chowan ou Sound qui est formée par le confluent de trois rivières, Mahirrin, Not-to-way et Black-water.

Je vendis à Halifax mon jeune nègre qui ne pouvoit m'être d'aucune utilité.

Ayant dessein de passer quelques jours dans cette place, je voulus profiter de ce séjour pour visiter les chûtes de Roannak. Je fus accompagné de MM. W. Park et Charles Eaton, écuyer, dont les habitations sont aux environs.

A la chûte il y a une singularité digne de remarque, c'est que tous les ans, au printemps, vers le huit mai, il paroît une si grande quantité de poissons, appellé ici *Bass-Rocks*, qui viennent y frayer, qu'un chien en nageant perceroit difficilement à travers. On les apperçoit sur la surface de l'eau. Leur apparition périodique ne manque jamais, et dure trois jours, pendant l'un desquels entre autres l'agitation de l'eau est si forte, que la rivière en est couverte d'écume.

Au bas de la chûte on à établi, des deux

côtés de la rivière, plusieurs pêcheries considérables.

CHAPITRE XII.

Bois de charpente. Méthode pour cultiver la terre. Forêt en feu. Incendie.

Les terres basses de Roannak sont riches et fertiles, mais trop légères pour la culture du froment, dont la tige devient si haute et si foible, qu'elle ne peut se soutenir, et se courbe avant même que les épis soient en maturité.

Le sol, d'une végétation inépuisable, est composé d'une terre grasse et noirâtre à plusieurs pieds d'épaisseur. Le terrein est exposé à des inondations qui ravagent les moissons, et laissent après elles la terre couverte de varech et de gros arbres arrachés par les torrens.

J'ai observé que les terres contigues à la rivière sont fort élevées et très-fertiles ; mais leur qualité diminue à mesure qu'elles s'en éloignent. Dans les fonds, les arbres sont d'une grosseur prodigieuse, comme le peu-

plier jaune et blanc, le noyer noir, le sycomore, le chêne, le frêne, le hêtre, l'orme, etc. le sassafras, le chêne, l'hickory, etc. viennent au contraire sur les montagnes fertiles; le pin, l'érable et le mauvais chêne, dans les terres médiocres. On distingue plusieurs espèces de chênes, le noir, le blanc, le rouge, le chêne d'Espagne, le chêne saule, le vivace et le chétif. La terre brune foncée avec une teinte légère de rouge et couverte de grands arbres annonce un excellent sol.

Les plus petits arbres sont en général plus beaux que ceux de Saint-James ou de Hyde-park. Dans cette contrée, le terrein est infiniment plus précieux que le bois qui couvre les trois cinquièmes de sa surface, et qui n'a aucune valeur. On a trouvé le moyen de le défricher en faisant autour des arbres une incision qui traverse l'écorce et perce jusqu'à l'aubier. Cette opération, faite avant que la sève ne soit dans sa force, fait mourir l'arbre. On laboure alors la terre, en laissant pourrir l'arbre sur pied, ce qui arrive en peu d'années, car la végétation se trouvant arrêtée, les feuilles ne repoussent plus. Il seroit très-dangereux de se promener

ner au milieu d'un vaste champ ombragé par ces arbres, dont les branches énormes menacent sans cesse de leur chûte, et se rompent souvent plusieurs en même-temps avec un bruit horrible qui, repercuté par les échos d'alentour, augmente la terreur. Lorsque les gros arbres sont tombés, on scie les plus petits pour dresser de distance en distance des bûchers où l'on met le feu l'hyver. Toute la contrée paroît alors en feu, et l'athmosphère est obscurcie par la fumée.

Il arrive souvent que les grands arbres secs et à demi-pourris s'enflamment aussi par la communication des feuilles sèches qui sont amoncelées par couches sur la terre depuis le commencement du monde; l'embrâsement gagne à plusieurs milles, et devient général, sans qu'il soit possible de l'éteindre ni même d'en diminuer les progrès. La flamme détruit les haies, les maisons qui sont sur son passage, toutes les récoltes : et les bêtes sauvages fuient en troupes en jettant des hurlemens effroyables. L'incendie se propage jusqu'à ce qu'il ne trouve plus d'aliment, qu'il rencontre quelques grandes rivières, ou que des pluies abondantes en arrêtent la violence.

L'administration a fait ses efforts pour prévenir des accidens si allarmans, en rendant plusieurs décrets qui portoient défense de dresser des bûchers et de mettre le feu aux bois pour les défrichemens. Malgré ces précautions, ce n'est que depuis quelques années qu'on est à l'abri de ce fléau désastreux.

CHAPITRE XIII.

Habitans de la campagne et de la ville. Classes du peuple. Maisons. Plantations. Commerce.

Tous les habitans de cette partie de l'Amérique exercent à-peu-près le même état, la richesse fait seule la distinction des classes et des rangs. La contrée est habitée par les planteurs, les commerçans et les chasseurs qui sont retirés dans l'intérieur des terres sur les frontières des nations sauvages.

Les villes méritent à peine le nom de village, et contiennent ceux qui s'adonnent aux arts et métiers, comme chirurgiens, avocats, méchaniciens, magasiniers et aubergistes. On n'y connoît point ces distinctions de marchands et de manufacturiers

comme en Europe. Chaque boutique ou magasin est fourni de toutes les denrées et de toutes les marchandises nécessaires à la vie, linge, laine, drap, soie, papier, livre, fer, coutellerie, chapeau, bas, vin, liqueurs, sucre, et même bijoux. L'habitant leur donne en retour du tabac, des peaux, des fourrures, du coton, de la farine, etc. La loi accorde un an de crédit. On voit peu d'argent circuler. Cette rareté du numéraire vient de ce que le colon récolte presque toutes ses denrées, sa nourriture, bœuf, cochon, blé, taffias, fruits, et jusqu'à ses vêtemens qui sont tous faits de coton. Par ce moyen, il peut se passer d'argent, auquel supplée l'échange des marchandises. Les villes ne tiennent point de marchés publics; les boutiques ou magasins fournissent, outre les bijoux, ameublemens et autres objets de luxe, les instrumens nécessaires à l'agriculture; l'habitant abandonne sa récolte et le produit de son habitation pour le paiement de ces effets.

CHAPITRE XIV.

Tarburg. Ignorance et grossiereté extérieure des habitans. Exemple de générosité. Chowan-Sound. Serpens. Serpens à sonnettes. Remède pour leurs morsures.

JE me rendis à Tarburg, très-petite ville bâtie sur la rivière du Tar, avec un beau pont de bois, qui a été emporté plusieurs fois par les inondations. Elle est à quarante milles d'Halifax. Le principal produit de cette place et des environs est le blé-d'inde. On y fait un grand commerce de porcs et de goudron.

A Chowan-Sound, au sud du Roannak, je descendis à la maison de Matthieu Brickle, aubergiste, où il m'arriva une petite aventure qui mérite d'être racontée. J'y rencontrai un fanatique qui vouloit enseigner une nouvelle doctrine à ce pauvre peuple. Cet énergumène avoit déjà séduit, par ses sophismes et ses mensonges, cette famille et plusieurs habitans du voisinage. Dès qu'il sut mon arrivée, il se présenta devant moi

comme un homme inspiré. Il fallut me défendre contre les attaques de ce faux prédicateur. Après qu'il eut épuisé tout le feu de son génie et toute la force de ses raisonnemens captieux, il affecta un nouveau langage, et parla de ses révélations. S'étant apperçu que, bien loin de me laisser convaincre par ses subtilités, je combattois ses argumens avec vigueur, il prit un ton grave et imposant, et annonça que j'étois encore plongé dans les ténèbres, qu'il lui avoit été révélé que j'étois un mécroyant obstiné, un antechrist, pour qui l'heure n'étoit pas encore arrivée de recevoir la lumière et la grace divine.

En quittant Chowan-Sound, j'entrai dans les immenses forêts de pin dont le pays est couvert. Vers midi, ayant pris une fausse route, je m'égarai dans les bois. Épuisé de fatigue, mourant de faim et de soif, je m'arrêtai auprès de quelques misérables cabanes éparses çà et là pour mettre les bestiaux à couvert. Je fus obligé, pour éteindre la soif qui me dévoroit, de boire une eau saumâtre et sale : ces malheureux n'avoient pas d'autre boisson.

Dans cette perplexité, je me reposai jus-

qu'au soir au milieu de ces brutes qui ne voulurent pas, malgré mes prières, consentir à me donner un gîte pour la nuit. Je n'en tirai pour toute réponse que des signes d'étonnement, parce qu'ils ne concevoient pas d'où je venois, et ce qui pouvoit m'amener dans un pays qu'aucun étranger n'avoit encore osé franchir. Ils me dirent cependant qu'en gagnant l'habitation de M. Tyers, distant de sept milles, je trouverois tous les secours dont j'avois besoin ; car, ajoutèrent-ils, c'est un riche propriétaire qui possède un moulin et des forges, et qui accueille avec plaisir les étrangers.

Je n'ai jamais rencontré dans mes voyages de peuple aussi stupide et aussi ignorant ; ils ne purent pas me dire le nom de la province, de la paroisse, ni même de la place qu'ils habitoient. Pauvres, malpropres, ils ont le teint pâle et livide, la peau jaune et tannée comme les mulâtres, ce qui vient de la fumée de bois de pin qui leur sert de chauffage. Ils ont pour tout vêtement des morceaux ou guenilles de toile de coton.

A force de prières, je parvins à me procurer un guide pour me conduire à l'habitation de M. Tyers, où j'arrivai fort tard, épuisé

de fatigues, après avoir traversé plusieurs marais profonds. Je fus amplement dédommagé de la rusticité de ces ignorantes créatures, à qui on ne peut pas réellement donner le nom d'homme. Ce respectable colon me reçut avec une cordialité et une franchise qui me firent oublier tous les maux que j'avois soufferts. La douceur de ses mœurs, l'enjouement de sa société, et une générosité sans ostentation forment son caractère. Sa maison, écartée de toutes les routes, est délicieusement située; tout y annonce l'opulence. *Il est rare*, dit-il, *de voir arriver ici des étrangers; mais lorsque je suis assez heureux pour en recevoir, c'est une vraie jouissance pour moi de leur procurer les douceurs et les commodités que l'on chercheroit en vain dans ces déserts. J'ai engagé tous les habitans à vingt milles à la ronde de m'envoyer ceux qui s'égareront.*

Cet honnête homme est un petit monarque dans son canton; il y rend la justice, accommode les différends, et se trouve le seul être pensant de la contrée.

M. Tyers, non content de m'avoir si bien accueilli, mit le comble à sa générosité en m'accompagnant pour me remettre dans mon vrai chemin.

Quand nous eûmes fait trois milles, nous traversâmes la rivière de Chowan ou Sound. Nous passâmes ensuite, sur une chaussée de bois, le marais de Poccoson, où il croît des cyprès et des roseaux d'une hauteur étonnante.

Le même jour nous arrivâmes chez Matthieu Brickle. Le lendemain je me séparai de l'honnête M. Tyers, qui retourna dans son habitation, le séjour de la bienfaisance et de la vertu. Je fis route pour Halifax, où j'arrivai exténué de fatigues, et malade de toutes ces courses forcées.

En passant la rivière de Chowan, on rencontre d'énormes serpens; les uns se tiennent sur les arbres d'où ils s'élancent dans la rivière; les autres sur les bords et sur les souches, pour se chauffer au soleil. Les marais, ou Poccoson, dans la langue du pays, sont remplis de ces animaux nuisibles et effrayans.

Il y en a une espèce appellée serpens Moccosson, qui sont aussi gros, mais moins longs que les serpens à sonnettes: ils n'ont point de sonnettes, ce qui les rend plus dangereux parce qu'ils ne font aucun bruit. Leur morsure est aussi venimeuse et aussi mortelle. Quoique de la même couleur, le

moccosson est plus beau, plus brillant ; sa peau tachetée et nuancée de diverses couleurs lui donne beaucoup d'éclat. Du reste, la ressemblance est si frappante, que le peuple le regarde comme la femelle du serpent à sonnettes. Malgré sa morsure mortelle, les habitans ne le redoutent pas plus que le serpent ordinaire, quoiqu'en général les Américains aient une antipathie marquée pour toutes les espèces de serpens. Depuis quelques années, on a découvert un remède souverain contre leur morsure et leur venin.

On mêle une quantité égale de jus de marrube et de plantain que l'on administre intérieurement à grande dose, en appliquant en même-temps sur la plaie un cataplasme de ces mêmes simples broyés ensemble. On est redevable de ce remède à un pauvre nègre. L'assemblée, ou parlement de la Caroline septentrionale, acheta ce secret, en lui accordant la liberté et deux cens livres sterlings.

Malgré la facilité de se procurer ce remède, que les plus ignorans peuvent s'administrer eux-mêmes sans danger, puisque ces deux plantes croissent en abondance autour des maisons, cependant le peu de commu-

nication qui existe entre les habitans de ce pays sauvage nuit beaucoup à la propagation de ce remède. Aussi la morsure mortelle de ces serpens continue ses ravages.

CHAPITRE XV.

Femme extraordinaire. Général Américain. Tonnerre. Simplicité des nègres.

VERS le commencement de novembre, je quittai Halifax pour me rendre à Hillsborough, qui en est éloigné de cent vingt-deux milles. A Edmundson, qui se trouve sur la route, à douze milles d'Halifax, je vis la plus grosse et la plus forte femme peut-être du monde entier. Elle avoit six pieds deux pouces de hauteur, la taille et les membres bien proportionnés, robuste et nerveuse comme un homme de pareille stature. Il n'y avoit pas de lutteurs, d'athletes, personne qui fût en état de disputer avec elle en courage et en agilité.

Outre la dépense ordinaire, elle avoit imaginé de prélever une taxe sur tous les étrangers et les curieux qui descendoient dans sa

maison. Je me soumis à cette petite imposition plutôt que d'entrer en lice avec cette amazone ou de courir les risques d'éprouver les forces d'une pareille créature.

Je passai quelques jours à l'habitation de M. Thomas Eaton, écuyer, située sur le bord du Roannak, et que son pere avoit acheté trente livres sterlings. Depuis ce temps le prix des terres a tellement haussé, qu'elle vaut aujourd'hui au moins trente mille livres sterlings.

Dans un voyage que je fis avec M. Eaton, nous nous arrêtâmes à Bute, dans une auberge dont l'hôte s'est distingué depuis dans la derniere guerre : il s'appelloit Summer. Je l'ai vu général de l'armée américaine qui a fait tant de progrès dans la Caroline septentrionale.

Un air martial, une très-belle figure, une jambe superbe, son mariage avec une jeune personne riche et de naissance, une compagnie qu'il avoit dans les régimens provinciaux, ses principes violens et incendiaires, sa haîne décidée contre l'Angleterre, toutes ces circonstances réunies contribuèrent à son avancement.

Je ferai ici une remarque assez singulière,

et qui montre bien la bizarrerie de nos destinées. Un tiers des généraux Américains ont été maîtres d'auberge, et ont dû en quelque sorte leur élévation à cette profession. Il est d'usage dans toutes les possessions angloises de s'assembler dans les tavernes ou autres lieux publics pour traiter de ses propres affaires et de celles de l'administration. C'est là que, le verre à la main, chacun discute ses intérêts et censure le gouvernement. Les têtes s'échauffent, s'exaltent, les esprits s'animent et fomentent les divisions. L'hôte peut aisément se faire connoître et répandre ses principes. Par le mélange et la variété des sociétés avec lesquelles il se trouve, ses idées et ses vues ambitieuses prennent un accroissement, et se manifestent plutôt que celles de ces colons honnêtes et respectables qui, préférant la tranquillité dont ils jouissent au sein de leur famille et de leurs amis, restent en paix dans leurs habitations

A Bute, les terres sont fortes et fertiles ; on n'y rencontre pas un seul pin, quoique les forêts voisines en produisent beaucoup.

Rien de si délicieux et de si agréable que le mois de novembre. On y respire un air

doux et tempéré, le ciel est toujours pur et serein. On n'est incommodé ni par la chaleur ni par le froid. Les ouragans y sont très-rares, et le tonnerre ne gronde presque jamais dans cette saison. On regarda comme un phénomène bien singulier un effet de la foudre qui tomba dans la maison de M. Eaton pendant mon séjour. Le tonnerre étant entré par la cheminée de la cuisine, tua deux nègres, sans offenser deux petits enfans qu'ils tenoient dans leurs bras. Ce fait parut d'autant plus extraordinaire, que dans les orages les plus considérables il n'étoit pas encore arrivé d'accident, parce que les nuées prennent ordinairement leur direction vers les forêts et les montagnes.

C'est chez M. Eaton que j'ai vu une turnip dequatre pieds huit pouces de circonférence, et plusieurs dans le même champ, qui approchoient cette énorme grosseur.

Je veux citer ici un trait qui servira à convaincre le lecteur de l'apathie des nègres et de leur peu d'attachement pour leurs maîtres.

J'avois acheté un nègre adroit et industrieux, je m'embarquai avec lui dans un canot sur le Roannak pour gagner une petite

montagne située dans une péninsule. Lorsque j'eus mis pied à terre, je lui ordonnai de remonter dans le canot, pour m'attendre de l'autre côté. Quand j'eus contemplé à mon aise la beauté du site, je descendis au rendez-vous; mais je n'apperçus ni nègre ni canot. J'appellai envain de tout côté, personne ne me répondit. Il étoit alors midi, et la chaleur excessive, l'inquiétude mêlée à la fatigue me troubla le sang; je fus saisi d'une fièvre violente, et contraint de me coucher au pied d'un arbre pour me reposer jusqu'à la fin de l'accès. Dès que je me sentis plus de force, je me décidai à cotoyer le bord de la rivière, pensant qu'il pourroit bien s'être endormi, étant d'une espèce fort adonnée au sommeil; mais les passages se trouvoient obstrués, tant par la chûte des arbres que par les courans d'eau, les marais profonds et les feuilles d'arbres où j'enfonçois jusqu'aux genoux, ce qui rendit ma marche très-pénible; à chaque pas j'étois arrêté par de nouveaux obstacles qui m'obligeoient de faire un grand circuit. Tourmenté en outre par des essaims de maringouins, j'avois encore à me préserver des serpens, et d'autres insectes venimeux qui abondent

dans ces marécages. Enfin, épuisé de lassitude et de foiblesse, mes habits déchirés, tout le corps meurtri par les ronces et les épines, mourant de faim et de soif, je fus surpris par la nuit; j'avois fait plus de cinq milles lorsque j'arrivai à la place où j'avois mis pied à terre. J'y retrouvai mon nègre endormi tranquillement dans mon canot.

Aux cris et aux juremens que la colère et la rage me faisoient proférer, il s'éveilla. Je le menaçai d'une punition rigoureuse, il se jetta à mes genoux, en me suppliant d'écouter au moins ses excuses. Il me dit: *maître, aussi-tôt que vous qu'a laissé moi, gros poisson l'y sauter dans canot moi. Moi content de voir beau poisson: Moi vlez rester gros poisson pouvant venir dans canot. Sommeil l'y qu'à s'emparer moi, moi dormi jusqu'à que veniez, vous, trop bon maître, pour croire que moi mérite châtiment, à cause que poisson voyant dormir moi, l'y profité de ce moment pour sauter dans l'eau. Si moi le reprendre, moi l'y donner bon châtiment.* La stupidité et l'ignorance de cette pauvre créature adoucirent ma colère; sa simplicité me fit beaucoup rire, et j'eus l'ame assez bonne pour lui pardonner sa désobéissance.

CHAPITRE XVI.

Nut-bush-creek. Un membre du congrès. Anecdote sur le fameux Henderson. Et origine du nouvel établissement de Kentucky.

Après m'être séparé de M. Alexandre, je traversai la rivière à Taylor, passage le plus fréquenté qu'il y ait sur la grande route, qui conduit de la partie la plus peuplée de la Caroline à la Virginie. A Nut-bush-creek je mis pied à terre chez M. Penn, pour lequel j'avois des lettres de recommandation.

Je reçus de ce galant homme l'accueil le plus flatteur. Ayant sû mériter sa confiance, j'eus avec lui sur les affaires politiques une conversation sérieuse, dans laquelle il me découvrit librement et avec candeur les sentimens d'un vrai loyaliste; il me peignit la situation désastreuse où les factieux alloient plonger la Nouvelle-Angleterre, et combien il étoit ennemi de la révolution prête à éclater.

Ce

Ce même M. Penn fut nommé depuis député au congrès pour la Caroline septentrionale. Peu de jours après la déclaration de l'indépendance, comme j'étois prisonnier chez les Américains, ayant eu occasion de lui parler, je lui trouvai des principes si différens, que je fus forcé de lui rappeller notre première conversation : il fut interdit et garda le plus profond silence.

J'allai aussi voir M. Williams, qu'on dit être de sang mêlé. J'y rencontrai un personnage fort extraordinaire, un des plus grands génies qu'ait produit l'Amérique et peut-être le monde entier. Il s'appelle Nathaniel Henderson. Son père vivoit encore, et demeuroit à Nutbush. Son extrême indigence ne lui avoit pas permis de donner à son fils les premiers élémens de l'éducation ; à vingt ans il ne savoit pas encore lire ni écrire. Il doit à une étude infatigable, soutenue par les plus heureuses dispositions, l'éducation et la science qu'il possède. Il commença par avoir l'emploi subalterne de commissaire ; ensuite il parvint à celui de shérif ; puis il obtint la permission de plaider comme avocat dans une cour inférieure de la province, et delà dans la cour supérieure, ou haute cour

de judicature. Quoique les orateurs de cette cour puissent le disputer à ceux de Westminster, cependant il s'y distingua bientôt; son génie supérieur brilla avec le plus grand éclat, et lui mérita les applaudissemens universels. Il étoit, en même-temps, homme de plaisir, facétieux, plein d'aménité et d'enjouement; ce qui fait le plus l'éloge de son caractère, c'est que ses talens éminens et sa supériorité ne lui attirèrent jamais d'ennemis.

Il étoit encore jeune lorsqu'il obtint la place de chef de justice de la Caroline septentrionale, avec des appointemens proportionnés à cette dignité. Loin de se laisser aveugler par les honneurs et par la fortune, il sut toujours conserver l'estime des hommes et augmenter sa réputation. Il fit de grandes acquisitions, et monta sa dépense bien au-dessus de ses facultés; mais son génie vif et ardent lui suggéra des ressources qui élevèrent son nom et sa fortune au-dessus de ceux des autres citoyens. Sous le prétexte de faire un voyage dans l'intérieur des terres, il partit avec deux fourgons chargés de marchandises de peu de valeur, comme armes à feu, liqueurs, étoffes de laine, etc. il arriva avec ces provisions chez les Chérokées, nation indienne.

Il fit un traité avec les chefs du pays pour acquérir une possession considérable qui peut égaler un royaume par son étendue, dans un beau climat, dont le sol riche et fertile, renfermé entre les rivières de Kentucky, de Chérokée et d'Ohio, contient plus de cent milles quarrés. Il en garda le secret jusqu'à ce que la transaction eût été approuvée et ratifiée avec toutes les formalités, par la nation assemblée. Il engagea des habitans de toutes les provinces à venir peupler sa nouvelle colonie ; il leur vendit les terres à des conditions très-avantageuses, et leur proposa d'y établir des loix et un gouvernement particulier qui fussent favorables à leurs établissemens, et se démit aussi-tôt de son office de principal juge du banc. Par ce moyen, M. Henderson vit naître sa nouvelle colonie, qui devint nombreuse et redoutable. Il en fut le chef, le gouverneur, et même le législateur. Il forma un code de loix qui eut pour base l'état actuel de la colonie, et qui fut adapté au climat. En vain les gouverneurs Anglois fulminèrent des arrêts de proscription contre lui et ses habitans ; en vain ils offrirent des récompenses pour le prendre ; en vain ils firent promulguer la loi

qui défend à tout particulier de former des établissemens chez les nations indiennes, et même d'y acquérir des possessions sans l'assentiment des gouverneurs et des assemblées : son établissement n'en est pas moins florissant. Je n'ai cependant pas prétendu justifier les infracteurs des loix en paroissant louer la conduite de M. Henderson ; je n'ai eu d'autre dessein que de faire admirer sa politique hardie, et de montrer la force et l'activité d'un génie aussi extraordinaire.

CHAPITRE XVII.

Harrisburg. Tar, rivière. Maladie de l'auteur. Sauvages. Belle femme. Tour singulier. Jolie fille. Tromperie.

JE témoignai à M. Henderson le plus vif desir de voir ses domaines capables d'exciter la curiosité des voyageurs, étant situés dans le cœur du continent de l'Amérique, éloignés de sept cens milles des établissemens européens, et séparés en quelque sorte de toute société et de tout commerce avec le reste du genre humain.

Mais le bruit de la mésintelligence qui

régnoit entre les Virginiens et les Indiens, principalement les Shawnescs, me fit craindre les dangers que je pourrois courir dans ce voyage.

Je poursuivis ma route jusqu'à Harrisburg. On a donné à cette place le titre de ville, quoique ce ne soit réellement qu'un méchant village composé de huttes. M. Harris, qui en est le propriétaire, lui a donné son nom. Je traversai Fishing-creek et la rivière du Tar. Delà je fus contraint par une indisposition de m'arrêter à une maison sur le bord d'une petite rivière appellée Napareeds-creek. La fièvre me saisit si violemment que ma vie fut en danger. Cette fièvre bilieuse, nommée *seasoning*, est une maladie particulière à ce climat, à laquelle les étrangers qui viennent aux Indes occidentales sont sujets. Je me trouvai abandonné, sans soin, sans secours; mais la nature et ma bonne constitution opérèrent une crise heureuse qui me tira d'affaire; j'eus un délire qui dura dix jours, sans aucune espérance, et je restai cinq semaines entre la vie et la mort. J'étois si foible quand je sortis de cet état, qu'il me fut impossible de quitter mon lit. Une longue convalescence

me retint jusqu'au mois de février dans ce désert ; j'eus le temps de m'accoutumer aux usages et à la conversation de ces habitans, dont les mœurs grossières et rebutantes n'inspirent que du dégoût et de la répugnance. Les femmes ont un ton particulier ; cependant elles ne manquent pas de douceur et de politesse ; elles sont bien faites et d'une figure très-agréable ; mais la rudesse et la brutalité des hommes ne peuvent être comparées qu'à celles des sauvages. Leur religion consiste dans la crainte de Dieu et la peur du diable. Ils croient à une autre vie.

Les habitans, principalement les femmes, sont très-attachés à l'Angleterre ; mais l'amour-propre leur fait regarder la nation Angloise comme un peuple étranger, ignorant et sans politesse, parce qu'ils se croient très-civilisés.

Quand mes forces me permirent de prendre de l'exercice, je les suivis à la chasse et à la pêche, où je fus souvent témoin de leur barbarie et de leur férocité.

Ils n'ont aucune idée de décence et de délicatesse dans les mœurs ; ils ne respectent même pas la vertu et l'innocence de ce sexe timide et foible. Un exemple suffit pour faire voir leur grossièreté. J'allai un jour à la ri-

vière avec M. Glens pour nous baigner. A peine étions-nous entrés dans l'eau, que sa femme et sa sœur, toutes deux jeunes et jolies, voulurent s'amuser à nous jouer un tour. Elles se rendirent sur le bord de la rivière, et se glissant à travers les buissons, elles enlevèrent nos habits et les cachèrent; quand elles eurent exécuté leur projet, elles vinrent s'asseoir à l'endroit où nous étions, et plaisantèrent beaucoup sur l'embarras que nous allions avoir. Cependant par pitié pour notre situation, elles se laissèrent fléchir par nos prières en nous désignant l'endroit un peu éloigné où elles les avoient cachés, et ces deux jeunes personnes retournèrent à l'habitation. Je sortis aussi-tôt de l'eau pour m'habiller; mais M. Glens, que cette plaisanterie avoit mis en belle humeur, voulut s'en venger en courant tout nud après sa femme. L'ayant attrapée, il la traîna dans la chambre où j'étois avec la sœur, ferma la porte, et la jetta sur le lit, où malgré ses prières et ses cris, il n'eut pas honte de commettre une action qu'un sauvage ne se permettroit pas en public. Il poussa même l'effronterie jusqu'à oser s'en glorifier devant les autres femmes. Ce trait infâme m'inspira

pour lui un mépris que sa femme parut partager avec moi, et depuis elle m'a assuré que son mari lui étoit devenu odieux.

La fille d'un riche planteur, jolie et à la fleur de l'âge, entreprit *de me civiliser;* (ce sont ses propres termes) elle demanda préalablement le consentement de ses parens et l'approbation de ses amis; et je puis dire avec vérité qu'elle m'honora de ses attentions et de son estime, et poussa la complaisance jusqu'à vouloir m'instruire. Il est certain que si les présens eussent pu contribuer à mon éducation, je serois bientôt devenu le jeune homme le plus poli et le mieux élevé du pays. Tous les cadeaux qu'elle recevoit des jeunes gens du voisinage m'étoient offerts avec empressement.

Pendant mon séjour il m'arriva un fait bien désagréable. J'avois acheté un cheval Chickasaw, nom d'une nation sauvage qui élève des chevaux d'Espagne, sans mêler les races. Le premier jour que je le montai, il lui prit de fortes convulsions qui recommencèrent le lendemain. Le quatrième jour sa bouche se tourna, et il se mit à courir au galop à travers les pâturages, sans s'écarter de la ligne directe, abattant les palissades, nchissant les haies et les arbres abattus

qui se rencontroient sur sa route. Il s'enfonça dans les bois où on le suivit pendant plusieurs milles ; mais bientôt on le perdit de vue, et depuis je n'ai pu en avoir de nouvelles.

CHAPITRE XVIII.

Bois. Savanes. Chasseurs. Chevaux sauvages. Sentiment d'un Européen à son arrivée dans l'Amérique.

PENDANT ma convalescence je montois à cheval, et je m'accoutumai à me promener seul dans les forêts. Il m'arrivoit souvent de m'y égarer ; ce qu'on ne peut éviter, à moins de faire des remarques sur les arbres et les courans d'eau. Il faut même l'expérience de plusieurs années avant de devenir ce qu'on appelle un vrai forestier. J'ai observé qu'il y avoit dans les bois des savanes* couvertes d'herbes, qui se trouvent ordinairement vers les sources ou fontaines. Dans l'intérieur on rencontre des *licks ;* ce sont des places sur le bord des rivières et des sources où la terre est imprégnée de parti-

* On appelle savanes les prairies de l'Amérique.

cules salines. Les daims, les élans, les bufles, les bêtes à corne, et les chevaux s'y rendent par troupeaux pour lécher cette terre. Ces animaux en sont très-friands, et y accourent de plusieurs milles.

Il y a une autre espèce de *licks* qui se trouve sur le bord des lacs, rivières et salines : c'est une craie ou terre calcaire, qui attire aussi les mêmes animaux. La nature semble leur indiquer ce remède pour corriger l'acidité des sucs végétaux qui s'accumulent dans leur estomac, et leur causent des tranchées ou autres maladies.

Les chasseurs s'y rendent à la pointe du jour et le soir. Les habitans de l'Amérique, éloignés de la mer et des eaux salées, distribuent deux ou trois fois par semaine du sel à leurs bestiaux et à leurs chevaux pour les engraisser et les apprivoiser. Dans les climats du sud où on ne peut pas faire de provisions de fourrages pour l'hiver, les bestiaux se retirent dans les forêts et deviennent sauvages ; les bois en sont remplis ; ils n'ont point d'autres maîtres que ceux qui peuvent les attraper. Chaque propriétaire a un droit de forêt, c'est-à-dire, la portion de bois qui l'avoisine ; les bestiaux, les chevaux sauva-

ges qu'il peut y prendre lui appartiennent. Dans cette partie de l'Amérique les habitans font marquer leurs bestiaux et leurs chevaux avec un fer rouge à l'oreille, et cette marque est enregistrée par le greffier de la cour de justice. Ils sont alors sous la protection des loix, qui condamnent comme criminels de félonie ceux qui changent ou effacent ces signes de propriété.

Le mélange des branchages et les touffes d'arbres, où les rayons du soleil ne pénètrent jamais, répandent dans toute cette contrée un sombre triste qui frappe l'œil désagréablement.

CHAPITRE XIX.

Figure du pays. Maladie du climat. Bierre faite de persimmons. Valeur de la terre. Climat agréable.

A mesure que l'on avance vers l'ouest, le pays devient plus montagneux, le terrein pierreux, le sol composé d'une argille rougeâtre, et les terres fortes et fertiles. L'eau

est excellente, et les forêts sont mêlées de pins, de chênes et d'hickory.

En général le climat est très-sain, à l'exception des terres basses où il l'est moins, à cause de l'humidité du sol et des exhalaisons que produisent les eaux stagnantes. Dans quelques cantons l'air est intercepté par l'épaisseur des bois qui en empêchent la libre circulation. Aussi les colons y sont-ils sujets à des fièvres intermittentes : on y voit beaucoup de serpens, principalement les serpens à sonnettes, qui sont très-dangereux. L'espèce appellée *moccosson* se tient sur le bord des rivières et des marais.

Le gibier est très-abondant, sur-tout les daims, les bièvres, la loutre, le raccoon et l'oppossum, animal extraordinaire, dont la femelle a deux ventres. Lorsque ses petits apperçoivent quelques dangers ; pour se mettre en sûreté, ils courent se cacher dans le faux ventre, qui est une espèce de poche. La chair du raccoon et de l'oppossum est très-délicate et fort recherchée. On rencontre quelques loups, beaucoup de renards, de poules-dinde, d'oies sauvages, de canards, d'écureuils, de pieverds, de geais de différentes espèces, et une grande variété d'au-

tres oiseaux et animaux. La vigne croît dans les bois et s'entrelace autour des arbres dont les branches sont courbées par le poids des grappes énormes qui y sont suspendues. Le persimmon est un fruit sauvage de la grosseur d'une prune, d'une couleur écarlate ; il renferme quatre à cinq amandes semblables à celles du tamarin. Lorsqu'il est en maturité, sa chair est douce, sucrée et d'une saveur délicieuse. Il diffère des autres fruits en ce que ceux-ci ne mûrissent que par la chaleur, et que le persimmon, au contraire, ne veut être cueilli et mangé qu'après les premières fortes gelées ; avant ce temps il est d'une âcreté et d'une aigreur extraordinaires. On l'emploie alors comme astringent.

Tous les animaux, les raccoons sur-tout et les oppossums, sont très-friands de ce fruit : on les surprend souvent aux environs du persimmon. L'arbre est de la force d'un chêne. On distingue le mâle et la femelle, le mâle ne porte jamais de fruit.

Dans les cantons où les pommes et le cidre sont rares, les habitans cueillent le persimmon dès qu'il a acquis sa maturité. On mêle le fruit avec du son de froment pour en faire une pâte, laquelle cuite au four, forme

nne espèce de pain qu'ils brassent ensuite pour en tirer une liqueur fermentée, appellée persimmon-bierre : c'est leur boisson ordinaire ; quelquefois on la distille dans l'eau-de-vie. Cet arbre croît sur les bords des savanes et dans les champs épuisés par la culture. Il vient aussi-bien dans les mauvaises terres que dans les bonnes. L'hiver, si l'on peut donner ce nom à la plus belle saison de l'année, est, dans cette partie du continent, très-agréable ; on y jouit d'une température douce, l'air est toujours calme et serein ; la nature offre sans cesse un aspect riant, et les rayons du soleil ne sont presque jamais affoiblis par les nuages ni par les vents ; c'est le séjour du philosophe et de la philantropie.

CHAPITRE XX.

Newse-river. Hillsborough. Fort. Phénomène singulier.

JE partis de ce délicieux pays en février pour continuer mon voyage. A deux milles du chemin je traversai Flat-river, ensuite

Little-river et l'Eno. Ces trois rivières forment celle de Newse ; chacune est plus large que la Tamise à Richmond, et la Newse est inférieure au Roannak.

Après un cours de trois cens milles, la Newse se jette dans Pamplico-sound, à trente milles au-dessous de Newbern, capitale de la Caroline septentrionale. Cette ville est dans une agréable position, baignée par la Newse, et au confluent de Trent-river. Hillsborough fut la première ville que je rencontrai. Dans l'espace de trente ans elle a changé trois fois de nom : Corben-town, ensuite Childsburg, maintenant Hillsborough. C'est la capitale d'un district et du comté d'Orange. Elle est dans une charmante situation, et l'air en est excellent ; quoique dans l'intérieur des terres, elle fait un commerce considérable qui augmente tous les jours. La terre aux environs est mêlée d'argille et d'une glaise rouge si éclatante, que les chevaux et les troupeaux blancs paroissent prendre une nuance de couleur écarlate. Du côté de l'ouest il y a de belles habitations, et un grand nombre d'excellens moulins. Les colons sont presque tous Irlandois et Allemands ; ils exportent à Halifax,

à Pétersburg, etc. leurs denrées et leurs bestiaux.

Au sud-ouest d'Hillsborough il y a un monticule qui présente deux sommets d'égale hauteur, et s'élevant au milieu de la plaine, commande tout le pays. On pourroit y construire deux forteresses qui se défendroient mutuellement. Comme la communication ne peut en être interceptée ni coupée, ce poste seroit très-avantageux. Les flancs et les derrières se trouvent naturellement fortifiés par la rivière qui coule au pied de la montagne, et la baigne des deux côtés. Le pays, qui produit toutes les denrées et les provisions nécessaires à la vie, seroit en état de lui fournir des vivres en abondance; et par ce moyen la place, soutenue par une garnison, tiendroit long-temps contre une forte armée. La plupart des habitans ont été les créateurs de leur fortune, et la doivent à leur industrie et à leurs travaux. Les uns ont acquis leurs richesses par le commerce et l'agriculture; les autres par la pratique des loix, qui est très-lucrative dans cette province, vu la tyrannie et l'oppression des officiers de justice.

Je fis connoissance avec M. Frank-nash, que

que j'ai vu depuis général dans l'armée américaine en même-temps que j'étois capitaine dans l'armée britannique. Il commandoit une division à l'affaire de German-Town, près de Philadelphie, où M. Nash reçut une blessure mortelle.

Ce fut chez M. Nash que je rencontrai M. Mabin, Irlandois, qui m'invita à aller passer quelques semaines dans son habitation, située sur la rivière de Haw qui est voisine du canton appellé *Hawfields*. Comme j'étois curieux de connoître Hawfields dont j'avois entendu parler, j'acceptai avec joie son invitation. Je ne trouvai rien d'extraordinaire dans ces champs, qui ne sont autre chose que des savanes ou pâtures, et de vastes plaines couvertes de buissons, de ronces et de taillis. On y voit de vieilles souches, quelques troncs d'arbres cassés, représentant les vestiges d'une forêt détruite par un ouragan, et dont les jeunes rejettons ont été étouffés par l'épaisseur des ronces et des buissons.

Le docteur Dunbar et M. Carver se sont trop laissé entraîner par leur imagination exaltée, lorsqu'ils ont hasardé d'en attribuer la cause à des ouvrages militaires faits dans

les siècles passés par un peuple savant dans l'art de la guerre, et dont les descendans ont perdu jusqu'à la moindre trace. S'ils avoient étudié et examiné le terrein avec un œil impartial, ils ne se seroient pas livrés à une idée si fabuleuse.

Ces deux savans ne pouvoient pas ignorer les effets étonnans de ces tourbillons redoutables qui tournent sans cesse et s'agitent dans des directions contraires, déracinent les arbres, renversent les maisons et tout ce qui se trouve sur leur passage. Cette force irrésistible des vents, les déluges d'eau qui les accompagnent, laissent par-tout les signes de la destruction et du chaos. Je suis obligé de convenir que les dents d'éléphant et de quelques autres animaux inconnus d'une grandeur prodigieuse trouvés sur les bords de l'Ohio, les sculptures antiques de la province de la Delaware, les coquillages et les substances marines découvertes sur les montagnes d'Algany, ainsi que plusieurs autres phénomènes et des matières étrangères au pays qui se rencontrent à chaque pas dans ce vaste continent, ouvrent un vaste champ à l'œil observateur, et prêtent beaucoup à l'imagination de ceux qui savent embellir

leurs récits de fictions ingénieuses et agréables.

Malgré ces différens systêmes, tout concourt à me persuader que ces forêts des champs de Haw ont été coupées par les Indiens qui, dans les siècles postérieurs, habitoient cette contrée. On voit encore des vestiges de leurs villes.

CHAPITRE XXI.

Rivières de Haw, de Deep, de Capefear. Montagnes de Carroway. Belle perspective. Mauvais logement.

JE fis part à M. Mabin du dessein que j'avois de voir les établissemens de M. Henderson. Il me confirma la mésintelligence qui s'étoit élevée entre les Indiens et les blancs, et m'assura même que dans ce moment les habitations étoient à la veille d'être détruites si elles ne l'étoient pas encore, et me dissuada d'exécuter mon projet. Je cédai à ses instances, et je remis ce voyage si desiré au temps où j'apprendrois que la paix

et la tranquillité seroient rétablies dans cette contrée.

Une conversation que j'eus avec M. Frohawk sur la nation des Catawbas excita ma curiosité. Je résolus de visiter ces indiens qui ne sont qu'à cent milles de la ville de Salisbury. M. Frohawk me proposa obligeamment d'être du voyage. J'acceptai son offre avec empressement, et nous nous préparâmes à partir dès le lendemain. Nous prîmes la route appellée *great trading path*, qui mène chez les Catawbas et chez les Chérokées, en passant par les villes de Hillsborough, de Salisbury, etc. Nous traversâmes les rivières de Reedy, de Deep, de Haw qui coule au pied d'une chaîne de montagnes appellées Carroway. Le Haw est une grande rivière qui passe à travers la ville de Cross-creek, habitée par des Écossois émigrans. Elle prend là le nom de Nord-Ouest ou Capefear, baigne les murs de Wilmington, Brunswich, et se jette dans l'Océan au cap Fear, après un cours de trois cens milles. Nous arrivâmes au coucher du soleil au pied des montagnes de Carroway, où nous passâmes la nuit. Le lendemain matin nous poursuivîmes notre route; au

lever du soleil nous en avions atteint le sommet, d'où l'on découvre au nord-est les montagnes qui avoisinent Hillsborough ; au sud-ouest, celles de Salisbury, et les montagnes de Tryon à l'ouest. L'œil, sans cesse étonné, ne peut se lasser d'admirer la beauté des sites et l'étendue de la perspective ; ces forêts sauvages et immenses, séjour de la terreur et de la nuit ; ces larges et innombrables rivières qui arrosent les vallées et fertilisent les belles plantations, qui ne forment qu'un point dans ce vaste terrein, tout présente un spectacle enchanteur. Nous aurions volontiers passé tout le jour à considérer ces merveilles de la nature, si nous n'avions pas été pressés par le besoin. La crainte de périr de faim nous arracha de ces montagnes, et nous descendîmes pour regagner une habitation.

Ceux qui conduisent des voitures dans ces déserts sont obligés de coucher dans les bois et d'allumer de grands feux. Ils laissent leurs chevaux pâturer en liberté, les deux pieds de devant attachés et des sonnettes pendues au col.

CHAPITRE XXII.

Rivière d'Hiadkin. Salisbury. Belle perspective. Montagnes de Tryon et de Brushy.

Après midi nous traversâmes la rivière d'Yadkin, à six milles de Salisbury, où nous arrivâmes le soir. L'Yadkin baigne un beau et riche pays, traverse la Caroline méridionale, passe chez les Chawraws, où elle prend le nom de Great Peedee, et se jette dans l'Océan, à quelques milles plus bas que Georges-Town, situé sur la côte ouest de la baie de Winyaw, après un cours de quatre cens milles.

Salisbury est la capitale de la petite province de Roan, bâtie sur une rivière qui se perd dans l'Hyadkin. Cette ville partage son commerce entre les villes situées sur James-river en Virginie, et Charles-Town dans la Caroline septentrionale. A quelques milles de la ville il y a une montagne où le brave Ferguson, ce grand partisan, major de l'armée Britannique, fut coupé et son

détachement taillé en pièces dans le mois de novembre 1780 par un corps considérable de rebelles. Obligé de céder au nombre, il perdit la victoire et la vie.

De cette montagne qui domine sur la ville on découvre au nord-est celles de Carroway, au nord-ouest celles de Brushy, de Hills, et celles de King à l'ouest. Entre l'est et le sud la vue s'étend sur une plaine sans bornes, coupée par une immense forêt, interrompue de distance en distance par de vastes courans d'eau et des habitations.

Un accident imprévu empêcha M. Frohawk de m'accompagner jusques chez les Catawbas. Je continuai ma route; et après une marche bien fatigante de soixante milles, j'arrivai vers le soir à la petite ville de Charlottesburg. C'est une place qui mérite à peine le nom de village. Elle est construite sur un ruisseau qui se jette dans la rivière de Catawba. J'ai observé que dans cette partie les habitations sont rares, les plantations médiocres, et la terre moins fertile que de l'autre côté de Salisbury.

CHAPITRE XXIII.

Description de Blazed-path. Son utilité. Pillard des bois; son habillement et ses sentimens.

A travers ce pays, et dans chaque établissement de l'intérieur de cette partie de l'Amérique, les routes et les sentiers sont indiqués par des *blazes* aux arbres sur les deux côtés du chemin, à trente ou quarante pas de distance. On prend la précaution de les renouveller quand on répare les routes.

Le *blaze* est une large entaille d'un pied de long, faite à un arbre dont on enlève l'écorce avec une hache. Cette marque blanchâtre sert à diriger les voyageurs la nuit comme le jour. L'origine des premiers sentiers *blazed* vient de ce que chaque personne qui voyageoit d'une place à l'autre à travers les bois, craignant de s'égarer en regagnant son habitation, étoit obligée, pour reconnoître sa vraie route, de faire des marques aux arbres de distance en distance; par ce

moyen, elle revenoit sans craindre de se perdre dans ce labyrinthe immense. La simplicité de cette méthode l'a fait adopter dans tout l'intérieur des terres. Les habitans qui voyagent par des routes non battues portent avec eux un tomahawk, instrument qui leur est aussi utile que leur fusil, qu'ils ne quittent jamais.

Leur habillement est très-singulier : il consiste dans une chemise de chasse, semblable à une blouse de voiturier, ornée de franges, avec une ceinture peinte de diverses couleurs, liée autour du corps, à laquelle est attachée le tomahawk qui leur sert aussi d'arme défensive. A un bout il a la forme d'un marteau, à l'autre celle d'une hache. Chacun porte sa gibecière ornée de figures et de devises, et un chapeau rabattu de couleur rouge. Leur haut-de-chausse est fait de peau de daim ou d'élan. Leurs bottes, espèce de guêtres, sont d'étoffe de laine, préservent leurs jambes de la morsure des serpens et des insectes venimeux, et les garantissent des ronces. Ils portent quelquefois des souliers de cuir de buffle qu'ils font eux-mêmes, qu'ils chaussent comme un gant sans couture, en marquant tous les plis du pied.

Dans cet accoûtrement, le fusil sur l'épaule, l'habitant de l'intérieur des terres se met en voyage, soit pour visiter ses amis, soit pour aller à la chasse, soit pour marcher à la guerre. Son luxe consiste à varier avec goût les franges de la chemise de chasse, à décorer la gibecière, la ceinture et le fusil. Ainsi vêtu, il s'estime l'être le plus élégant et le plus civilisé de l'univers. Les chemises sont nuancées de diverses couleurs ; le fusil lui procure sa subsistance ; avec le tomahawk il bâtit sa cabane par-tout où il veuts'arrêter. Le crystal d'une eau lympide, le premier ruisseau, lui offre sa boisson ; ses besoins sont aisément satisfaits ; il est content, il est heureux ; car on ne peut douter que notre véritable bonheur ne consiste que dans l'accomplissement de nos desirs et dans l'exemption des peines inséparables de nos besoins.

CHAPITRE XXIV.

Catawba. Leur roi. Nation puissante. Cause de la dépopulation. Leur manière de vivre. Avortemens.

A Charlottesburg, je louai un guide qui connoissoit parfaitement le pays des Catawbas, leurs usages et leur langue. Vers l'entrée de la nuit nous arrivâmes à la case d'une famille indienne amie de mon conducteur. Une peau d'ours étendue sur la terre et une couverture formoient mon lit; mais affaissé par la fatigue du voyage, je jouis bientôt d'un sommeil doux et paisible que je n'avois pas goûté depuis long-temps. Le lendemain j'eus l'honneur d'être présenté au roi ou chef de la nation, dont le nom en anglois est *Joe*. Cet homme, fort, robuste, et d'une physionomie agréable, n'est distingué du reste de sa nation que par sa taille, sa figure et son air martial. En effet il me parut le mieux fait, le plus grand et le plus bel homme. Je fus surpris

de les entendre parler anglois ; ils me dirent qu'ils le prononçoient aussi facilement que leur propre langue.

Cette nation, jadis nombreuse et puissante, étoit alors réduite de soixante à soixante-dix guerriers. Un genre particulier de civilisation lui attire le mépris des autres sauvages, qui regardent la politesse et l'urbanité comme la source de la mollesse et de la lâcheté.

Il est vrai que les Câtawbas sont un exemple triste et frappant qui prouve combien l'intempérance et le voisinage des Européens sont toujours fatales aux nations sauvages, et causent tôt ou tard leur malheur et leur ruine.

Cette dépopulation si étonnante est alarmante et honteuse pour l'humanité, quand on pense qu'elle vient en partie de l'introduction de la petite vérole et de l'excès des liqueurs.

Leur manière de traiter cette maladie pestilentielle contribue encore à en augmenter les ravages. Ils font usage de stimulans et des remèdes les plus chauds pour provoquer les sueurs abondantes. Aussi-tôt que le malade est dans cet état de moiteur, il court à

l'air tout-à-fait nud, et se plonge dans les rivières les plus froides ; par ce moyen, ces infortunés tombent victimes de leur ignorance.

Les liqueurs ne leur sont pas aussi pernicieuses, mais lorsqu'ils peuvent en acheter, ils en font un usage immodéré. Ils ne se connoissent plus alors ; les querelles, les combats occasionnent un carnage horrible que la puissance des femmes ne peut arrêter. Quand l'ivresse est passée, les parens et les amis des morts ou des blessés ne conservent aucun ressentiment ; personne ne cherche à tirer vengeance des meurtriers. Les pères, les femmes, les frères, les enfans des mourans se reconcilient et vivent dans la plus parfaite harmonie avec les auteurs de ces scènes sanguinaires. Ils regardent même comme un acte de vertu de disculper les coupables en jettant tout le blâme sur les mauvais génies qui président à ces rixes. Chacun lance des imprécations contre l'abominable liqueur, et témoigne une douleur amère de s'être laissé abrutir au point d'en perdre la raison. Mais le jour même de ces sermens, s'il pouvoit s'en procurer, il seroit incapable de résister à la tentation.

Si les femmes découvrent quelques liqueurs dans la maison, elles ont la précaution de cacher les armes. Cette brutalité momentanée n'est pas moins préjudiciable à la population que les autres accidens ; car le guerrier oublie sa chasse, la *squaw* (*) abandonne la culture des terres, la mère néglige ses enfans : les maladies et les infirmités sont toujours les suites de cette intempérance.

Il est encore une autre cause pernicieuse qui dévaste ce pays. Je veux parler des fréquens avortemens des filles. Le commerce entre deux personnes de sexe différent avant le mariage n'est pas regardé comme un déshonneur, et n'empêche pas une fille de trouver un époux ; mais elles ont soin de détruire avec des simples médicinaux les fruits de ce libertinage. Cette conduite dénaturée ruine leur constitution, et les rend par la suite sujettes à des fausses-couches très-fréquentes. On voit rarement une mère avoir plus de deux enfans. Quoique, pendant le célibat, elles se livrent à l'incontinence et à la prostitution, une fois mariées, elles ne violent

(*) Nom générique des femmes indiennes.

jamais la fidélité conjugale. Le divorce est reçu, mais il faut le consentement des deux conjoints. Il leur est permis de se remarier, sans craindre la plus petite censure ou la moindre tache d'infamie.

Dès qu'un étranger arrive dans une ville avec l'intention d'y séjourner quelque temps, il est obligé de se construire une case où il vit publiquement avec une jeune *squaw*, du consentement des parens. Elle lui sert de femme et de servante pendant son séjour dans le pays. La fille ne viole jamais les loix de cet engagement ; si elle devient enceinte, l'enfant est élevé par la nation. Si c'est la fille d'un de leurs chefs, et que le père fixe sa résidence parmi eux, on lui donne, en faveur de l'enfant, un terrein de plusieurs milles quarrés ; on l'adopte, et on le reçoit dans la nation.

CHAPITRE XXV.

Étendue du pays des Catawbas. Leurs manufactures ; leurs propriétés.

LA nation des Catawbas est pauvre en général, quoique leur pays renferme environ cent cinquante mille acres de terres riches et fertiles. Dans l'ordre politique, son alliance ne peut être d'aucune utilité pour les puissances voisines. Ce peuple indolent, paresseux et peu nombreux, méprisé des autres nations sauvages, connoît trop son infériorité et sa foiblesse pour se liguer et s'unir avec nous, et même pour tenter des actes d'hostilité.

Si la dépopulation continue, en peu d'années cet état si immense se trouvera concentré dans une seule famille. Quelque vaste qu'il soit encore, il ne peut pas compenser la perte que la nation a faite de la majeure partie de la Caroline septentrionale dont elle étoit autrefois en possession.

A étudier ceux qui ont perdu cet esprit martial

martial et d'indépendance qui étoit autrefois le caractère distinctif de ces peuples, tombés depuis long-temps dans la corruption et la servitude, il est difficile de porter un jugement certain sur les mœurs et les coutumes des Indiens de la partie de l'ouest.

Les *squaws* sont seules chargées des soins du ménage et de la culture des terres. Les hommes vont à la chasse, à la pêche, et passent le reste du temps à fumer. Les seuls ouvrages qu'ils fabriquent consistent en petits paniers, en nattes de paille ou de bois, peintes de différentes couleurs, et dans une espèce de poterie de terre mi-cuite. Ce sont les *squaws* qui sont chargées de vendre ces marchandises de vil prix.

La conduite des Catawbas, de l'un et de l'autre sexe, est unie, soumise et respectueuse. Pendant le séjour que j'ai fait au milieu de ce peuple, je n'ai eu à me plaindre que de leur malpropreté, de la nourriture et du logement.

Il semble que la nature ait voulu les dédommager de ces jouissances en leur accordant avec profusion les seuls vrais biens qui rendent l'homme essentiellement heureux,

la santé, la paix de l'ame, et des desirs modérés. Exempts de soucis et d'inquiétude, ils ne redoutent que des usurpations de la part des Européens, dont les Indiens sont tous jaloux avec raison, puisque nous ne connoissons pas de bornes dans nos insatiables desirs. Notre conduite est impolitique, l'injustice est l'ame de nos conseils ; nous sommes sans cesse occupés de moyens d'étendre notre puissance et de faire des incursions sur les propriétés et les domaines de ces aborigènes.

CHAPITRE XXVI.

Rivière de Catawba. Exemple rare de l'indigence. Esclaves malheureux. Rivières de Waterée, de Congarées et de Santée. Fertilité du sol.

Après avoir passé quelques jours au milieu de cette nation, qui est sur son déclin, je pris la route de la Caroline méridionale, pour me rendre à Camden, capitale d'un district de même nom, plus connue par sa

première dénomination de Pine-tree. Les deux Carolines coupent en deux la nation Catawba dont la principale ville est située dans la Caroline sud. Je laissai sur ma droite la contrée des Chérokées pour faire route au sud-est.

Le Catawba est une rivière large, profonde et rapide. Dans la première journée, je ne vécus que de riz et de lait. Le soir j'arrivai à l'habitation, ou plutôt à la misérable case de M. D.... Une chambre et un lit composoient tout son logement et ses meubles. Ce ne fut qu'avec répugnance qu'il m'accorda un méchant grabat sur le plancher. Cette retraite n'offroit de tout côté que l'image de l'indigence. Je pris mon hôte pour un pauvre géreur ou administrateur, persuadé que l'habitation appartenoit à un de ces riches propriétaires qui épuisent la terre, dégradent l'humanité pour entretenir leur luxe et promener leur faste à Charles-Town. Rempli de cette idée, je me promenai le matin en gémissant sincérement sur la condition pitoyable de cet homme. Le hasard m'ayant conduit dans un bâtiment où travailloient cinquante nègres, je demandai le nom de leur maître; ils me répondirent qu'il

s'appelloit M. D... Quel est le nom du propriétaire, et où est-il? Je fus bien surpris quand ils me dirent que c'étoit ce malheureux qui possédoit encore plusieurs autres domaines, et trois à quatre cens esclaves. Mon ame éprouva dans ce moment un mélange de pitié et de mépris pour un homme qui faisoit un si mauvais usage de ses richesses. Je plaignis le sort infortuné de ses nègres, auxquels il n'accordoit même pas une subsistance proportionnée à leur travail.

Par une marche pénible de plus de vingt-deux milles, et après avoir traversé la rivière de Waterée, j'arrivai à midi à Camden, autrement Pine-tree.

La rivière de Catawba change trois fois de nom dans son cours. A sa source, Catawba; au milieu Waterée, jusqu'au confluent de la grande rivière du Congarées, où elle prend le nom de Santée jusqu'à son embouchure vers le cap Roman ou Carteret. Elle prend sa source aux montagnes des Apalaches ou Algany dans la Caroline septentrionale, et arrose six cens milles d'un pays riche et fertile.

CHAPITRE XXVII.

Camden. Terres. Rivières. Insectes. Habitans. Riz. Indigo. Engrais.

LE commerce de Camden prend tous les jours un nouvel accroissement. Cette ville, qui n'a rien de remarquable, ne mérite pas les peines et les fatigues que j'ai éprouvées pour la voir. Elle est à cent cinquante milles de Salisbury, et à cent quatre-vingt milles de Charles-Town, dans un pays plat. Les terres basses sont très-cultivées, et produisent de l'indigo, du riz et du maïs. Les terres hautes sont incultes, et couvertes de chênes et de sapins : ces derniers viennent dans les terreins maigres, stériles et sablonneux.

Les bois et les bords des rivières sont remplis de roseaux dont la végétation est étonnante, et portent toute l'année d'excellens herbages pour engraisser les bestiaux et les chevaux. Ils n'ont pas d'autre nourriture ni d'autres pâtures en hiver, qui est le temps où ces animaux sont gras. L'été est la saison

la plus incommode et la plus désagréable. L'excès de la chaleur, les rayons brûlans du soleil engendrent une multitude de mouches nuisibles et importunes, et d'autres insectes qui tourmentent continuellement dans les bois et les champs, et dont la piquure quelquefois mortelle, cause des démangeaisons cruelles. Les hommes même, malgré leur vêtement et leurs précautions pour s'en préserver, ne peuvent trouver ni abri ni défense contre les attaques de ces insectes et des reptiles venimeux qui infestent dans l'été la surface de cette terre.

La contrée présente une alternative de plaines et de forêts avec des habitations établies sur les bords des rivières. Les hommes y sont foibles, délicats; leur teint est pâle et livide. Il y a plusieurs habitans très-opulens. Les nègres même se ressentent de l'insalubrité de l'air; ils sont petits, mal faits; aussi ne coûtent-ils pas si cher que ceux de Virginie. Cette dégradation peut provenir en partie de la culture de l'indigo et du riz, qui est très-malsaine. Le riz exige un sol humide, et doit être couvert d'eau pendant sa végétation; de sorte que l'air, toujours infecté par les exhalaisons putrides de ces eaux stagnantes, répand des

fièvres intermittentes qui dégénèrent en maladies de langueur.

Une manufacture d'indigo requiert une grande abondance d'eau, qui se corrompt bientôt dans un climat aussi brûlant. On enlève ces eaux croupissantes, que l'on transporte dans les terres pour les fumer ; les miasmes fétides qui en sortent se répandent dans l'athmosphère, et portent la destruction dans tout le canton.

La Caroline méridionale a subsisté longtemps sans aucune cour de judicature. Pour remédier à ce vice de constitution si préjudiciable à la province pour le maintien des loix et des propriétés, on avoit étendu les pouvoirs et l'autorité des juges particuliers. Charles-Town, capitale, étoit le seul siège de judicature. Cette ville y trouvoit un grand avantage, et s'enrichissoit aux dépens des autres gouvernemens par le concours prodigieux de peuple qui s'y rendoit de toutes les provinces pour leurs affaires particulières.

Mais depuis peu, la Caroline méridionale a été divisée en six districts, savoir : George-Town, Charles-Town, Beaufort, Orangesburg, Camden et Chawraw. Dans chaque ville principale on a créé une cour de jus-

tice, une cour des plaidoyers communs, et *quarter-sessions ;* c'est une cour qui se tient quatre fois l'année dans chaque province par les juges de paix. Depuis ce changement, le commerce devient de jour en jour plus florissant.

Dans un dénombrement fait par ordre du congrès, la Caroline méridionale contient deux cent cinquante-cinq mille habitans, dont il n'y a qu'un cinquième de blancs. Depuis la rebellion, et principalement depuis l'évacuation de Charles-Town, la population a considérablement diminué.

Dans toute cette grande étendue on ne rencontre que trois ports de mer ; le principal est à Charles-Town, les autres à George-Town et à Port-Royal. Ce dernier passe pour avoir la meilleure rade. Les deux premières sont encombrées à leur entrée par des bancs de sable qui changent continuellement de position, et ne permettent pas l'abord des gros vaisseaux.

CHAPITRE XXVIII.

Curiosité du bas peuple. Questions impertinentes. Conjecture de mon guide.

J'APPRIS à Camden que les sauvages venoient de signer leur paix avec les habitans de Kentucky, et que les chemins étoient sûrs. Je repris mon dessein de me rendre sur les bords de l'Ohio, et je remis à mon retour le voyage de Charles-Town, Savannah, Augusta, Saint-Augustin, etc.

Avant de quitter Camden il ne sera pas hors de propos de faire connoître le caractère curieux de ce peuple. La dernière classe sur-tout pousse la curiosité jusqu'à l'impertinence, et ne cesse de vous obséder par nombre de questions fastidieuses. Tout étranger ou voyageur doit s'attendre à être arrêté à chaque pas pour subir les interrogations les plus indiscrètes. Chacun lui demande : *d'où venez-vous? où allez-vous? quelles affaires avez-vous? que cherchez-vous? qui vous amène ici? où comptez-vous*

vous établir? J'eus le bonheur de trouver des expédiens pour éluder mes réponses. On me sollicita beaucoup de m'établir dans cette contrée. Mon guide, qui ignoroit mes desseins, imagina que je cherchois une situation propre à établir une branche de commerce avec les Européens. Mais ensuite, s'appercevant que j'étudiois avec soin la qualité et la fertilité du sol, la nature du climat, la manière de cultiver la terre, ses différentes productions, il en conclut que je voulois acquérir une habitation. Le bruit s'en répandit dans tout le canton ; chaque particulier parut empressé de me faire goûter les agrémens du pays et de seconder mes vues. Par ce moyen, j'acquis un degré de connoissance que je n'aurois pu prendre pendant un si court espace.

Le premier jour d'avril je repris la route de Salisbury avec le projet de traverser les villes des Moravians pour me rendre à Hillsborough. La chaleur commençoit à être excessive ; mais c'étoit la saison la plus favorable pour exécuter cette entreprise hasardeuse.

CHAPITRE XXIX.

Salisbury. Rivière de Moravian. Villes et établissemens des Moravians. Coutume et police. Femmes en commun. État florissant. Manufactures. Produit. Salem. Bethania. Bethabara. Situation.

LE quatrième jour d'une route agréable j'arrivai à Salisbury, et delà chez les Moravians, situés au nord de cette ville. Je traversai la rivière de Moravian à son embouchure dans l'Yadkin, et ayant remonté le long de cette rivière, je vins à Bethania, qui est la ville la plus au nord de tout le Moravian, à cinquante milles de Salisbury. Elle est bâtie sur une petite rivière de même nom, qui est une branche considérable du Moravian. Bethabara est distante de six milles de Bethania, et Salem est à seize milles de cette dernière.

La secte ou fraternité des Moravians possède un terrein immense : tout est en commun. Cette société a établi pour sa police

intérieure des loix particulières et un régime qui tient de la vie monastique. Les jeunes personnes des deux sexes sont élevées séparément ; il leur est défendu de se voir et de se parler ; tout commerce ensemble est interdit jusqu'au temps du mariage. Lorsque quelqu'un se marie, l'état lui donne une maison, une certaine quantité de terres, les instrumens du labourage, les ustensiles nécessaires pour le ménage ; et le produit de son industrie se verse dans le magasin public.

Dans l'enfance on leur apprend à lire et à écrire, à travailler, et la méchanique. Par la suite, la communauté tire un avantage précieux de cette éducation qui tend au bonheur et à la prospérité de la société.

Mais l'uniformité, la singularité de leurs habillemens, et la longue barbe que les hommes laissent descendre à la ceinture, leur donnent un air sauvage et hideux.

Dès l'âge le plus tendre, les enfans sont séparés de leurs parens et mis dans les écoles publiques, qui sont des espèces de séminaires. Dès ce moment ils appartiennent à la société ; à peine ils commencent à balbutier qu'on leur inspire l'amour de la patrie

et à se regarder tous comme des frères, et l'on s'étudie à déraciner la tendresse paternelle et cet amour filial que la nature a semé dans le cœur de tous les hommes.

On prétend même que les pères ne peuvent jamais distinguer leurs enfans, qui perdent eux-mêmes de vue les auteurs de leurs jours. On dit aussi que les membres de cette société qui sont arrivés à l'âge de maturité, principalement les chefs, jouissent de leurs femmes en commun. Si cela est vrai, on croira aisément qu'il est difficile de reconnoître la paternité; mais quoique ce fait se soit accrédité, les Moravians n'en veulent pas convenir. Ils ont de beaux établissemens dont ils tirent des farines, du beurre, et d'autres denrées qu'ils exportent dans les autres provinces. Ils ont établi aussi plusieurs manufactures très-lucratives; la principale est la poterie de terre dont ils font des ouvrages bien finis et travaillés avec art et délicatesse. Ils en fournissent toute la contrée à cent milles à la ronde.

Quoique cette secte ne s'allie jamais avec les autres classes du peuple, et qu'elle en vive séparée, elle ne méconnoît pas pour cela les devoirs de bon citoyen et de sujet

attaché à son roi. On doit à leur labeur et à leur industrie le défrichement de ces terreins immenses autrefois incultes.

Mon séjour parmi ce peuple a été trop court pour connoître à fond et pouvoir rapporter en détail tout ce qui concerne ses mœurs, sa politique, ses coutumes et les particularités de sa société et de sa vie privée. Ce que j'en ai dit ne peut être regardé que comme une légère esquisse de leur gouvernement.

Salem, leur principale ville ou établissement, est situé sur Bellews-creek, un bras de la rivière de Dan qui se jette dans le Roannak.

CHAPITRE XXX.

Les montagnes Ararat, Tryon, Moravians et Carraway. Beauté du site.

Dans ma route de Salisbury à Bethania, j'avois sur ma gauche le sommet des Tryons et devant moi la prodigieuse montagne d'Ararat. De Bethania à Salem les Tryons se

trouvoient à ma droite, celles du Moravian à ma gauche et les Carraways en face ; je ne les appercevois que sur le sommet des montagnes.

Les villes ou établissemens des Moravians sont situés au pied sud-ouest des montagnes de ce nom, dont les unes sont une continuité de l'étonnante montagne d'Ararat, tandis que les autres paroissent appartenir à la chaîne des Carraways ; la contrée n'offre que des rochers et des montagnes, mais le sol est généralement riche et fertile. Les établissemens sont formés dans des terreins unis, arrosés de belles eaux claires et limpides. A force de travail et d'industrie, les habitans sont parvenus à contenir les eaux par le moyen des canaux qu'ils ont creusés et qui servent à faire tourner leurs moulins.

Pour traverser cette contrée que je desirois voir, je me détournai de ma route en côtoyant les Carraways entre la rivière de Deep et un bras de celle de Nord-ouest ou Cap-fear. Au soleil levant j'avois déjà atteint le sommet des Carraways. Rien dans la nature ne peut être comparé à ces scènes variées que présente la perspective de

cette contrée sauvage et inculte. Arrivé sur un plateau d'un demi-mille de largeur, je découvrois cette plaine délicieuse que j'avois parcourue, à l'ouest la montagne de Tryon, celle de Moravian au nord, et l'horrible Ararat dont la cime dorée par les rayons du soleil levant dominoit les autres montagnes. Tantôt ma vue s'étendoit sur ces antiques forêts percées irrégulièrement pour laisser un libre cours à une multitude de vastes ruisseaux qui vont grossir l'Yadkin. Après avoir contemplé ces scènes admirables, je gagnai l'autre côté de la montagne. Un nouveau tableau plus brillant s'offrit à mes yeux : le soleil doroit tout l'horizon ; l'immensité de la nature et son air sauvage formoient un coup-d'œil imposant et majestueux qui faisoit éprouver à mon ame des sensations délicieuses, que la douceur du climat et la sérénité d'un ciel pur et clair rendoient plus vives. Sur ma gauche, ma vue se prolongeoit jusqu'aux montagnes qui sont au-delà d'Hillsborough. A droite, l'horizon seul arrêtoit mes regards. La rivière Deep, qui prend sa source dans ces montagnes, serpentoit à mes pieds, et sembloit chercher une issue à travers les montagnes

pour

pour aller arroser et fertiliser ces vastes campagnes couvertes de bois. Les établissemens qu'on y a formés paroissent comme un point presque imperceptible, et se confondent dans l'immensité des grands objets qui composent ce tableau.

La nature étoit dans son printemps; les arbres commençoient à reverdir; les oiseaux célébroient son retour; les aromates, les odeurs les plus suaves parfumoient l'athmosphère. Mais pour le complément de ce chef-d'œuvre, il manquoit à mon cœur cette société douce et aimable si nécessaire à notre félicité à qui j'eusse pu communiquer les délices de mon imagination et le délire de mes sens.

CHAPITRE XXXI.

Grande Allamance. Regulators. Hillsborough. Caroline méridionale. Loyalistes malheureux. Leur désastre. Leur traitement barbare.

Enfin je descendis la montagne, et j'arrivai fort tard à l'habitation de M. Michaël Holt,

Hollandois d'origine, mais né dans l'Amérique. J'en reçus l'accueil le plus agréable. Il a une place de magistrature, et possède des biens considérables. Un sens droit lui tient lieu d'esprit ; il n'a aucun principe de politesse et d'éducation ; mais on oublie facilement ces défauts en faveur de sa loyauté et des belles qualités de son cœur.

J'éprouvai une grande satisfaction en l'entendant discourir sur les matières politiques. Il m'étonna par son discernement et ses réflexions judicieuses. Il m'expliqua les principes et la fin malheureuse des *Regulators* qui faisoient tant de bruit dans la Caroline septentrionale et dans toute cette partie de l'Amérique. De crainte de hasarder des réflexions vraies ou fausses touchant des personnes encore existantes, je me contenterai d'observer que ces victimes infortunées étoient et sont au nombre des amis et des partisans du gouvernement britannique, et demeurent attachées à la liberté réelle et constitutionnelle ; mais l'oppression et le malheur poursuivent sans cesse la vertu et la loyauté.

Aussi-tôt que la guerre fut déclarée, M. Holt de la province d'Orange, quelques

Américains de celle de Guildfort, les chefs des Régulators, et environ soixante des principaux émigrans d'Écosse, établis aux environs de Cross-creek, reçurent des lettres particulières de M. Martin, gouverneur de la Caroline septentrionale pour sa majesté, par lesquelles il les engageoit à s'armer de courage, et à ne pas s'écarter de l'obéissance due à leur souverain. Ces mêmes lettres leur ordonnoient de lever un corps de milice composé des habitans loyalistes, qui seroit commandé par le lieutenant-colonel Mac-donald avec le grade de brigadier général. Il promit de les fournir d'armes, de munitions, d'argent et de troupes, s'ils pouvoient pénétrer jusqu'à Willmington ou Brunswick avant qu'il ait jetté l'ancre dans la rivière de Capefear.

En peu de jours ils rassemblèrent un corps de cinq cens hommes ; mais ils furent forcés de retarder leur marche de quelques semaines, malgré les ordres du colonel Mac-donald ; et ce délai donna le tems aux rebelles d'assembler leurs forces ; ils leur opposèrent un corps de sept à huit mille hommes bien armés qui firent échouer l'entreprise. Ces braves gens ne se découragè-

rent pas ; cette poignée d'hommes déterminée à périr ou à vaincre, quoiqu'il y en eût un sixième sans armes et sans munitions, se présenta fièrement devant l'ennemi, bien résolue de vendre chèrement sa vie.

A seize milles de Wilmington, cette phalange resta sans soutien, le général, malade, et hors d'état de commander, la dissension parmi les chefs, le désordre et la confusion, toutes les circonstances enfin semblèrent se réunir pour la conduire à sa perte. Elle eut la témérité de passer la petite rivière de *Morès-Creek-Bridge* sur un pont de bois dont on avoit ôté les planches, et graissé les poutres pour rendre le passage impraticable, et qui étoit en outre défendu par un ennemi supérieur, bien fortifié et protégé de plusieurs pièces d'artillerie. La déroute fut complette, et le capitaine Mac-Leod, etc. fut du nombre des tués. Le général Mac-Donald et tous les officiers furent faits prisonniers, et traités avec une barbarie sans exemple chez une nation policée.

Ces braves guerriers furent traînés en triomphe à travers la contrée avec ignominie, privés des choses de première nécessité, jettés dans les prisons de la Virginie, du

Maryland et de la Pensilvanie. Le général Mac-Donald, M. Holt et trente des principaux furent conduits à Philadelphie pendant ma détention. Mon cœur se sentit soulagé de voir ce bon Hollandois et mes anciens amis, et de m'entretenir avec eux. M. Holt trouva le secret d'intéresser le congrès en sa faveur ; on lui accorda la permission de retourner dans sa famille. Les prisonniers américains furent aussi relâchés, à l'exception du capitaine Leggit.

Leur brave général, âgé de soixante-dix ans, après cinquante ans de service, fut traité inhumainement. On le confina, avec neuf autres prisonniers, pendant la saison la plus incommode de ce climat brûlant, dans une chambre dont les portes étoient garnies de fer. Son ame grande et magnanime lui fit refuser avec fierté les offres qu'on fit d'adoucir les rigueurs de sa captivité ; il exigea que cette indulgence s'étendît sur les autres prisonniers, les compagnons de ses périls et de ses infortunes. Le congrès n'eut pas honte de lui refuser cette grace, sans alléguer d'autre motif que leur zèle et leur loyauté. Ce digne et respectable commandant fut par la suite échan-

gé avec le général Prescott, pour Mac-Gaw, colonel américain, et le général Alexandre, soi-disant comte de Stirling.

CHAP. XXXII.

Hillsborough. Cour de judicature. Habitans de la Caroline nord. Dépopulation. Bêtes sauvages. Danger. Hycoëcreek. Contrée de Line-creek.

OBLIGÉ par occasion de parler des événemens postérieurs à mon voyage, et de citer plusieurs anecdotes intéressantes qui ont rapport à la guerre de l'indépendance, et que je ne puis passer sous silence, jespère que le lecteur me saura gré de cette anticipation.

Pour revenir à mon voyage, je reprends le fil de ma narration à Hillsborough, capitale d'un des six districts mentionnés plus haut, et le siège d'une cour suprême de judicature. Chaque district a sous sa juridiction un certain nombre de comtés, qui

ont chacun une cour particulière qui ressortit à celle du district.

La Caroline nord n'a pas un seul bon port ; ils sont tous fermés par des barres et des bancs de sable. Ceux de Brunswick et de Wilmington passent pour les meilleurs, et les gros vaisseaux chargés ne peuvent pas y entrer. Dans un dénombrement ordonné par le congrès, cette grande province contenoit trois cens mille ames; mais la population a diminué pendant la guerre, plus, et en proportion, que dans les autres.

Je quittai Hillsborough pour continuer ma route à Kentucky. Le quatrième jour, je m'égarai dans les différens sentiers ou traces que l'on rencontre dans la route. Ce qui mit le comble à ma détresse fut de ne découvrir que des établissemens appartenans à des Allemands qui ne m'entendoient pas. Je rencontrai quelques Irlandois d'origine, si sauvages et si ignorans qu'ils ne purent me donner aucun renseignement : à peine connoissoient-ils le nom de *Sawras*. Après avoir erré à l'aventure, j'apperçus une espèce de route peu fréquentée, mais qui me parut avoir été jadis *Blazed*. Je la suivis, l'esprit inquiet et agité, je fis un

trajet immense sans découvrir ni habitation, ni vestige de maison.

L'anxiété de ma situation redoubloit à chaque pas, ce désert ne m'offroit aucune nourriture, mais quelques ruisseaux seulement pour appaiser la soif ardente qui me dévoroit.

Aux approches de la nuit mes inquiétudes augmentèrent encore davantage ; j'avois perdu tout espoir de trouver un asyle au milieu d'une forêt immense, le repaire des bêtes sauvages, dont les hurlemens effrayans commençoient à se faire entendre. Je n'avois ni manteau, ni couverture pour me garantir du froid et de l'humidité de la nuit, ou de la rosée ; je ne pouvois pas allumer de feu, le seul moyen d'écarter les bêtes féroces. Tout en réfléchissant sur mon déplorable sort, j'avançois dans le cœur de cette forêt inhabitée, incertain si quelque trace me conduiroit à une habitation. Je me reprochois de n'avoir pas pris à Hillsborough tous les renseignemens et les provisions nécessaires; dans cette perplexité, l'ame plongée dans les réflexions les plus amères, j'eus la pensée de retourner à Hillsborough. Je balançai une heure si je pren-

drois ce dernier parti. L'affreuse alternative de me trouver toujours dans la nécessité de passer la nuit au milieu des bois sans feu et sans armes, ou de marcher toute la nuit sans discontinuer, me fit rejetter cette résolution. Je considérai que, même en profitant du reste du jour, il me seroit impossible de suivre les traces du sentier où je m'étois engagé. Alors perdu dans l'immensité de ce désert, je devois m'attendre à périr de faim ou de fatigue.

Je me déterminai donc à suivre mon sentier qui devoit me conduire à quelque place. Je redoublai ma marche ; mais au premier ruisseau je perdis ma route. Pour comble de malheur, en le traversant, je vis l'instant où mon cheval alloit périr dans la bourbe ; la terre riche et fertile qu'il arrose me donna quelque lueur d'espérance, en me faisant croire qu'il pouvoit y avoir aux environs une habitation. Mais après que j'eus fait quelque milles à travers ces terres basses, sans appercevoir le moindre vestige de défrichement, tout espoir s'évanouit. Enfin, au moment où je ne voyois que la mort pour terme de mes peines, l'aboiement d'un chien, et le beuglement d'un

taureau vinrent frapper mes oreilles. J'en suivis la direction, en marchant à travers les bois ; mais il étoit de ma destinée d'être arrêté à chaque pas par des obstacles insurmontables. Des branchages entrelacés les uns dans les autres étoient autant de barrières qu'il falloit franchir. Je fus forcé de revenir à mon sentier ; nouvelles difficultés, en le regagnant je m'égarai ; je fus une heure à le retrouver, et enfin j'arrivai sur le bord d'un second ruisseau appellé *Hycoë-creek* ; l'épaisseur des bois, augmentée par la quantité de vignes qui se marioient avec les arbres, ajoutoit encore à l'obscurité du jour qui baissoit. Je perdis une seconde fois mon sentier, et fus forcé de m'arrêter. Il est difficile de concevoir l'état dans lequel mon ame étoit plongée. Une terre molle et fangeuse s'enfonçoit sous les pieds de mon cheval, tandis que ses jambes embarrassées dans les joncs, les ronces et les seps de vigne qui couvroient la terre, ne pouvoient reculer ni avancer. Je redoutois de plus les insectes, les reptiles et les serpens venimeux, ainsi que les animaux sauvages dont les hurlemens épouvantables me remplissoient d'effroi. Une nuit obscure, un

ciel couvert, la pluye qui menaçoit, toute la nature enfin sembloit avoir conjuré ma perte.

CHAP. XXXIII.

M. Hart. Hospitalité. Surprise agréable. M. Bailey. Etrange maison. Ville des Sawras. Nation.

La certitude de me savoir peu éloigné d'une habitation, sans issue pour y aborder, irritoit mon impatience : je ne pouvois pas en douter, puisque j'avois entendu très-distinctement les chiens aboyer, et les bestiaux beugler. Après mille réflexions alarmantes, j'imaginai de crier. L'expédient me réussit parfaitement ; car à peine eus-je appellé deux ou trois fois, qu'une voix se fit entendre, et les sons paroissoient partir d'un endroit élevé. Comme mon cheval ne pouvoit se débarrasser, je continuai mes cris. La même voix y répondit régulièrement. J'entendis alors marcher à travers les bois, je fixai mes regards, et j'apperçus un nè-

gre qui vint me dégager de la cruelle perplexité où je me trouvois ; le pauvre esclave lui-même, quoique accoutumé à courir ces forêts, frémit à la vue du péril auquel j'étois exposé. Il me conduisit à l'habitation de M. Hart, qui m'accueillit avec une générosité et une cordialité qui me touchèrent sensiblement. Une rencontre aussi agréable au fond des bois de l'Amérique, dans un désert affreux où je n'avois encore vu que des êtres aussi brutes que des sauvages, me fit éprouver une joie qu'il est difficile d'exprimer. Cet hôte bienfaisant m'offrit tous les rafraîchissemens et toutes les commodités que sa situation lui permettoit de procurer. Ses soins et ses attentions me firent oublier les maux que j'avois soufferts. Il mit dans ses procédés tant de graces et de sensibilité que je fus confus de l'intérêt qu'il paroissoit prendre à ma position. Le lendemain j'eus la curiosité d'examiner le terrein d'où le nègre m'avoit tiré avec tant de difficultés ; je vis un marais fangeux couvert de ronces, de bambous et de vignes venimeuses qui entrelaçoient les jambes de mon cheval, et en arrêtoient tous les mouvemens. Dans mon malheur je fus

encore heureux d'avoir rencontré ces obstacles, car en pénétrant plus avant, je serois tombé dans des fondrières d'où je n'aurois jamais pu me sauver.

Le surlendemain, je quittai Line-creek. L'honnête M. Hart me donna un guide qui me remit sur la route de la ville des Sawras. Je voyageai une partie de la journée sans rencontrer une seule case. Sur le sommet d'une montagne mes yeux n'apperçurent que des hauteurs, des ravines, des précipices. Je fis environ douze milles en côtoyant ces abîmes. Je vis sur ma droite un sentier large et fréquenté; je me déterminai à le suivre, il me conduisit droit aux villes des Sawras. J'arrivai à la nuit chez M. Bailey, sur les bords du Dan. Il étoit entouré d'une nombreuse et belle famille qui ne devoit qu'à la nature ses agrémens et ses vertus. Une seule chambre composoit tout son logement. On m'offrit généreusement le seul lit où il couchoit avec sa femme. Jeune et fort, j'aurois eu honte de déranger ce respectable couple déjà avancé en âge. Je m'accommodai d'un mauvais grabat sur le plancher où couchoit sa famille, qui consistoit en plusieurs garçons et leurs femmes, avec leurs pe-

tits enfans, et deux filles. La plus jeune, âgée de quinze ans, étoit une brune piquante dont la figure aimable, les traits réguliers et expressifs peignoient la candeur et l'innocence. A beaucoup d'esprit elle joignoit la douceur du caractère, et l'art n'avoit pas encore altéré cette belle simplicité qui fait l'ornement de son sexe. Sa politesse franche et naïve étoit l'image de l'ingénuité. Les préjugés, que la corruption et la perversité des mœurs ont rendus indispensables dans la société, n'avoient pas encore effleuré la pureté de son ame. Élève de la nature, elle se laissoit entraîner sans rougir aux doux penchans qu'elle fait naître dans nos cœurs. Le sien lui auroit paru criminel, s'il eût osé résister au bonheur d'aimer. Elle me fit éprouver cet amour tendre et respectueux qu'inspirent la vertu et l'innocence.

Toute la famille se réunit pour m'engager à passer quelques jours avec elle. Je me serois fait un crime de résister à ses instances. L'aimable Betsy, occupée sans cesse de mes plaisirs, fut ma compagne fidelle. Sans art, sans dissimulation, son ame noble et bienfaisante étoit douée d'une sensibilité delicate, qu'il est rare de trouver dans les femmes les plus accomplies.

Les Sawras formoient autrefois une nation très-considérable, elle est éteinte depuis long-temps, et il n'en reste pas un seul rejetton. On n'apperçoit plus que les vestiges de leurs anciennes villes qui en portent encore le nom. Les terres basses méritent seules d'être cultivées. Les villes des Sawras sont situées à soixante-cinq milles d'Hillsborough et à quatre-vingt-dix de Salisbury. Elles sont comprises dans la province de Roan.

CHAPITRE XXXIV.

Rivière de Dan. Étrange phénomène. Grande étendue. Acquisition. Serpent. Récit alarmant.

LA rivière de Dan a, dans les villes des Sawras, près de trois milles de largeur; son cours est très-rapide, mais les rochers en rendent la navigation dangereuse. Sa source vient des montagnes d'Algany, non loin de celle de la rivière d'Ararat, l'une des branches de l'Yadkin, près de celle de New-river, qui est aussi un bras de la grande Kanhaway qui se jette dans l'Ohio.

Le Dan est la plus considérable des trois rivières qui forment le Roannak, savoir : le Dan, le Bannister et le Stanton. La quantité d'eau qui s'évapore dans son cours est un phénomène difficile à expliquer, et ne peut s'accorder avec nos connoissances sur l'art hydraulique, soit qu'on suppose que cette quantité d'eau est pompée par l'air et par les rayons du soleil, soit qu'on suppose (ce qui paroîtra encore plus étonnant), que cette grande masse d'eau se perd dans le lit de sable qu'elle parcourt à peu de distance de son embouchure. Les différens systêmes sur un fait aussi extraordinaire ne m'ont point parus satisfaisans. Je ne me permettrai aucunes réflexions, je ne pourrois hasarder que des conjectures. Je laisse aux savans la solution de ce problême. Son cours est de six cens milles depuis les montagnes d'Algany jusqu'à son confluent.

Les établissemens situés dans les terres basses des Sawras sont très-étendus ; ils renferment trente-trois mille acres de terres excellentes et d'un grand rapport. M. Farley, habitant de l'île d'Antigues, en est le seul propriétaire. Ils appartenoient auparavant au colonel William Bird, de Westover

sur

sur la rivière de James dans la Virginie.

Il vendit, en 1761, tout ce terrein pour la somme de cinq cens livres sterlings à M. Maxwell, qui l'acheta sans aucune connoissance du pays.

Au commencement du printemps, le nouvel acquéreur partit pour visiter ses nouvelles possessions. Il y arriva au moment où le Dan étoit débordé, et trouva près de dix mille acres couverts par les eaux. Cette circonstance extraordinaire l'épouvanta au point de le faire repentir de son extravagance. A son retour à Westover, il se rendit chez M. Bird pour lui exprimer ses regrets. Cet homme honnête et loyal ne fit nulle difficulté de rompre le marché, et rentra en possession de son bien.

Dans l'automne de la même année, M. Farley d'Antigues fit un voyage à Westover, où il apprit que M. Bird vouloit vendre un terrein considérable. Sur cette simple information, il en offrit mille livres sterlings qui furent acceptées.

M. Farley reprit la route d'Antigues avant d'aller visiter sa nouvelle acquisition. Ce ne fut qu'en 1769 qu'il y envoya son fils James Parke Farley, écuyer. Ce jeune homme

éprouva bien des difficultés pour déposséder quelques particuliers qui, pendant ce laps de temps, s'étoient partagés une partie de ce terrein. Il fit un triage des meilleures terres qu'il se réserva, et divisa le reste en plusieurs portions qu'il afferma à divers habitans, ce qui attira plusieurs familles étrangères qui vinrent peupler ce canton. Il y fit passer un assez grand nombre d'esclaves. Ces établissemens prirent en trois ans de temps un accroissement si considerable, qu'en 1772, M. Farley en refusa vingt-huit mille livres sterlings. M. Bird avoit éprouvé à cette époque des malheurs dans sa fortune; réduit à la plus extrême indigence, il sentit un mouvement de dépit et de repentir lorsqu'il apprit l'état florissant de son ancienne possession. Quelque temps après, le jeune Farley, par reconnoissance, épousa sa fille aînée; de sorte que ce bien ne sortit pas entièrement de sa famille.

Pendant les dix jours que je demeurai chez M. Bailey, on ne cessa de nous faire des récits alarmans sur les attaques des Indiens, et sur les déprédations et les cruautés inouis qu'ils exerçoient contre les habitans, aux environs du Dan et à la source de la rivière de Smith. Ces bruits engagèrent

cette respectable famille, principalement l'aimable Betsy, à me faire les instances et les prières les plus vives pour différer mon départ jusqu'à l'été suivant ; craignant que je ne devinsse la proie de ces sauvages, si je voyageois vers les établissemens d'Henderson, dont j'étois encore éloigné de cinq cens milles, étant obligé de traverser une grande partie de ces nations indiennes. Mon inclination et les sentimens de mon cœur ne m'indiquoient que trop le parti que je devois prendre, mais après avoir mûrement réfléchi sur les suites dangereuses que j'avois à redouter, en cèdant trop facilement aux charmes séducteurs de mes sens et au pouvoir de l'amour, je rougis de ma foiblesse, et je m'armai de courage pour combattre ma passion ; j'aimai mieux affronter les hasards et les périls du voyage, plutôt que de nourrir une flamme qui m'eût ravi la liberté.

Lorsque je racontai à M. Bailey les difficultés et les traverses que j'avois surmontées pour arriver aux villes des Sawras : il m'apprit que la route ou sentier par lequel j'avois passé étoit si peu fréquenté que les brossailles et les bois en couvroient la trace, et

que les *blazes*, faites depuis neuf ans, n'avoient pas été renouvellées; qu'ayant été lui-même obligé de faire un voyage à Hillsborough, il y a environ deux ans, il avoit eu beaucoup de peine à le reconnoître, et que, par le moyen de son tomahawk, il avoit *blazé* les arbres de chaque côté du chemin pour faciliter son retour. Il m'assura que depuis lui nul voyageur n'avoit hasardé de franchir ce passage, parce que le peu de correspondance ou de commerce qui existe entre les villes des Sawras et les ports de mer se faisoit ou par la route qui, côtoyant le Dan et le Roannak, conduit à Halifax, à Edenton dans la Caroline nord, ou, en traversant les terres, à Pétersburg et à Richmond en Virginie.

Un petit-fils de M. Bailey vint un jour nous avertir qu'il avoit tué un serpent à corne; comme je désirois examiner avec attention cet animal curieux et rare, je courus aussi-tôt à la place où il l'avoit laissé. Il fut surpris de ne plus le trouver, il conjectura que le serpent avoit été seulement étourdi par le coup, et qu'il s'étoit caché dans les feuilles. Nous le cherchâmes inutilement. Tout le monde m'assura qu'on en voyoit

quelquefois de cette espèce. On me le donna pour l'ennemi le plus formidable et le plus cruel de la race humaine et de tout ce qui respire. Son venin est subtil et mortel ; il a une parfaite ressemblance avec le serpent noir, quoiqu'il soit plus gros et d'un brun obscur ; il ne mord point son adversaire, mais sa queue est armée d'un aiguillon d'une substance dure, qui tient de la nature de la corne, semblable à l'éperon d'un coq. Il en perce son ennemi ou chaque objet qu'il attaque : s'il peut pénétrer la peau, une prompte mort est inévitable. Son venin est si virulent que s'il manque son coup, et que son dard frappe contre l'écorce d'un jeune arbre et pénétre jusqu'à la sève, en peu d'heures l'écorce pele, l'arbre s'enfle, crêve et périt. Il rampe sur le ventre comme les autres serpens ; mais il a une manière de se remuer particulière à son espèce lorsqu'elle poursuit sa proie : il forme alors un cercle, et s'élance rapidement, la queue levée et présentant la pointe en avant. Par ce mouvement circulaire, il oppose toujours à son adversaire une arme dont il est difficile de se garantir. On a observé qu'il ne fait usage de cette ruse que quand il attaque ; car en

fuyant il rampe sur le ventre. On l'appelle aussi serpent à cerceau.

Décidé à partir pour Kentucky, je voulus louer un guide. Il me fut impossible d'en trouver.

Les uns ne connoissoient point la route ; les autres craignoient de tomber entre les mains des Indiens, tant la terreur s'étoit emparée de tous les esprits.

Cette honnête famille employa toutes sortes de moyens pour me communiquer ses craintes et ses appréhensions ; mon ame fut inébranlable. Je dus cette résistance au peu de foi que j'ajoutai à tous ces récits. Je me décidai à courir tous ces dangers sans guide, sans compagnons, n'ayant pour appui que mon courage.

CHAPITRE XXXV.

Gué dans la rivière du Dan. Situation embarrassante. Rencontre des Indiens. Leur conduite. Hospitalité et générosité.

LE 15 de mai je pris congé de M. Bailey et de sa famille. La consternation se peignit sur tous les visages, chacun craignoit pour ma vie. Tout le monde fondoit en larmes, et avoit la certitude que je deviendrois la proie des sauvages.

La bien-aimée et trop aimable Betsy ne voulut jamais me laisser partir seul ; elle n'y consentit enfin qu'à condition de me servir de guide pour traverser le Dan, qui étoit très-rapide en cet endroit, plein de rochers et dangereux pour ceux qui ne connoissent pas le gué. Je fus au moment d'en être victime. Dans un de ces instans où mon ame absorbée oublioit la nature entière, pour ne s'occuper que de la chère Betsy ; en admirant cette jeune et belle amazone, qui manioit son cheval aussi hardiment qu'un homme, je

m'écartai ; mon cheval perdit pied et fut emporté par la violence du courant ; heureusement il me resta assez de présence d'esprit pour me fier à la vigueur de mon cheval qui, après bien des efforts, surmonta la force de l'eau, et nous arrivâmes sur une rive si escarpée que je me trouvai dans un autre danger. Betsy se désespéroit et me vit mille fois prêt à être englouti dans les flots. L'espérance et la joie s'emparèrent bientôt de son cœur quand elle me vit approcher du rivage, n'ayant plus qu'à combattre les difficultés que me présentoient les bords et les racines, qui embarrassoient les jambes de mon cheval. Je parvins, enfin, à gagner la hauteur, et je n'apperçus pas un habitant sur cette partie de rivière. Une terreur panique avoit fait abandonner aux anciens habitans leurs plantations, pour chercher un asyle dans les forêts, qui sont à près de trente milles de distance. Je fus obligé d'allumer du feu dans les bois pour faire sécher mes habits. Ma chère compagne me fut d'un grand secours dans cette occasion. Elle voulut m'accompagner plusieurs milles, sous le prétexte de me mettre dans la vraie route, qui est très-difficile à trouver.

Quand nous eûmes fait environ sept milles, j'employai les prières pour l'engager à retourner près d'une famille qui mourroit d'inquiétude et de douleur de son absence. Je lui représentai les dangers qu'elle couroit, si nous avions le malheur de tomber au milieu d'une bande de sauvages, dans un pays désert, abandonné, sans ressource et sans défense. Je vins à bout de la convaincre, il fallut donc se séparer de cette amie tendre et généreuse. Je vis en ce moment combien l'amour enchaîné par la reconnoissance et l'estime a d'empire sur nos ames. Une langueur saisit tous mes sens; mon esprit affecté de la plus vive sensibilité et percé de douleur m'abandonna entièrement, et me laissa sans courage et sans résolution. Dans cet état de stupeur, oubliant jusqu'à mon existence, je m'écartai de la route, au milieu des bois, sans appercevoir d'autre trace que celles des bêtes sauvages et des cochons marons qui courent par troupeaux dans ces forêts.

J'allai toujours en avant, dans l'espérance que peut-être je découvrirois quelques sentiers. Quand je réfléchis encore de sang froid sur les difficultés que j'eus à vaincre en tra-

versant à cheval d'épaisses forêts, obligé de sauter par-dessus les halliers, les ronces, les lianes qui rampent à terre et s'attachent aux arbres ; inquiet ; arrêté sans cesse par les branchages qui s'entrelacent les uns dans les autres, et par des ruisseaux ou des lacs, qu'on ne peut passer souvent qu'après les avoir côtoyés pendant plusieurs milles ; toutes ces réflexions me font encore frissonner.

Il m'est impossible d'apprécier le terrein que j'ai parcouru dans cette affreuse situation. Je commençai à perdre tout espoir, lorsque j'apperçus sur la pente d'un monticule une troupe d'hommes assis sur la terre, le visage peint de noir et de rouge, et armés de fusils avec leurs tomahawks.

Un premier mouvement de joie s'empara de mon ame ; je les pris pour des chasseurs qui parcourent ces forêts pendant des mois entiers, sans approcher des habitations. Je ne balançai pas, je les joignis d'un air de satisfaction ; car, dans ma position, c'étoit pour moi un plaisir inexprimable de me voir encore une fois au milieu de mes semblables. Dans l'enthousiasme où j'étois, l'idée de sauvages et du danger que je courois ne me vint pas à l'esprit. Dès qu'ils m'appers

çurent, je vis un Indien se prosterner devant un autre qui se leva, porta ses mains à sa bouche en jettant des hurlemeus horribles, dont les bois d'alentour retentirent. Comme je marchois d'un pas hardi et déterminé, il s'avança, prononça quelques mots que je n'entendis point. Après un instant de silence, il me présenta la main, que je lui serrai de bon cœur en signe d'amitié, je pris ensuite la parole pour lui exprimer combien j'étois heureux, étant égaré, de les avoir rencontrés; je lui demandai s'il seroit assez généreux pour m'indiquer le chemin de Beaver-creek et de la rivière de Smith. Il me répondit dans une langue inintelligible; mais je compris qu'il étoit Indien. Je ne fus ni alarmé ni interdit de cette découverte.

Un d'eux ayant jetté les yeux sur mon chapeau, dont le bord étoit galonné en or, et sur la boucle de brillans qui attachoit le ruban, et que le soleil faisoit reluire, je descendis aussi-tôt de cheval pour mettre mon chapeau sur la tête de celui qui m'avoit présenté la main et qui paroissoit être le chef. Il fut sensible à cette générosité, et me fit signe de m'asseoir pour manger avec eux. Le repas étoit composé de venaison, d'aman-

des et de noix mêlées ensemble et assaisonnées avec du miel. Il manquoit à ce mets de la délicatesse et de la propreté, mais il étoit délicieux. J'avois si grand appétit que je dévorois les morceaux, ce qui parut faire grand plaisir à mes hôtes sauvages.

CHAPITRE XXXVI.

Les Indiens mettent l'auteur dans sa route. Plantations désertes. Beaver-creek. Son arrivée au fort. Refus de le recevoir.

Aussi-tôt que je fus invité à ce repas indien, je mis mon cheval en liberté pour pâturer.

Je me servis de signes et de gestes pour causer avec mes sauvages. Dans la suite de la conversation je crus entrevoir que la langue angloise ne leur étoit pas étrangère, et que plusieurs en entendoient quelques mots sans pouvoir la parler.

Je passai toute la nuit avec eux. Le lendemain un Indien reçut ordre du chef de me servir de guide. Il m'accompagna l'espace

de sept à huit milles jusqu'au chemin de Beaver-creek. Après m'avoir désigné la route que je devois tenir, nous nous donnâmes la main en signe de paix et nous nous séparâmes. Je poursuivis mon voyage par un sentier bien *blazed*, j'arrivai tout droit sur le bord de Leather-wood-creek qui se jette dans la rivière de Smith, qui est une branche du Dan.

Les terres basses de cette petite rivière contiennent plusieurs plantations ; elles étoient alors abandonnées, je n'apperçus pas vestige d'habitans. Les troupeaux, les chevaux erroient çà et là sans gardien.

Environ huit milles au-delà, je rencontrai un homme monté sur un cheval couvert d'écume. Ma vue l'épouvanta. Il me pria, au nom de dieu, de lui dire d'où je venois. Je lui appris que j'avois quitté la veille les villes des Sawras, et que je me rendois au fort de la rivière de Smith. Il s'écria : *Ah ! bon dieu, vous ne savez donc pas que les Indiens sont armés et ont commencé les premiers actes d'hostilités en massacrant les blancs.* Il fixa la terre en me disant qu'il voyoit leurs traces en cet endroit. Il me demanda si je n'en avois pas rencontré ; *au reste, je*

ne sais pourquoi je vous fais cette ridicule question ; car si vous les aviez vus, ou qu'ils vous eussent apperçu, certainement vous ne seriez pas ici ; ils vous auroient fait périr.

Je lui dis qu'il étoit dans l'erreur, puisque j'avois mangé et dormi au milieu d'eux ; que, bien loin d'éprouver leur férocité, j'en avois reçu les plus grandes marques de cordialité. A peine eus-je prononcé ces dernières paroles, qu'il partit comme un éclair. Je crus que cet homme étoit fol ou au moins dans le délire.

Stupéfait d'une conduite aussi bisarre, je la comparai avec celle des sauvages, et cette comparaison ne fut pas à son avantage : je traversai Beaver-creek à peu de distance du fort. Je m'arrêtai à un moulin à blé, que le maître avoit abandonné si précipitamment que la roue, qui tournoit encore, n'avoit pas eu le tems de moudre tout le grain qui étoit dans la trémie. Je regagnai le fort, situé à trois milles, où se tenoient enfermés hommes, femmes et enfans.

La pensée seule de me retrouver parmi mes concitoyens me rendoit heureux. Cette félicité fut de courte durée. Quand j'approchai de la porte de cette citadelle, on me refusa

l'entrée ; prières, sollicitations, menaces, tout fut inutile.

On décida que je ne pouvois être qu'un ennemi ou un François, puisque j'avois été avec les sauvages, et qu'ils m'avoient épargné ; que d'ailleurs mon accent annonçoit un étranger. Je jugeai que j'étois dénoncé comme espion par mon cavalier.

Cet homme avoit eu ordre de se rendre à un autre fort pour demander du secours, et de reconnoître la contrée afin de découvrir la position des ennemis, leur nombre et leurs desseins. Sa conduite, à mon égard, peut convaincre de la manière dont il s'acquitta de la commission.

CHAPITRE XXXVII.

Il menace de mettre le feu au fort. Son entrée. Scène choquante. Plantations. Résolution de partir.

JE redoublai mes instances pour me faire ouvrir la porte du fort, on menaça de tirer sur moi. Contraint de m'éloigner, je dé-

libérai sur le parti que je devois prendre ; je ne m'étois jamais trouvé dans un si singulier embarras. Je commençai par mettre mon cheval à l'abri du canon, et je le lâchai dans un champ de blé sur les bords de la rivière. Je me promenai pendant plusieurs heures au-tour du fort pour viser aux moyens de sortir de ce mauvais pas.

J'examinai la position de ce fortin, qui pourroit à peine passer pour une mauvaise redoute ; il n'avoit ni esplanade ni contrescarpe, il étoit ouvert de tous côtés, sans fossé, sans parapet, sans rempart ; on n'y avoit établi ni poste avancé, ni védette. Il formoit un polygone à quatre faces, défendu par des palissades de douze à seize pieds de hauteur, enfoncées seulement de trois ou quatre pieds en terre. A chaque angle on avoit construit une espèce de bastion, et aux deux côtés de la porte une maison de bois à l'épreuve de la mousqueterie. Au centre étoient des casemates ou plutôt une maison plancheyée, couverte de bois de pin et garnie de tous côtés de pierres et de terres à la hauteur de six pieds, pour la mettre à l'abri des petites armes.

Je rodai tout autour de la forteresse jusqu'à

qu'à la nuit, et je hasardai d'avancer à la porte pour solliciter la permission d'entrer, mes prières, mes supplications n'eurent pas un meilleur succès. Ils ne témoignèrent aucun égard pour mon affreuse situation. Je les priai de considérer que j'étois seul, par conséquent dans l'impossibilité de leur nuire ; que, s'ils suspectoient ma bonne foi, ils pouvoient me faire garder à vue.

Je me trouvois dans une position bien critique, et ma vie n'étoit pas en sûreté. Je prévoyois que, si les Indiens faisoient quelques incursions pendant la nuit, ils massacreroient sans scrupule une personne qu'ils découvriroient hors du fort. Supposé même que je tombasse entre les mains de ces sauvages qui m'avoient accueilli si généreusement, il étoit à craindre que je n'eusse pas le même bonheur dans une seconde rencontre. Réduit à cette cruelle alternative, je pris une résolution hardie et déterminée. Je leur représentai d'abord avec douceur la fatale conséquence de me laisser à l'abandon. Prenant ensuite un ton ferme et assuré, je les menaçai, s'ils persistoient dans leur refus, de mettre le feu au fort. Sur la réponse qu'ils tireroient sur moi, je ré-

pondis, en homme désespéré, qu'il m'étoit indifférent de recevoir la mort de la main de mes concitoyens ou de celle des sauvages; mais que je faisois serment de me venger de leur barbarie, en les réduisant en cendres. Avant de mettre mes menaces à exécution, je leur laissai le temps de tenir conseil. Il fut décidé que je serois admis dans la forteresse; j'y fus donc enfin reçu.

Comment décrirai-je le spectacle monstrueux qui frappa mes yeux, et dont je puis à peine supporter encore l'idée? Figurez-vous un mélange confus d'hommes, de femmes et d'enfans; un assemblage de gens sans religion, sans honte, sans pudeur, la frayeur et la mort peintes sur leurs hideux visages, faisant retentir l'air d'imprécations horribles, de blasphêmes et d'obscénités; sans discipline, sans ordre, sans mœurs; on y voyoit régner la malpropreté, l'impiété, la scélératesse: voilà le tableau véridique dont je fus témoin.

Il est désagréable et même choquant de faire connoitre la turpitude de ses semblables. Je garderai le silence sur les scènes abominables qui se passèrent sous mes yeux; je croirois souiller ma plume en les dévoilant;

j'observerai seulement qu'il est difficile de rencontrer un amas de malheureux plus scélérats et plus impies.

Je me proposai le lendemain de visiter les ouvrages extérieurs du fort, mais je fus consigné à la porte avec ordre de m'en défendre l'entrée, si j'en sortois. Malgré ces menaces, je trouvai moyen de franchir le passage, et je montai à cheval dans le dessein de battre le pays, où je ne découvris ni habitant ni Indien. Après quelques débats, ils me reçurent le soir, pour que je rendisse compte de mes observations et de l'état de la colonie. Mon exemple enhardit deux jeunes gens, qui me proposèrent de les accompagner jusqu'aux habitations de leurs pères.

Nous partîmes à la pointe du jour. Dans l'une, qui étoit à cinq milles, nous trouvâmes les bâtimens et les plantations dans le meilleur état; mais les bestiaux, que la frayeur avoit fait oublier dans les étables, mouroient de faim; après y avoir donné tous les soins nécessaires, nous nous rendîmes à l'autre située à douze milles. Un ours apprivoisé qu'on y avoit laissé nous divertit beaucoup par ses postures grotesques et ses démonstrations de joie, à la vue de deux oursons

que j'avois amenés du fort. Nous visitâmes plusieurs autres plantations sur notre route. Nous rentrâmes fort tard dans la forteresse, et les deux jeunes gens qui avoient été témoins de la paix qui régnoit dans la campagne décidèrent que dès le lendemain ils retourneroient à leurs habitations pour y demeurer. Après avoir fait notre rapport sur le calme et la tranquillité dont le pays jouissoit, je proposai aux habitans de retourner dans leurs possessions. Mais la timidité, la méfiance, la lâcheté s'étoient tellement emparées des esprits, qu'il s'éleva mille objections et des débats très-vifs. Il fut donc décidé que l'on attendroit encore quelques jours ; et pour plus grande sûreté, deux hommes de chaque quartier reçurent l'ordre d'aller à la découverte.

J'engageai un des jeunes gens qui m'avoient accompagné à faire le voyage de Kentucky ; il y consentit avec joie, ayant toujours eu le desir de voir cette belle contrée.

CHAPITRE XXXVIII.

Situation du fort. Rivière de Smith. Terres. Ginseng. Tabac, etc. Culture du maïs. Sa grande utilité.

CE fort est situé sur un monticule au confluent de la rivière de Smith et de Beaver-creek, et se trouve dominé de très-près par plusieurs hauteurs. La vue s'étend au nord-ouest sur les terres basses ; celle du sud-est est bornée par les bois.

Les basses terres sont excellentes ; mais resserrées par les deux rivières. Les montagnes sont stériles et couvertes de rochers ; les chemins impraticables, les habitations mal bâties et les plantations médiocres. Le pays abonde en gibier de toute espèce, les forêts sont remplies de bêtes fauves, d'ours, de panthères, de chats sauvages, de loutres, de raccoons, d'opossums, de dindes et d'écureuils. La rivière a environ un mille et demi de largeur ; mais la navigation en est interrompue par des troncs d'arbres que les

inondations entraînent dans la saison pluvieuse. Elle coule lentement, et est guéable en plusieurs endroits.

On recueille dans les forêts la plante précieuse, ou plutôt la racine de Ginseng dont on fait tant de cas à la Chine, comme d'un remède spécifique contre toute espèce de maladie, qui passe pour avoir la vertu de prolonger la vie, et se vend au poids de l'or. Ici on la débite communément à quinze sols ou un schelling la livre.

On y trouve plusieurs espèces de racines à serpent; les habitans et les nègres les vendent le même prix que le Ginseng. On les exportoit autrefois aux villes maritimes, où on les échangeoit contre les marchandises angloises et les autres denrées de nécessité. Il se fait un commerce considérable de fourrures et de peaux de bêtes fauves. Mais la principale exportation est en cochons qu'ils conduisent à la chûte de la rivière James et à celles du Roannak, dans les cantons les plus peuplés du pays, et souvent jusqu'aux ports de mer. Ils y mènent aussi d'autres bestiaux, mais en petite quantité.

Les peaux de bêtes fauves, desséchées

avec leur poil, coûtent un shelling la livre ; celles du Raccoon douze sols chacune, les Loutres deux ou trois shellings, les Ours, etc. en proportion.

On cultive une grande quantité de tabac que l'on transporte dans des chariots sur la rivière de James ; on paie le quintal depuis seize jusqu'à vingt shellings. On récolte peu de froment dont ils ne font pas d'usage.

Le blé d'Inde est la principale culture du pays. Il sert à leur nourriture, on le distribue aux nègres et même aux chevaux. On en engraisse les porcs après qu'ils ont mangé du gland appellé *mast* dans l'Amérique. Dans de certaines années il abonde tellement dans les forêts qu'il suffit pour les engraisser, mais la viande en est molle ; pour parer à cet inconvénient, les habitans leur donnent du blé d'Inde après qu'ils ont mangé du *mast*.

Le maïs est d'un grand secours pour la nourriture ordinaire dans cette partie de l'Amérique : la mesure, contenant cinq de nos boisseaux, se vendoit un dollar ou quatre shellings : il étoit cher alors ; le prix ordinaire est de trois, ce qui revient à

huit sols le boisseau, pesant cinquante à cinquante-cinq livres. Comme la culture de ce blé est presque inconnue en Europe, le lecteur ne sera pas fâché d'en voir une courte description. Le blé d'Inde ou de Turquie, appellé en quelques endroits *maize* ou maïs, est large comme une petite fêve, d'une couleur jaunâtre, quelquefois rouge et tacheté. Le grain est renfermé dans un épi de huit jusqu'à seize pouces de long, sur quatre et sept de circonférence. Le milieu ou le corps de l'épi est une substance dure, autour de laquelle chaque grain est placé à angle droit et non obliquement comme le froment, l'orge, l'avoine ; chaque épi porte douze à seize rangs, le tout recouvert par une enveloppe ou cosse épaisse, forte et blanche, divisée en trois ou quatre feuilles adhérentes à la naissance de l'épi. Il ne se sème, ni se moissonne ; on le plante, et on le cueille. Les habitans donnent d'abord à la terre un premier labour en sillons parallèlles ; ensuite ils creusent en travers de ces sillons des fosses distantes les unes des autres de cinq pieds, qui divisent le champ en quarré de six pieds. Dans chaque traverse ils plantent trois grains

que l'on recouvre de terre avec la houe. Ce travail se fait au mois de mai.

Quand le blé commence à sortir, si quelques-uns des grains viennent à manquer, soit par la mauvaise semence, soit par les vers ou insectes qui attaquent l'herbe tendre, ils sont remplacés aussi-tôt, et c'est ce qui s'appelle le replantage du blé. On laboure alors en tout sens, en ménageant le jeune plan : on donne jusqu'à cinq labours, et on sarcle à la houe tout autour de la tige. Cette dernière opération s'appelle *laying by the corn* (*).

En août et septembre, il monte en épi ; on apperçoit alors sur tous les épis une belle fleur. Cette plante est hermaphrodite. De l'extrémité supérieure des épis il sort de petits filamens soyeux et brillans qui pendent jusqu'en bas ; c'est la partie femelle. Quand ils commencent à paroître, le blé est alors en soie, *the corn being in silks.*

On a remarqué que la poussière de la partie mâle étoit portée par les vents et l'agitation de l'air sur les filamens soyeux. L'expérience a démontré qu'une fleur suffi-

(*) Conservation du blé.

soit pour cinq cens plantes ; et que dans un champ d'un ou de deux mille pieds dont on a enlevé les fleurs, les épis ne laissent pas d'être remplis par la farine mâle qui est apportée par l'air; mais alors ils ne sont pas tous garnis. On assure qu'en arrachant toutes les fleurs mâles d'un champ éloigné de six à sept milles d'un autre, les épis de ce champ ne porteront pas de grain, par la raison que la partie femelle n'aura pas été imprégnée de la fleur ou farine de la partie mâle.

En parfaite maturité la hauteur de la tige est de huit à douze pieds ; les feuilles ont deux pieds de longueur sur deux ou trois pouces de largeur. En octobre on arrache la feuille qui fait un excellent fourrage pour les chevaux ; ceux qui y sont accoutumés la préfèrent au meilleur foin. A la fin de novembre, et dans tout le mois de décembre, au commencement des gelées, on fait la récolte.

Un boisseau suffit pour vingt acres de terre ; dans les bonnes terres vingt acres rapportent annuellement deux cent cinquante barrils.

On laboure d'abord le champ avec une

charrette attelée de deux chevaux ; un seul suffit pour les autres labours.

CHAPITRE XXXIX.

Départ pour Kentucky. Montagne de Wart. Vue. Idée.

Après cette longue digression sur la culture du blé d'inde, je vais continuer la relation de mon voyage de Kentucky. Je pris la précaution de me procurer des armes, des munitions, des habillemens d'Indiens pour moi et mon compagnon, des couvertures, dans le cas où nous serions obligés de coucher dans les bois, des sonnettes pour nos chevaux, et de forts cuirs pour leur garotter les jambes et les empêcher de s'éloigner la nuit lorsqu'ils pâtureroient.

J'étois muni d'un compas de poche, et j'avois pris connoissance de la topographie du pays. Il est nécessaire de relever une erreur qui s'est glissée dans toutes les cartes, qui confondent la rivière de Smith avec celle de Stanton ; faute d'autant plus grave

que dans les cartes la rivière d'Irwine est prise pour celle de Smith. Le fort est situé au nord-est de cette dernière, près du confluent de Beaver-creek, dans la province de Pensilvanie, sur les confins sud-oüest de la Virginie.

Sur le récit qu'on m'avoit fait de la montagne de Wart, la première et une des plus considérables des Alganys ou montagnes bleues, je me déterminai à y monter. Nous en prîmes la route en traversant la rivière de Smith à un gué profond et dangereux. Après avoir passé des chemins très difficiles, des sentiers peu fréquentés et plusieurs courans d'eau, la nuit nous surprit au pied du mont Wart, situé au sud-ouest de la Smith. Nous fîmes halte sur un plateau agréable; des feuilles nous servirent de lit; nous allumâmes un grand feu, et nous soupâmes avec nos provisions. Enveloppés dans nos couvertures au pied d'un arbre, nous dormîmes parfaitement jusqu'à la pointe du jour. Notre esprit gai et rempli d'agréables idées se repaissoit d'avance du plaisir dont nous allions jouir sur le sommet de la plus haute montagne de l'univers. A mesure que nous en approchions, notre marche sur une côte

à pic rendit le voyage de plus en plus pénible, et nous força de mettre pied à terre et de conduire nos chevaux en bride en nous cramponant aux rochers et aux pierres. La hauteur est environ de huit milles ; la roideur du chemin va toujours en augmentant vers le sommet. Il faut une journée entière pour monter et descendre, en y comprenant le temps d'admirer la beauté de la perspective.

Enfin, vers les onze heures, nous parvînmes jusqu'à la cîme. Nous fûmes amplement dédommagés de nos fatigues. Il n'y a point d'expression qui puisse rendre la beauté de cette vue surprenante et illimitée. L'esprit se remplit d'une crainte respectueuse, tandis que les idées s'étendent, et que l'ame semble prendre son essor. Nos facultés intellectuelles n'y sont pas rétrécies ; elles prennent au contraire un vol rapide sur l'étendue incommensurable de notre globe, en admirant l'ouvrage du créateur.

A l'est on découvre ces abîmes profonds où les rivières de Dan, du Mayho, de Smith, du Bannister, du Stanton dirigent leurs cours ; les unes se précipitent en torrens, les autres coulent en silence dans leur

marche tortueuse. Au nord on apperçoit le Blackwater, branche du Stanton, et l'interruption des montagnes qui semblent ouvrir leur flanc pour laisser un libre passage au Fluvannah, qui va se jetter dans la rivière James en suivant la direction du nord-est. Au nord-ouest on observe avec un étonnement mêlé de plaisir l'ouverture immense des montagnes d'Algany, dont les pieds sont baignés par le New-river et le Great-Kanhawah, qui, après un cours de deux cens milles, va se précipiter dans l'Ohio.

Vers l'ouest, les trois branches de l'Holston s'ouvrent un passage au milieu de précipices horribles. Plus loin, on apperçoit la rivière de Clinch ou Pe[illegible]ppi, aussi large que les trois branches de l'Holston, où elle va mêler ses eaux après un cours de quatre cens milles, pour former le Hogohegée ou Cherokée qui va se perdre dans l'Ohio.

Au sud on découvre le Dan, le Catawba, l'Yadkin et le Haw.

CHAPITRE XL.

Descente de la montagne. New-river. Arrivée à Stahlmakers. Great-Algany.

JE restai sur la montagne jusqu'à deux heures après-midi ; l'indifférence de mon jeune compagnon à la vue d'une semblable merveille excita ma colère. Il me quitta pour aller à la chasse. Il revint au bout d'une heure avec une grosse dinde sauvage qu'il avoit tuée. Nous descendîmes par le nord-ouest, et passâmes la nuit dans une prairie à peu de distance de la montagne. Le lendemain nous prîmes notre route par l'ouest-nord-ouest, autant que les montagnes nous le permirent, dans le dessein de traverser le Great-blue ou montagne du sud, et nous tombâmes dans des précipices fréquentés seulement par les chasseurs. Je me proposai de remonter à la source de Little-river ; après une marche dure et pénible de quarante milles, je fus assez heureux pour y arriver. Nous tuâmes en cet endroit une seconde

dinde ; elles sont si nombreuses que nous aurions pu en faire une bonne provision. Nous suivîmes le côté nord de ce ruisseau, qui nous conduisit sur les bords de New-river ; nous le traversâmes sans accident, malgré la profondeur et la rapidité de son courant ; nous campâmes de l'autre côté pour reposer nos chevaux et sécher nos habits.

Les terres basses sont très-fertiles, les terres élevées pierreuses et montagneuses ; les chemins inaccessibles retarderont longtemps les progrès de la culture et entretiendront à bas prix ce terrein précieux. Nous passâmes un bras de Reedy-Creek, et dans l'après-midi une montagne des Alganys. Le soir, nous fîmes halte sur les bords d'une branche de l'Holston, que nous croisâmes trois fois le lendemain avant d'arriver à Stahlmakers, où les habitans avoient construit à la hâte une espèce de mauvais fort afin de se mettre en défense contre les Indiens ; mais ils l'avoient abandonné depuis peu de jours, et étoient retournés à leurs habitations.

Nous restâmes deux jours dans la maison d'un vieil Hollandois, pour nous reposer et prendre

prendre les renseignemens nécessaires pour continuer notre route. Le climat est très-beau et le sol excellent sur les bords de l'Holston.

On nous enseigna une route plus courte pour aller à Kentucky, en passant la rivière de Clinche, à soixante milles de Stahlmakers, traversant les Apalaches par des précipices qui ne sont connus que des chasseurs, et gagnant un bras du Warrior qui passe dans le territoire de Kentucky.

Quand nous fûmes suffisamment instruits de la route que nous avions à tenir, nous prîmes congé de ce bon Hollandois. Nous voyageâmes à travers d'excellentes terres, presque toutes couvertes de bois, pour gagner la branche nord de l'Holston. Jamais gué ne me parut si mauvais; mais j'étois familiarisé avec les fatigues et les dangers. Il fallut monter au sommet d'une vaste chaîne de montagnes qui sépare la branche nord de l'Holston de la rivière de Clinche, sur le bord de laquelle nous passâmes la nuit, car n'osant la traverser dans l'obscurité, j'attendis au lendemain. Cette circonstance fut désagréable. Comme on ne peut passer ce torrent sans se mouiller, on est

obligé de s'arrêter pour allumer du feu et sécher ses équipages, ou de continuer avec ses habits trempés, ce qui est très-préjudiciable à la santé.

Nous nous hasardâmes le matin et nous vîmes l'eau plusieurs fois au dessus de notre tête. Le soir nous arrivâmes au pied de la dernière montagne des Apalaches; avant de la monter, nous nous reposâmes quelques heures pour faire ce chemin à pied, tenant nos chevaux par la bride, et environnés de précipices affreux.

CHAPITRE XLI.

Montagne d'Algany. Arrivée à la branche du Warrior. Montagnes d'Ousiotto. Lauriers. Rivière. Établissement de Kentucky.

J'ARRIVAI vers midi sur le sommet de cette montagne si surprenante par sa hauteur; et qui domine un immense pays. Mon cœur sentit un mouvement de plaisir mêlé d'inquiétude à la vue de cette chaîne de monta-

gnes formidables que je venois de traverser heureusement, et en découvrant à la distance de soixante milles celle d'Ousiotto qui me préparoit de nouveaux périls.

Le plateau d'un mille de large qui en couronne le sommet est couvert d'arbres énormes, et produit plusieurs sources. Nous descendîmes par le côté du nord-ouest qui est stérile et plein de rochers. Après une marche de vingt-cinq milles, nous établîmes nos tentes sur les bords d'une branche du Warrior. A la pointe du jour nous dirigeâmes notre route vers la montagne d'Ousiotto ; nous ne la montâmes que le lendemain, et nous fûmes trois heures à en gagner le sommet. Les lauriers qui couvrent cette dernière chaîne de montagnes sont si épais, qu'il est impossible de les franchir, et qu'ils étouffent les autres productions. On oublie aisément ce désagrément lorsqu'on jette les yeux sur l'étendue et la variété des points de vue qui offrent une campagne unie et couverte de forêts, de prairies entrecoupées de grandes rivières qui vont se précipiter dans le superbe Ohio, dont les eaux coulent avec majesté. Au bas de la montagne, je pris le chemin de *Great-war*, qui de temps immémorial a

été fréquenté par les indiens. Je profitai de cette belle route pour presser notre marche. L'horison se présenta à nos yeux de tous côtés aussi uni qu'une glace. On n'apperçoit sur la terre que des roches coupées par des ruisseaux dont les eaux lympides coulent tantôt doucement en faisant mille détours, tantôt se précipitent de rochers en rochers, et tombent ensuite en nappes d'eau qui forment des cascades naturelles. J'ai observé que ces rochers et ceux des montagnes sont composés de pierres à chaux d'un gris obscur, et que la terre même est imprégnée de particules de fer, ce qui prouve que cette partie de l'Amérique abonde en mine de cette espèce. Le Kentucky se forme par la jonction de trois rivières, il est large et profond, et son cours est de cinq cens milles ; les terres qu'il arrose sont extrêmement fertiles, et abondent en gibier. Le climat est beau et salubre, mais les abords en sont impraticables. Le 16 de juin j'arrivai aux fameux établissemens de Kentucky, après avoir parcouru en dix-neuf jours quatre cent quatre-vingt-dix milles de pays, depuis le fort de la rivière de Smith.

CHAPITRE XLII.

Établissement de Kentucky. Mauvais fort. Insubordination. Dents d'Éléphans.

JE n'eus rien de plus empressé que de me rendre sur l'habitation de M. Henderson. Cet homme extraordinaire par son génie, me témoigna bien sincèrement la joie qu'il ressentoit de me revoir. Il me parla avec sensibilité des hasards et des fatigues que j'avois affrontés pour visiter ses possessions, dans un temps où les routes étoient infestées par les sauvages. Tous les habitans avoient ordre de se tenir sur la défensive, étant à la veille d'une déclaration de guerre ; ils avoient construit trois forts où ils s'étoient retirés avec leurs femmes et leurs enfans ; mais lors de mon arrivée chacun avoit regagné son habitation depuis une quinzaine de jours. Le récit de mon voyage et ma rencontre avec les Indiens dissipèrent les restes d'appréhension et de méfiance qui s'étoient emparées des esprits.

Presqne toutes les maisons sont construites avec de grosses souches qui les mettent à l'abri de la mousqueterie ; mais étant couvertes et bâties en bois, elles seroient bientôt la proie des flammes.

Les trois forts élevés pour défendre le pays contre les attaques des Indiens ne résisteroient pas long-temps à un ennemi qui auroit la moindre connoissance de l'art militaire ; ces fortins ne peuvent avoir entr'eux aucune communication, il leur seroit impossible de se secourir.

Je vins à bout de convaincre M. Henderson et les habitans de la foiblesse et de l'inutilité de ces forteresses. Je leur démontrai même combien elles seroient préjudiciables à leur sûreté ; je leur détaillai tous les inconvéniens de cette position. M. Henderson daigna me consulter et écouter attentivement mes observations. Je le conduisis sur une hauteur qui commandoit à tout le pays ; et je dressai un plan de fortification qui répondoit au terrein et au genre d'attaque des ennemis qu'il auroit à combattre.

Au milieu d'une presqu'île contenant environ cent acres d'excellentes terres se

trouve une éminence d'un seul roc dur, inaccessible de tous côtés; on n'y peut aborder que par un seul sentier tortueux. L'entrée de la péninsule est naturellement défendue par un marais profond couvert d'eau après la saison pluvieuse, et pendant les débordemens périodiques de la rivière de Kentucky. Cette position offroit le double avantage d'une situation agréable, et d'une bonne défense en même-temps.

Génie vif et entreprenant, juge intègre, grand législateur, M. Henderson manquoit de talens militaires; il n'avoit pas ce coup-d'œil, cet esprit de détail et autres qualités essentielles pour former un général d'armées.

Dans l'intérieur des terres, principalement sur les frontières, on ne connoît ni la subordination ni la discipline des troupes. Les états et les rangs sont confondus, tous les hommes sont égaux; l'esclavage est la ligne de démarcation qui sépare les deux classes. Cette insubordination, la rudesse des mœurs, le peu de civilisation, l'orgueil de ces peuples, éloigneront toujours les étrangers qui vivent dans des climats où la société a su adoucir les mœurs sauvages, sans

détruire la simplicité de la nature. Il n'y a pas d'insolence, d'impertinence et de grossièreté que ces Colons ne se permettent envers les étrangers, et envers leurs concitoyens mêmes.

M. Henderson travailloit à leur inculquer les principes de la politesse et de l'urbanité ; il avoit déja rédigé et simplifié les loix angloises pour l'administration et la police intérieure de ses possessions. Les magistrats étoient choisis par les habitans ; les contestations qui n'auroient pas pu être jugées par ces administrateurs devoient être portées par-devant un juré, et souvent dirigées et réglées dans un conseil présidé par M. Henderson.

Ce qui paroîtra étonnant, malgré l'abrutissement où ce peuple est réduit, sa conversation est intéressante et agréable, son imagination pleine de feu, quoique sans noblesse et sans délicatesse. Le nom de pusillanimité, de poltronerie, est inconnu dans leur langue. Sensible, entreprenant, courageux, ami de la liberté, son caractère est franc et hospitalier.

M. Henderson m'accompagna dans toute la tournée que je fis aux environs de sa

colonie ; il me conduisit au confluent de l'Ohio et de Kentucky, où l'on a trouvé les squelettes de neuf éléphans. Plusieurs voyageurs ont prétendu qu'on leur avoit donné le nom de ces animaux ; cette découverte a fait naître une multitude de conjectures parmi les naturalistes et les philosophes, sans qu'ils soient parvenus à nous donner, sur un fait aussi extraordinaire, des éclaircissemens appuyés sur la raison.

Ce qui est très-certain, c'est que dans tout le continent de l'Amérique septentrionale et méridionale il n'a jamais paru d'éléphans. Plusieurs savans ont avancé que ces ossemens appartenoient à un autre animal, dont l'espèce est détruite entièrement.

Je ne hasarderai rien à cet égard ; mais je puis affirmer, sans crainte d'être démenti, que les ossemens sont beaucoup plus grands que ceux de tous les autres quadrupèdes.

A quelle espèce appartiennent-ils ? Par quel hasard se sont-ils trouvés sur les bords d'une rivière située dans l'intérieur des terres ? Ce problême est difficile à résoudre.

CHAPITRE XLIII.

Rivières de Kentucky et d'Ohio. Bois. Gibier. Animaux. Poissons. Indiens. Leur caractère. Leur nombre.

LA largeur de la rivière de Kentucky, à son embouchure, est d'un mille, et celle de l'Ohio de trois milles. Le territoire en est fertile et le bois très-beau ; on y voit le noyer, le peuplier jaune et blanc, le *red-bud*, *l'hicory*, le sassafras, le cerisier, les chênes de différentes espèces, l'érable, le gommier noir, le gommier doux, le sycomore, le *horn-beam*, *dog-wood*, le pin, le hêtre, le châtaignier, le houx, le cèdre et plusieurs autres particuliers à cette contrée ; la plupart de ces arbres sont prodigieux, quelques-uns ont de douze à quinze pieds de diamètre.

Ils sont d'une grande utilité dans l'Amérique, pour les maisons qu'on y construit toutes en bois, pour les palissades et les clôtures appellées barrières de

défense, *fence rails*, qui sont composées d'arbres entiers que l'on coupe à douze pieds de hauteur. Ces murs sont solides et arrangés de façon que l'on peut avancer, reculer et transporter la muraille suivant les circonstances. Dans toute l'Amérique on se sert du bois de charpente pour le chauffage.

L'Ohio a deux rives de chaque côté : dans les basses eaux la rivière ne sort pas de son premier lit, les bâtimens profitent de ce temps pour remonter. Aux débordemens périodiques, qui arrivent régulièrement deux fois l'année, elle enfle jusqu'à la première rive et coule avec rapidité ; les vaisseaux descendent alors la rivière en faisant quelquefois cent milles par jour. Les petits bâtimens attendent ce flux pour se rendre de Pittsburg à la Nouvelle-Orléans, etc. Cette rivière ne déborde jamais ; elle abonde en poisson de toute espèce ; on y pêche la perche, le brochet, l'anguille, la truite, l'alose, les chats de mer d'une grandeur étonnante, etc.

Les forêts sont remplies de gibier, un chasseur tue par jour sept à huit bêtes fauves dont il ne recherche que la peau.

Les dindes sauvages sont en grand nombre ; elles se rangent par troupes de quatre ou cinq mille, et se laissent approcher. Les élans, les oppossums, les racoons, les renards et les loups peuplent les bois ; les buffles se tiennent dans les savanes, et les rivières sont couvertes d'oiseaux d'eau.

Je vis un animal qui attira mon attention ; c'est le même dont j'ai fait mention dans le chap. VI, en parlant de la rivière de James ; il se nomme ici *Tarapens*, c'est un amphibie de la classe des tortues. Il y en a de plusieurs espèces, entr'autres une qui mord si violemment quand on la provoque, qu'on la tueroit plutôt que de lui faire lâcher prise ; on la distingue par la dénomination de *Snapping-turtle*. On en voit une dont l'écaille est nuancée de couleurs brillantes, les raies uniformes et régulières ; cette espèce n'a aucune défense et ne fait pas de mal. On assure que ces animaux vivent plusieurs centaines d'années.

Pendant les six semaines que je demeurai dans le pays, je fis plusieurs voyages dans la contrée. Je profitai de la paix qui régnoit avec les sauvages, pour visiter avec M. Mac-Gowan les villes des Shawnèses, des Miniamis ou Tweetwees.

J'ai observé qu'il y avoit peu de différence dans la manière de vivre et dans les coutumes de toutes ces tribus de sauvages. L'étude d'une de ces nations suffit pour porter un jugement exact sur les autres; et la description que j'ai donnée des Catawbas peut être appliquée aux Shawneses, aux Miniamis, etc.

Les Indiens, en général, sont fins, rusés, sensibles, courageux, méfians et vindicatifs à l'excès. Un sauvage fera à pied cinq cens milles à travers les bois, marchant la nuit, se cachant le jour pour venger une injure faite à un parent ou à quelqu'un de sa nation. Malgré ce défaut, je suis forcé d'admirer et de respecter le caractère franc de ces Indiens, qui n'ont aucune idée de la civilisation, et dont les mœurs se sont conservées pures au milieu des peuples policés et corrompus qui les avoisinent.

Leur idiôme, quoique dur, défectueux, pauvre en lui-même, devient éloquent et fécond quand il s'agit d'exprimer la noblesse de leurs sentimens. Mais il manque en général de cette élégante simplicité et de ces figures allégoriques qui donnent de la dignité et de la grace au discours.

Ils se livrent avec excès aux plaisirs de la table qu'ils poussent jusqu'à la débauche : ce vice ne s'est glissé parmi eux que depuis leur commerce avec les Européens, qu'ils cherchent à copier même dans leurs défauts.

Les massacres, les trahisons, les perfidies qu'ils ont si souvent éprouvés de la part des blancs sont profondément gravés dans tous les cœurs ; le ressouvenir s'en perpétue dans les familles. La haine et la vengeance se transmettent du pere aux enfans, afin qu'ils se tiennent en garde contre nos embûches. Ces principes, qu'ils sucent avec le lait, sont en partie la cause de cette extrême dissimulation et de cette méfiance qui paroissent être l'essence de leur caractère ; car ils sont parvenus à un si haut degré de duplicité et de déguisement que, même sans le secours de l'art d'écrire qu'ils ignorent, et sans moyen pour transmettre leurs idées, ils nous surpassent en finesse et en subtilité, qualités dont on diroit qu'ils héritent les uns des autres. Ils sont amis fidèles, mais ennemis implacables, jusqu'à ce qu'ils aient vengé ou qu'on ait réparé l'injure qu'ils croient avoir reçue. Pendant mon séjour dans ce pays, il me fut impossible de découvrir s'ils

étoient dans des dispositions amicales ou hostiles : je crus m'appercevoir seulement qu'ils ne se sentoient pas assez puissans pour faire la guerre contre des blancs armés.

Sensibles aux moindres procédés, ils témoignent du respect et de la confiance aux Européens qui sont affables et de bonne foi à leur égard. Une fois convaincus de l'intégrité et de la droiture de quelqu'un, ils ont plus de déférence pour ses ordres que pour ceux de leurs chefs, et lui rendent une obéissance aveugle. Les nations sauvages n'ont point de roi, le mérite seul décide du choix d'un général : les rangs et la naissance sont confondus. L'Indien est vraiment libre, et ne connoît pas ces vices scandaleux, ces crimes qui déshonorent l'homme vivant en société.

Les bords du Mississipi sont extrêmement peuplés de sauvages. Depuis le golphe du Mexique jusqu'aux lacs du Canada, on compte environ trente-cinq mille guerriers. Derrière le Mississipi ils sont encore beaucoup plus nombreux. Les voyageurs qui ont fait des courses dans ces contrées en ont été accueillis favorablement, et s'accordent pour louer leur franchise et leur générosité.

Leur éloignement des nations Européennes les rend moins méfians et moins rusés. Il passent pour moins cruels et moins vindicatifs que les sauvages de la partie de l'est de cette rivière, qui, par leur communication avec les blancs, sont devenus ivrognes, corrompus et pervers.

Ce que j'ai avancé sur les sauvages pourroit peut-être faire croire qu'ils détestent les Européens ; mais leur aversion et leur haine ne s'étendent que sur les blancs nés en Amérique, dont ils n'ont jamais oublié la barbarie et les trahisons. Aussi la race des indiens sera toujours l'objet de leur inimitié et de l'antipathie des Américains, qui n'ont d'autres desirs que de voir la terre purgée de ces sauvages, et leur race exterminée jusqu'au dernier rejetton.

CHAPITRE

CHAPITRE XLIV.

Noms des différentes nations du continent de l'Amérique septentrionale. Leur situation. Leur nombre.

LE lecteur ne sera pas fâché de trouver ici le nom des différentes nations qui habitent le nord de l'Amérique, avec le nombre des guerriers.

Noms des nations.	*Situation.*	*Guerriers.*
Les Choctaws ou Flat-heads,	Sur la Mobile	450
Les Natchés,	Et le Mississipi	150
Les Chickesaws,	. . . . .	750
Les Cherokoes,	Derrière la Caroline méridionale	2500
Les Catawbas,	Entre les deux Carolines	159
Les Piantias,	Tribu errante sur les 2 côtés du Mississipi.	800
Les Kasquasquias ou Illinois,	Sur la rivière Illinois, et entre le Ouabache et le Mississipi. . . .	600
Les Piankishaws,	Sur le Ouabache	250
Les Ouachtenons,	. . . . .	400
Les Kikapous,	. . . . .	300
Les Schawneses,	Sur le Scioto	500
Les Délawares,	A l'ouest de l'Ohio . .	300

Noms des nations.	*Situation.*	*Guerriers.*
Les Miamis,	Sur le Misamis, qui se jette dans le lac Eric, et sur le Miniams . .	350
Les Upper creeks,	Derrière la Georgie,	4000
Les Middle-creeks,	Derrière la Floride occidentale	
Les Lower-creeks,	A l'est de la Floride.	
Les Caouitas,	A l'est de la rivière d'Alibamous	700
Les Alibamous,	A l'ouest de cette rivière	600
Les Akansaws,	Sur la rivière d'Akansaws, qui se jette dans le Mississipi . .	2000
Les Ajoues,	Au nord de Missouri. .	1000
Les Paddoucas,	A l'ouest du Mississipi.	500
Les Withapanis,	. . . . . Au sud de la rivière de Missouri.	2000
Les Freckled ou Prickedpanis,	. . . . .	2000
Les Canses,	. . . . . Au sud de la rivière de Missouri.	1600
Les Osages,	. . . . .	600
Les grandes eaux,	. . . . .	1000
Le Missouri,	Sur la rivière de ce nom.	5000
Les Sioux des bois,	. . . . . A la source du Mississipi.	1800
Les Sioux des champs,	. . . . .	2500
Les blancs barbus, ou Indiens blancs avec la barbe,	. . . . .	1500
Les Assiniboils,	. . . . . Près du lac Nord.	1500
Les Christaneaux,	. . . . .	3000

Noms des nations.	*Situation.*	*Guerriers.*
Les Ouiseansins,	Sur la rivière de même nom, qui se jette dans le Mississipi . .	550
Les Mascoutens,	. . . . .	500
Les Sakis,	Au sud de la baie des Puans.	400
Les Mechecouakis,	. . . . .	250
Folle Avoine, ou le Wildoat-Indians,	Près la baie des Puans.	350
Les Puans,	. . . . .	700
Les Powtewatamis,	Près de la rivière Saint-Joseph, au détroit .	350
Les Messasagues, ou River-Indians,	Tribu errante sur les lacs Huron et Supérieur	2000
Les Otthawas,	. . . . .	900
Les Chipwas,	Aux environs des lacs Supérieur et Michigan.	5000
Les Wiandots,	Près le lac Eric	300
Les six nations, ou les Illinois,	Sur les frontières de New-Yorck, etc. . .	1500
Les Têtes Rondes, ou Round-Headed,	Près de la source de l'Ottahwa	2500
Les Algonquins,	Au-dessus de la même rivière	300
Les Nipissins,	Au-dessus de la même rivière.	400
Les Chalas,	. . . . .	130
Les Amalistes,	. . . . .	550
Les Michmacks,	Sur le fleuve St.-Laurent, derrière la Nouvelle Ecosse.	700
Les Abenaquis,	. . . . .	350
Les Conawaghrumas,	Près l'embouchure de la rivière Saint-Louis.	200
	TOTAL . . .	58930

Ce dénombrement des Indiens en état de porter les armes peut donner une idée de de la population, en y comprenant hommes, femmes, vieillards, enfans, etc. On compte un tiers de vieillards, ce qui fait monter le nombre des mâles à quatre-vingt-huit mille cinq cent soixante et dix. Ce calcul, multiplié par six, fera monter à cinq cent trente-un mille quatre cent vingt le nombre des habitans qui composent les nations connues de cette partie de l'Amérique : réflexion bien affligeante, quand on considère que ce petit nombre est le reste de plusieurs millions d'aborigènes qui peuploient ce vaste continent lorsque les Européens l'ont découvert, et qu'ils touchent à leur destruction totale, comme il est aisé de s'en convaincre en jettant un coup-d'œil sur leur dépopulation rapide et étonnante depuis l'arrivée des blancs dans l'Amérique.

CHAPITRE XLV.

Départ de Kentucky. Voyage sur l'Ohio. Embouchure de cette rivière. Rivière du Mississipi. Rencontre de quelques Chikesaws. Chevaux. Politesse de cette nation. Attaque. Défaite. Leur origine. Leur cavalerie.

IL y avoit près de six semaines que j'étois à Kentucky, lorsqu'il arriva deux habitans de Virginie pour visiter cet établissement, en allant à la Nouvelle-Orléans. Ils venoient de Pittsburg par la rivière, pour se rendre à leur destination en descendant l'Ohio et le fleuve du Mississipi. Ils étoient munis de passe-ports et de lettres de recommandations pour le gouverneur espagnol de la Louisiane.

Le peu de jours que nous passâmes ensemble chez M. Henderson me suffit pour juger de leur esprit et de leurs connoissances ; leur société douce et aimable me fit accepter avec joie la proposition de faire ce

voyage avec eux. Après les fatigues et les dangers que j'avois courus en traversant par terre les montagnes, je tremblois de reprendre la même route.

Je m'embarquai donc le 15 de juillet dans le canot de MM. Wood et Lewis, avec mon compagnon d'infortune que j'avois pris dans les montagnes d'Algany. Ce jeune homme, William Fortune, me demanda comme une faveur de ne pas l'abandonner : je ne crus pas devoir lui refuser cette grace ; il m'avoit été d'un grand secours, et étoit d'ailleurs un excellent chasseur.

Il ne sera pas hors de propos de peindre ici le caractère et l'état de mes compagnons de voyage. M. James Wood, écuyer, étoit un membre de l'assemblée de Virginie pour la province de Frédérick, jeune homme actif, entreprenant, plein de candeur et de franchise. M. Charles Lewis, de la province d'Augusta en Virginie, possédoit les mêmes qualités. Ils avoient à leur service deux Chickesaws et trois domestiques blancs. Comme il leur manquoit un homme pour compléter la chiourme, mon jeune homme en tint lieu ; il n'auroit jamais souffert que je l'appellasse mon valet, quoiqu'il en remplît les

fonctions ; car tel est l'orgueil des habitans de l'intérieur des terres, qu'ils regardent comme une disgrace et une bassesse d'être appellés valets, même du roi, et ne craignent pas de s'avilir en remplissant les emplois les plus humilians.

Après avoir passé par l'embouchure de plusieurs rivières considérables, nous doublâmes le lendemain de notre départ la chûte de l'Ohio, pour entrer dans le Mississipi. Les terres sont si basses qu'elles sont toujours inondées et couvertes de roseaux. On découvre des deux côtés de ce fleuve plusieurs lacs ou lagunes couverts d'une multitude d'oiseaux de toute espèce, facile à tirer, mais dont les roseaux rendent l'approche inaccessible. Ces lacs sont formés par des débordemens périodiques.

En arrivant à l'embouchure de l'Yassous, nous apperçûmes un parti de chasseurs de la nation des Chickesaws qui venoit droit à nous. Nous descendîmes à terre pour les recevoir ; nous les engageâmes à partager notre repas, et à la prière de nos deux Chickesaws nous restâmes deux jours avec eux.

C'est une nation courageuse et respecta-

ble, non par leur nombre, mais par leurs vertus.

Les autres tribus réunies ont fait de vains efforts pour les subjuguer et les détruire ; la victoire a toujours couronné leur bravoure.

Les hommes en sont beaux et bien faits ; ils élèvent une espèce de chevaux particuliers dont ils ne croisent jamais la race. On dit avec quelque vraisemblance que les Chickesaws viennent originairement de l'Amérique méridionale, qu'ils ont traversé plus de deux milles de pays, emmenant avec eux ces chevaux qui viennent de la belle race des genêts d'Espagne, qu'ils avoient enlevés aux Espagnols.

Les Chickesaws ont toujours été amis et alliés de l'Angleterre ; leur fidélité n'a jamais varié. Les François ont souvent tenté de les détacher des intérêts de la Grande-Bretagne ; ils ont employé infructueusement les promesses, les menaces, les ont même attaqués avec des forces considérables et quatre fois plus fortes. Ce peuple, toujours invincible, toujours fidele à ses alliés, a forcé ses ennemis à l'estimer.

Dans la première guerre où les François étoient encore maîtres du Canada, le gou-

verneur détacha six cent cinquante hommes de troupes réglées, soutenus par deux mille sauvages, tant Canadiens qu'Illinois, pour s'emparer du pays et exterminer le peuple entier. Cette expédition fut conduite avec le plus grand secret; il marcha avec la confiance d'un succès infaillible. Ses ennemis apprirent bientôt par une funeste expérience ce que peut le nombre contre la valeur et l'héroïsme. La première attaque fut si meurtrière qu'il ne réchappa pas un soldat des troupes françoises; les Indiens, leurs alliés, ne se sauvèrent en petit nombre que par une fuite précipitée, laissant derrière eux une multitude de morts et de blessés. Depuis cette défaite, les François et les sauvages du nord n'ont fait aucune tentative pour les subjuguer. Il existe une inimitié éternelle entre les Indiens du nord et ces sauvages du sud; ils sont sans cesse en guerre sans aucune cause apparente.

Les Chickesaws qui forment la plus belle nation de cette partie de l'Amérique, sans en excepter les Hurons, se sont toujours distingués par leurs vertus héroïques, leur honnêteté et leur inclination à obliger; aussi les guides Chickesaws sont recherchés de préférence.

Quoique leur idiôme soit particulier à leur tribu, les autres sauvages l'entendent; il est même considéré comme le langage de la politesse. Une coutume particulière à ce peuple, c'est de marcher à l'ennemi en escadron de cavalerie. Cette méthode de combattre n'est usitée dans tout le continent de l'Amérique que chez les Patagons, ces hommes d'une taille gigantesque, découverts par l'amiral Byron près du détroit de Magellan.

CHAPITRE XLVI.

Arrivée chez les Natchès. François ennemis du gouvernement espagnol. Nombre des familles de la Nouvelle-Orléans.

Nous nous séparâmes le troisieme jour de ces braves Chickesaws pour continuer notre route. Après trente-deux jours de traversée depuis notre départ de Kentucky, nous arrivâmes chez les Natchès le vingtième d'août.

Nous y restâmes trois jours pour prendre un peu de repos et renouveller nos provisions. Notre séjour fut très-agréable par le

bon accueil que nous reçûmes du major Fields et de M. L. Clairbone, qui avoient quitté la Virginie, leur patrie, à dessein de former des établissemens considérables sur les bords du Mississipi. Des Natchès à la Nouvelle-Orléans notre voyage fut de quatre jours.

Les habitans sont presque tous François; à peine entendent-ils la langue espagnole. Ils conservent pour le gouvernement d'Espagne et pour toute la nation un mépris singulier et une haine implacable. D'un autre côté, ils se distinguent par leur attachement sans bornes pour nos loix et nos coutumes.

Le gouverneur, jaloux de cette préférence, a fait publier un arrêt de défense qui condamne à cinq cents dollars d'amende tout particulier qui recevra un Anglois sans en avoir préalablement informé le gouverneur. Malgré cette loi sévère, ils recueillent ouvertement tous les Anglois; et afin de se faire valoir auprès d'eux, ils ne manquent pas de les prévenir du danger auquel ils s'exposent. Le gouverneur demeure à quelque distance de la ville, ainsi que la garnison. Il leur est impossible dans cette place d'enfreindre la loi. A mon arrivée, les colons étoient encore alarmés et intimidés

d'un soulèvement qui avoient eu lieu peu d'années auparavant.

Quelque temps après que la Louisiane eût été cédée à l'Espagne, les François se rassemblèrent au nombre de deux mille le 30 octobre 1768, pour chasser don Antonio d'Uloa leur gouverneur, et s'emparer des troupes espagnoles. Le complot s'exécuta avec beaucoup de prudence. Le 2 de novembre, on les conduisit à bord d'un vaisseau espagnol avec injonction de mettre à la voile le jour même; provisoirement ils avoient arrêté M. Aubry, qui commandoit dans cette place quand elle appartenoit à la France. Cette conspiration éclata à l'occasion des réglemens espagnols que le ministère voulut introduire dans le commerce : les habitans refusèrent de s'y soumettre, déclarant qu'ils aimeroient mieux devenir sujets du roi de France ou d'Angleterre, que de rester sous la domination espagnole. Le vaisseau fit voile pour la Havane, mais l'on retint dans le port une frégate armée et deux ôtages pour le cautionnement des dettes contractées envers la France.

En même-temps, quatre des principaux habitans furent députés à la cour de France,

afin de rendre raison de leur conduite et sol-liciter des secours.

Les affaires restèrent dans cet état pendant quelque temps. Enfin, la cour de Madrid envoya le général comte O'Reily, officier irlandois, brave et expérimenté. (Il réclamoit alors l'île de la Jamaïque, en qualité de seigneur propriétaire, quand elle étoit possédée par l'Espagne.) Il s'embarqua, avec ordre de descendre à la Nouvelle-Orléans, à la tête de trois mille hommes de troupes, protégés par quatre vaisseaux de guerre.

Il parvint à soumettre la colonie, fit exécuter trente des plus mutins, et confisqua les biens de deux cens habitans. Cette sévérité fit tout rentrer dans l'ordre, la rebellion cessa, mais l'esprit du colon ne changea pas. La haine contre le gouvernement est si enracinée dans les cœurs, qu'un petit corps d'armée bien discipliné, et commandé par un bon officier, s'empareroit aisément de cet immense pays.

Les colons s'y joindroient bien vîte pour chasser la garnison espagnole, composée de soldats fiers et paresseux. Il suffiroit d'arborer le pavillon britannique pour soulever une colonie qui n'aspire qu'après la liberté.

Le nombre des familles de la Nouvelle-Orléans et de la côte ouest du Mississipi peut se monter à douze mille, et il n'y en a pas une qui ne se voie avec regret soumise à l'Espagne.

CHAPITRE XLVII.

Crocodile. Fertilité du sol. Gouverneur. Nouvelle-Orléans. Prisonniers françois et anglois dans le Nouveau-Mexique. Troupeaux et chevaux. Prairies. Départ de la Nouvelle-Orléans. Arrivée à Manchac. Golfe du Mexique. La Mobile. Pensacola, Apalachicola, etc.

Dans le fleuve du Mississipi et dans les rivières qui s'y jettent, principalement aux embouchures, on trouve l'alligator, espèce de crocodile aussi dangereux que ceux du Nil ; sa longueur est de dix jusqu'à seize pieds, sa grosseur en proportion. Il attaque les hommes, les bestiaux avec adresse et subtilité : il seroit très-imprudent de dormir dans les canots en navigeant sur les rivières.

Les voyageurs sont obligés de descendre à terre toutes les nuits, et d'allumer un grand feu pour empêcher l'approche de ces animaux voraces.

Les terres arrosées par ce fleuve sont si fertiles que les roseaux croissent sur les terres hautes, ce que personne n'a encore vu dans aucune contrée de l'univers.

Le commerce le plus considérable est celui de l'indigo qu'on cultive avec succès ; la qualité en est supérieure, et la récolte plus abondante que dans une égale quantité de terrein sous un autre climat. Il est encore une autre singularité remarquable ; c'est une mousse blanche appellée *spanish beards*, barbe d'Espagnol, dont les longs et nombreux filamens pendent avec majesté de toutes les fortes branches des chênes jusqu'à terre ; elle est très-utile aux voyageurs qui s'en servent pour se former des lits doux et moëlleux, lorsqu'ils couchent dans les bois.

La ville de la Nouvelle-Orléans est bâtie sur le bord est du Mississipi, à quatre-vingt-dix milles du cap Laos ou Mud-Cape, où ce fleuve se jette dans le golfe du Mexique.

Les rives de la rivière sont si perpendicu-

laires, et elle est elle-même si profonde, que les plus grands vaisseaux viennent mouiller au pied des ports pour décharger leurs marchandises, et qu'on amarre les cables aux arbres.

Elle a trois mille pieds de largeur ; la marée est si peu sensible, même à l'embouchure, que, pendant ses débordemens périodiques sur-tout, on distingue l'eau du fleuve à plusieurs lieues en mer : quelques marins disent à près de cent lieues.

Les rues de cette ville sont ouvertes dans une direction triangulaire ; les maisons ont un seul étage, et la plupart sont assez belles.

L'île de la Nouvelle-Orléans a cent quatre-vingt-dix milles de long ; mais la rivière n'est navigable qu'à cinq milles.

Dès le lendemain de notre arrivée, nous nous rendîmes chez le gouverneur qui ne put nous recevoir ce jour-là. Ces fiers Virginiens, offensés de ce refus, décidèrent qu'ils ne lui enverroient point leurs lettres de recommandation. J'eus beaucoup de peine à leur faire choisir un autre jour pour se présenter et lui communiquer leurs lettres. Il

eut

eut cependant l'attention de nous envoyer un officier chargé de ses excuses.

Nous fûmes admis le jour suivant. Il nous honora d'un accueil très-agréable. Je crus appercevoir qu'il mettoit dans ses politesses une roideur et des formalités qui indiquoient de la méfiance. Nous l'imputâmes à une conduite impolitique et jalouse, caractère adhérent au gouvernement espagnol, qui cherche à rompre toute communication avec les autres peuples, et à ôter jusqu'à la connoissance de leurs établissemens en Amérique : mais la suite nous fit voir que nous nous étions laissés séduire par la prévention.

Cette politique fausse dans le commerce ne tend qu'à entretenir à une très-haute valeur les marchandises d'Europe. Elles seroient hors de prix, si les colons ne trouvoient pas le moyen de tromper le gouvernement, en faisant le commerce interlope avec les François, les Anglois et les Hollandois.

Presque toute la farine qui se consomme à la nouvelle Orléans vient de Philadelphie; on en charge des bâtimens qui appartiennent à la chambre du commerce.

MM. Willing et Morris en ont obtenu de la cour d'Espagne le privilège exclusif.

Le gouverneur en retire un profit annuel de vingt-mille dollars ; comme toute la farine est achetée et apportée au nom du roi d'Espagne, le trésorier général la paie à l'ordre du commandant qui la fait distribuer aux habitans sur le taux d'un dollar le barril ; ce monopole, déduction faite des frais et charges, lui rapporte un gain considérable. Pendant que j'étois à la nouvelle Orléans, il arriva un jeune homme, qu'un fâcheux accident avoit fait tomber avec plusieurs Anglois entre les mains des Espagnols, dans le nouveau Mexique, et de qui il avoit essuyé les traitemens les plus barbares. Aussi-tôt après son élargissement, il se rendoit à la nouvelle Orléans, dans le dessein de se procurer un passage, soit pour la Virginie, soit pour le Maryland, soit pour Philadelphie.

Il appartenoit à une famille catholique du Maryland. Commandant un bâtiment de son frère *Athanasius-ford*, de la ville de Léonard, dans le comté de Sainte-Marie, il faisoit voile de la rivière de Potowmak, ayant à son bord les François neutres que

le gouvernement Britannique avoit bannis de la nouvelle Ecosse, à cause de leur attachement trop marqué pour les intérêts de la France.

L'équipage n'étoit composé que de matelots Anglois; le bâtiment fretté pour le Mississipi devoit porter ces Acadiens françois dans les possessions de leur nation, où ils desireroient de s'établir.

Dès que le vaisseau eut gagné les vents alisés, le capitaine et les pilotes peu expérimentés dans la navigation de cette partie du golphe du Mexique, s'égarèrent dans ces parages. Ayant gouverné long-temps sans pouvoir reconnoître l'embouchure du Mississipi, ils se trouvèrent dans la plus grande détresse, exposés à périr faute de provisions, réduits à manger les rats, les chats, leurs souliers et tous les cuirs des bâtimens. Ils étoient au moment de mourir de faim et de désespoir, quand par un bonheur inespéré, ils entrèrent dans la baye de St. Bernard, pour mouiller à l'embouchure de Rio de la Norte ou Rio Grande, dans le nouveau Mexique, au lieu d'aborder à celle du Mississipi.

L'équipage étant descendu à terre, ils

apperçurent un cheval qui paissoit tranquillement ; le premier mouvement fut de le tuer pour assouvir leur faim dévorante. A peine le repas étoit-il fini, qu'ils furent assaillis par les Espagnols, qui s'emparèrent du vaisseau et le confisquèrent au profit du roi : les hommes furent emmenés prisonniers, les uns à la ville de New-mexico, les autres à Santa-Fé, capitale de la province, à quatre-vingt-six journées de chemin dans les terres. Ils furent jettés dans les prisons, on accorda la liberté à tous les François ; mais les officiers et les matelots Anglois furent traités avec la dernière rigueur ; on fit entendre à ces malheureux prisonniers qu'ils pourroient être libres bientôt, en signant un papier écrit en langue espagnole qu'ils trouvèrent moyen de faire traduire. Par cet écrit, ils s'avouoient coupables de crimes les plus graves, et déclaroient en même-temps qu'on avoit agi à leur égard avec beaucoup d'humanité et d'indulgence. Malgré le danger de périr de faim et de misère, tous refusèrent courageusement d'y souscrire.

Enfin un vertueux ecclésiastique du nombre de ces élus envoyés du ciel pour la con-

solation des malheureux, vint visiter les prisons; ému par les larmes et les prières de ces véritables victimes du despotisme et de la tyrannie, il prouva la sensibilité de son cœur par les secours qu'il leur procura pendant leur détention; il eut la générosité d'envoyer tous les jours un jeune bœuf, et ne cessa d'employer son crédit pour obtenir leur élargissement.

Cet honnête homme jouissoit d'une fortune immense en bestiaux et en haras. M. Ford m'a assuré que ses prairies étoient couvertes de plus de quinze mille bêtes à corne, et de dix mille chevaux.

Selon la relation de ce jeune homme, les forêts ne sont pas si multipliées que dans l'Amérique septentrionale; les terres forment des savanes immenses fournies d'herbes grasses, dans lesquelles on a conservé des arbres afin de garantir les troupeaux de l'ardeur du soleil.

MM. Wood et Ford voulant passer à Philadelphie, arrêtèrent leur passage dans un des bâtimens de MM. Willing et Morris. Nous les laissâmes à la nouvelle Orléans, je m'embarquai avec M. Lewis dans un canot pour Manchac. Au bout de cinq jours nous

arrivâmes à l'habitation de M. Edmondgray, où je rencontrai M. Allangroves que j'avois connu en Georgie.

Comme il se préparoit à retourner dans sa province, par la même route que nous, je lui proposai de faire ensemble ce voyage.

Ayant loué un bateau sur la rivière d'Iberville ou *Amit-river*, qui se jette dans le lac Maurepas, nous côtoyâmes ce lac et celui de Pontchartrain. Après avoir touché à plusieurs grandes isles, nous vînmes mouiller à une des pointes de la Mobile, à l'embouchure d'une grande baie formée par la communication de plusieurs grandes rivières. Nous gagnâmes ensuite l'isle Saint-George qui borne à l'est la Floride occidentale.

Rien de si surprenant que la fertilité et la richesse de cette province, principalement sur les bords du Mississipi. Une ancienne plantation cultivée par un François depuis soixante ans, produisit encore l'année de mon voyage entre quarante et soixante boisseaux de blé-d'inde par acre de terre.

Toute la culture se fait à la houe et par les esclaves sans le secours de chevaux ni de bestiaux.

CHAPITRE XLVIII.

Rivières. Colorado. North-river. Nouveau Mexique. Golphe de Californie. Mines du Potosi. Vieux Mexique. La Véracruz. Description du pays.

AVANT de quitter la Floride, je veux donner une description abrégée de l'étendue et du cours de ses rivières principales; de la distance des différentes villes, tant de cette province que de la partie occidentale du fleuve de Mississipi le long de la côte de la baye du Mexique; de la situation de la Colonie; de l'agriculture; des denrées et de la population de la Floride occidentale.

Cette province est bornée au sud par le golphe, depuis l'embouchure d'Apalachicola jusqu'au lac Pontchartrain, où il s'est formé plusieurs îles considérables à l'ouest, par le lac Maurepas, le canal ou la rivière d'Ibberville, qui joint ce lac au fleuve du Mississipi, et par le Mississipi; au nord, par une ligne tirée de cette dernière rivière,

qui coule dans la latitude de trente-un degrés nord, jusqu'à celle d'Apalachicola ou la Cataouachée : enfin elle est bornée à l'est par cette rivière jusqu'au golphe du Mexique.

D'Apalachicola au Mississipi, sa longueur est d'environ quatre cens milles ; sa largeur du nord au sud n'est que de soixante-neuf milles.

Du cap-Loas ou Mudcape à l'embouchure du Mississipi, jusqu'au canal fait par les François on compte cent-quatre-vingt milles par terre. La plus grande largeur de l'île de la Nouvelle-Orléans est depuis la pointe de la Tortue, ou les îles aux Assietes opposée à *Cat-Island*, jusqu'au Mississipi.

La ville de la nouvelle Orléans est située dans le détroit renfermé entre la pointe méridionale du lac Pontchartrain et le Mississipi, à quatre-vingt-dix milles du canal d'Ibberville ; et à la même distance du golphe, ces distances sont prises en ligne droite, car en suivant les sinuosités du fleuve, il faudroit les doubler. Ces bornes furent d'abord établies pour limiter la Floride occidentale ; mais j'appris que le gouverneur Johnstone les avoit fait prolonger

au delà de l'Yassous, afin d'y comprendre les Natchés et l'embouchure de cette rivière.

La Louisiane s'étend à plus de six-cens milles le long du golphe du Mexique, des rivières d'Apalachicola et du Mississipi, elle se trouve arrosée par une quantité de rivières considérables; mais la principale de la Louisiane, de l'Amérique, et peut-être de l'univers, est sans contredit le fleuve du Mississipi, navigable jusqu'au saut de St. Antoine à huit cens milles dans les terres. Elle porte encore bateau à douze milles au-dessus de la chûte; il traverse la plus agréable contrée et le plus heureux climat du monde entier.

On n'a pas pu découvrir encore sa source; les Indiens même qui n'en ont aucune connoissance l'ont remonté jusqu'à cinquante degrés de latitude nord, où elle est très-large, les marécages les ont empêchés de pénétrer plus avant. Mississipi est un nom indien qui signifie la mère des fleuves ou le fils aîné de l'océan. Il reçoit dans son cours plus de cent rivières; les principales sont l'Illinois qui prend sa source entre les lacs Illinois ou Michegan, Huron, Erie et Supérieur.

L'Ohio ou *Fair-River* s'étend derrière les établissemens britanniques, et prend sa source presque dans le gouvernement de la nouvelle York, les grands bâtimens peuvent remonter à quatorze milles du lac Erie. Avant la conquête du Canada par les Anglois, la France embarqua sur l'Ohio trois mille hommes de troupes avec un train d'artillerie et des munitions, etc. Ils partirent de Québec pour la nouvelle Orléans, sur la rivière St. Laurent, en traversant les lacs Ontario, Erie et *Down-Frenchcreek*, de-là dans l'Ohio, et entrèrent ensuite dans le fleuve du Mississipi.

Des cent rivières qui vont grossir l'Ohio, quelques-unes le disputent aux plus grands fleuves d'Europe, principalement la Chérokée ou Hogohegée.

L'Yassous qui prend sa source près de la rivière de Chérokée, traverse la nation des Chickesaws, arrose une belle contrée sans montagne, dans un très-beau climat qui appartient à ce peuple.

Sur la côte occidentale, on distingue la rivière de Pohitenous ou Missouris, dont on n'a pas découvert la source. Moingona, St. Peters-River; au sud, la rivière Saint-

François, l'Ymahans ou Akansaw-river; l'agréable rivière de Rio-red ou rivière rouge.

Les places les plus remarquables le long de la côte de la grande baye du Mexique, depuis le cap Laos ou Mud-Cape, jusqu'à la bouche du Mississipi, sont le fort de la Balise et Island, Ensenada de Palos, Woods-Bay, Ouachas-Lake, Ascension-Bay, Vermillion-Bay; en 1726 on découvrit une île près du Cap-Nord.

A l'ouest de ce cap, on voit une petite rivière et la grande baye de Jacdaiches-Bay, ensuite Mexicana-River, qui, à quelques distances de la mer, est appellée la rivière d'Adayes; la Floris, la Magdalen, Rio de la Trinidad, Dun-River qui se jette dans la Maligne, Colorado ou Cane-River, Léon-River, Rio del Vino, Honda ou Deep-river, qui se rendent toutes dans la baye de Saint-Bernard ou de Saint-Louis et dans celle de Saint-Joseph.

Ce fut au sud-ouest de Maligne-River que M. de la Salle établit son camp en 1685; il fut tué en 1687, environ à trois cens milles au-dessus de Trinidad-River.

La ville et l'établissement de *Présidio*

sont situés sur la rivière de Sablomini; les bords de ces différentes rivières sont peuplés par les Killamouches et les Allacappa, nations errantes.

Les rivières de la Guadaloupe et de Léon se jettent dans la baye de Saint-Joseph, et forment la grande île de ce nom; les rivières de Honda, Del-Vino, Sacro et Nutts, tombent aussi dans cette baye.

Au sud sud-ouest, se trouve l'embouchure de la grande rivière Bravo ou de la Norte, qui borne au nord et à l'est, la province de la nouvelle Léon.

Rio de las Palmos, nommé Rio de las Nacos, à quelque distance de la mer, prend sa source à cent milles du golfe de la Californie dans la mer du Sud.

Rio de la Norte ou North-River est une belle et grande rivière qui court entre le Mississipi et la mer Vermeille; mais celles de Colorado, de le los Martyres et Rio-grande, le los Apostolos ou del Coral, autrement dite Blue-river, sont plus près de cinq ou six cens milles de la Californie que du Mississipi.

Rio de la Norte et la rivière de Missouri ont leur source proche l'une de l'autre,

dans les quarante-six degrés de latitude nord.

Du cap Loas à la baye Saint-Bernard, on compte quatre cens cinquante milles ; de l'embouchure de Rio de la Norte, deux cens ; de Rio las Palmas, soixante-quinze, ce qui donne une étendue de sept cens vingt-cinq milles. De l'embouchure de Rio las Palmas dans le golphe du Mexique, ou de l'Atlantique à la mer Pacifique, jusqu'a celle de la rivière de Culiacan, où commence le golphe de Californie, la distance est de six cens milles. Newmexico, situé au-dessus de North-River, est à six cens milles du golphe Mexicain.

De Mexico aux mines du Potosi, le trajet est de cinq cens milles ; au vieux Mexique, sept cens ; à Acapulco, neuf milles, ainsi qu'à la Vera-cruz.

D'Acapulco à la Vera-Cruz, il y a trois cens milles ; du vieux Mexique à la Vera-Cruz, deux cens soixante-dix, ainsi qu'à Acapulco.

Il n'existe pas dans le continent de l'Amérique, une contrée qui puisse être comparée à la partie occidentale du Mississipi, pour la richesse du sol, la température,

la beauté du climat et la salubrité de l'air. On y trouve d'excellens ports, et de belles rivières navigables. La terre n'a pas besoin de culture pour faciliter la prodigieuse végétation; les bestiaux, les chevaux, tous les animaux utiles se multiplient à un degré incroyable, sans soin, sans aucune précaution; on n'a même pas besoin d'amasser des fourrages pour l'hiver. En un mot, il n'y a pas de charmes, d'agrémens, d'avantages que la nature n'ait accordés à cette contrée; elle semble s'être épuisée pour y répandre ses largesses avec profusion; cette terre promise peut être appellée, avec juste raison, le jardin de l'Amérique et même de l'univers.

Par la politique étroite et erronée du gouvernement espagnol, cette province ressemble à présent à un désert inculte.

Fin du premier volume.

650178